

# LES BALKANS

Athènes — Juin 1932.

2<sup>e</sup> année — N<sup>o</sup> 21

## Les Balkans en 1932

Monsieur Rennie Smith, ancien député, secrétaire honoraire du groupe britannique de l'Union interparlementaire et membre éminent du parti travailliste anglais, auquel il est resté fidèle après sa scission, se trouvait récemment de passage à Athènes, où il a donné deux conférences, sur la situation politique et sur les finances de son pays.

Nous avons profité du court séjour à Athènes de M. Rennie Smith, pour le prier d'écrire ses impressions du mouvement de l'Union Balkanique. Le distingué homme d'état britannique a bien voulu écrire pour les lecteurs de notre revue les pages qui suivent :

Au cours du Congrès pour la Paix, organisé à Athènes par le Bureau International de Genève, il y a quelques années, j'ai eu l'occasion d'entreprendre une brève étude des conditions politiques, économiques et sociales de la péninsule.

C'est avec une satisfaction particulière que je me rappelle les réunions des commissions et des séances plénières, tenues dans la salle du Parlement d'Athènes et au Théâtre de Delphes en plein air. Car, au cours de cette semaine j'ai pu constater qu'on ne s'intéressait pas seulement aux questions universelles de la technique pacifiste, telles que traités d'arbitrage, désarmement général, activité de la Société des Nations; un désir de plus en plus fort s'affirmait de mettre en discussion les possibilités d'un meilleur avenir de coopération entre les peuples des Balkans, dans le domaine de leur vie économique et politique. Il n'est guère exagéré de dire que les discussions intervenues à ce sujet, aussi bien officielles qu'amicales, agitèrent la Conférence plus profondément et provoquèrent une vivacité d'intérêt plus intense que tout autre sujet des débats.

Monsieur Papanastasiou présidait le Congrès. Ce fut un instant mémorable que

celui, où le Congrès emporté d'enthousiasme entendit son président déclarer, que les délégués des divers pays balkaniques participants étaient unanimement convenus d'instituer un comité, chargé d'examiner les possibilités d'organiser une Conférence Balkanique annuelle, orientée vers le but final d'une Fédération politique et économique. Nous avons un peu le sentiment d'une mère assistant au baptême de son enfant. Nous nous sentions en présence d'une idée féconde qui, transformée en œuvre vivante et réalisée en institution, marquerait, pour les Balkans mêmes, le commencement d'une ère nouvelle et s'érigerait, pour le reste de l'Europe, en un exemple dont elle aurait le plus pressant besoin de tirer des leçons.

Depuis, ces comités se sont établis dans les capitales des Balkans. Deux Conférences balkaniques eurent lieu, la première à Athènes, la seconde à Stamboul. Les six pays concertés y envoyèrent des hommes d'état, des économistes, des éducateurs, des chefs spirituels et des journalistes. Fruit moral d'un effort de volonté, les conférences se sont acquises la surveillance des ministres responsables de la plupart des gouvernements. D'importants mémoires



furent rédigés, qui contenaient des suggestions et qui examinaient les divers aspects pratiques de la future Fédération des Balkans. Ces mémoires ont trouvé dans cette revue tout l'accueil qu'ils méritaient.

Les six commissions de la Conférence ont élaboré un vaste corps de résolutions concernant des questions économiques, politiques—dont la moindre n'était pas celle d'un Pacte balkanique de garantie de la Paix—culturelles et sociales.

Nous pouvons affirmer que, dans le courant de 1932, l'idée a pris de la consistance. Elle croît et se fortifie. La Fédération des Balkans est une œuvre de générations. La période d'après-guerre ne fut pas favorable au développement de telles idées. La vie de l'Europe a été dominée par un nationalisme étroit, intense et destructeur. Chaque nation s'est fiévreusement appliquée à sa nouvelle situation. Il a fallu souvent refaire le même chemin dans plusieurs directions politiques et économiques. Des problèmes de frontières et de minorités restaient à résoudre. Il y avait des ambitions irréalisées et refoulées, des désappointements amers à surmonter. Toutes ces forces se ligüèrent avec les lourds fardeaux légués par la guerre pour maintenir un nationalisme vigilant et jaloux.

Peut être que le dernier mot du nationalisme n'a pas encore été dit. Mais, en tant qu'idéal politique, le Nationalisme a été suffisamment exploré et exploité et, en tant qu'élément de la vie commune, suffisamment établi, pour faire de la décennie prochaine une période d'effort vigoureux, en vue de formes plus amples de synthèse et de coopération, sans lesquelles même le Nationalisme ne saurait porter ses fruits. L'effondrement catastrophique de la vie économique internationale, durant les trois dernières années, constitue la meilleure preuve de cette nécessité qui appelle des formes plus vastes dans l'effort de synthèse.

A considérer retrospectivement cette décennie de paix fiévreuse, on doit se réjouir en somme des acquisitions faites en dehors du domaine national, et sans lesquelles la civilisation ne saurait être maintenue.

L'heure est venue pour la discussion d'un certain nombre de questions économiques pratiques dans les Balkans—transports par routes, chemins de fer et aviation; construction de routes et de maisons; questions de tarifs douaniers, en particulier réduction de commun accord des barrières douanières et élaboration d'un plan de rapports économiques entre voisins, comme entre citoyens d'un même état; établissement d'un marché commun pour les produits principaux, organisation de l'agriculture dans le sens d'échanges réciproques dans un marché panbalkanique. Il est des réformes qui ne peuvent intervenir qu'à la suite d'une action concertée, telles que la création d'un service civil indépendant du contrôle des partis politiques, l'échange de nouvelles, l'établissement de contacts, l'échange d'informations, etc.

Plus que de résoudre des problèmes pratiques, à l'heure actuelle il importe d'asseoir l'idée balkanique sur des fondements culturels. On doit enseigner aux enfants que tout autre rapport entre nations balkaniques que celui d'un labeur commun est une source d'opprobre. La saine éducation civique des six pays doit consister dans le développement de l'esprit fédéral. L'éducation patriotique est essentiellement celle qui développe les capacités de coopération. Un système d'éducation qui ne produirait pas ces résultats dégénère fatalement en chauvinisme.

J'imagine qu'un dictateur bienveillant, qui tiendrait beaucoup à la réalisation de ces formes plus vastes de la vie politique et économique, commencerait par détruire un bon lot de livres d'histoire en usage dans

les écoles des Balkans. Une bonne part des inepties qui passent pour de l'histoire sont expressément inventées comme pour rendre impossible tout entretien entre citoyens adultes. Une génération élevée dans une telle école de civisme, ayant des rapports réciproques, sachant que le nationalisme, comme forme de coopération sur une base d'égalité, n'est qu'un système très médiocre, débarrassée d'un système de coopération basé sur l'ancienne tyrannie; une génération enflammée au seul nom de «Balkans», comme d'une chose qui doit être achevée; que ne pourrait-on attendre d'une telle génération ?

Parmi les résolutions prises par les deux conférences il n'en est donc pas de plus importantes que celles concernant la coopération intellectuelle dans les Balkans.

Que l'idée balkanique pénètre dans les écoles, comme une philosophie de l'histoire, comme la prochaine étape à franchir; que des poèmes et des chants célèbrent les jours heureux de la coopération balkanique dont nous voyons l'aurore; que, de plus, on cultive dans les écoles le caractère pratique de la coopération — et la solution des questions économiques et politiques ne semblera plus longtemps impraticable. La route tortueuse sera transformée en large avenue. Ce qui peut sembler aujourd'hui une chimère, une folie, sera le lieu commun de demain.

Ce que notre génération peut faire en faveur de la civilisation nous en avons la

principale preuve dans la création, au delà du nationalisme, de ces vastes formes de la coopération des nations qu'impliquent des formules telles que Fédération Balkanique, Continent européen, Société des Nations, Bureau International de Travail.

Les développements atteints dans les Balkans au cours de ces dernières années, au milieu de difficultés et d'adversités de toute sorte sont une promesse d'espoir dans l'immense lutte pour une synthèse plus élevée, qu'attend le vieux continent européen.

Que mes collègues, que les maîtres, les professeurs d'écoles, de collèges et d'Universités balkaniques se pénétrant de cette large, synthétique et concrète conception de l'esprit et du caractère des générations futures qu'ils sont appelés à diriger. On peut être sûr que le fossoyeur remplira sa tâche. La coopération balkanique ne peut être imposée du dehors par des moyens mécaniques. C'est une exigence de l'esprit, la réponse faite par une génération d'hommes et de femmes sainement éduqués aux nécessités de l'existence et aux faits.

Il est une chose certaine. L'époque de désagrégation et de destruction dans les Balkans est close. L'avenir appartient à ceux qui, hommes ou femmes, savent transformer l'héritage national qui leur a été légué en un héritage interbalkanique pour les générations à venir.

RENNIE SMITH

---

## Le problème démographique et son rôle dans la crise mondiale<sup>(1)</sup>

Par une lettre adressée au Conseil de l'Union Interparlementaire, en mars dernier, qui fut publiée dans le fascicule N° 4 du Bulletin Interparlementaire, je faisais

ressortir la nécessité que la Conférence Interparlementaire s'occupât de l'importante question d'éclaircir la population en excédent dans certains pays, par un déplacement systématique, opéré dans des conditions favorables établies d'avance, en d'autres pays, moins densément peuplés et

(1) Mémoire soumis à l'Union Interparlementaire, à Genève.

pouvant être l'objet d'une exploitation plus intensive.

Ma proposition, ainsi qu'il ressort des procès verbaux des séances du Conseil, a attiré tout spécialement l'attention de ce dernier, et fut renvoyée à la commission des questions économiques, qui doit étudier la question et la soumettre à la Conférence.

Dans l'impossibilité de prendre part à la prochaine session de la Commission Economique dont je suis membre, afin de soutenir ma proposition, j'ai l'honneur d'exposer succinctement à ce sujet les considérations suivantes :

Parmi les causes de la terrible crise économique, la plus profonde, peut-être, et antérieure aux phénomènes d'après-guerre, est la disproportion entre la production et la consommation et l'accroissement excessif de la population dans un grand nombre de pays.

Fort justement le président Hoover a dit : « L'Europe compte 100 millions d'habitants de plus qu'elle ne peut nourrir ». Voici quelques chiffres touchant le brusque accroissement de la population, sur lesquels M. Joseph Caillaux a attiré l'attention à juste titre. En 1810 le globe terrestre était habité par 680 millions d'âmes ; en 1913 sa population atteignait 1.778 millions et en 1930, malgré les ravages causés par la guerre, 2.028 millions ! C'est là un accroissement qu'on n'avait jamais vu depuis les commencements de la civilisation humaine.

L'Europe, à l'époque de la naissance du Christ, comptait tout au plus 80 millions d'habitants. Ce chiffre a doublé à peine jusqu'en 1870. Par contre, les 180 millions d'habitants de l'Europe en 1870 se sont accrus, jusqu'en 1913 à 450 millions, nonobstant le fait que l'émigration en Amérique et dans d'autres continents continuait dans des proportions considérables. En 1930 la population de l'Europe

atteignait 485 millions (y compris la Russie d'Europe, la Russie d'Europe et d'Asie comptant dans l'ensemble 161 millions d'habitants).

Ce brusque accroissement de la population en Europe fut amené non pas tant par l'amélioration des conditions de la vie que par l'énorme développement de l'industrie, par le charbon de l'Europe. Les produits industriels inondèrent l'univers et assuraient par leur vente la subsistance de la population industrielle accrue.

Mais, graduellement, d'autres continents aussi ont utilisé leur propre charbon enlevant le monopole à l'Europe. Puis il y eut le pétrole, qui se trouve principalement en Asie et en Amérique et tend à supplanter la houille, ce qui rend inévitable le déplacement de centres industriels.

Durant la guerre, bien des pays lointains ne pouvaient pas se procurer des produits de leur fournisseur ordinaire, l'Europe, qui produisait presque exclusivement du matériel de guerre. C'est pourquoi ces pays se trouvèrent obligés de créer chez eux des industries qu'ils ont, depuis, conservées et développées. Enfin, après la guerre, le marché russe, sur une vaste échelle, et une grande partie de l'Asie se sont fermés à l'Europe. D'autre part l'émigration, surtout dans l'Amérique du Nord, fut restreinte au minimum.

En conséquence, le travail, notamment pour la population urbaine, a diminué en Europe, sans que l'exploitation agricole qui traversait déjà une crise parvint à attirer un pourcentage appréciable de cette population. En outre, les progrès techniques et la rationalisation du travail dans l'industrie réduisent sans cesse l'emploi de la main d'œuvre.

Ainsi, la libre concurrence classique, grâce à laquelle des industries et des entreprises ont été fondées partout, nous a menés à la politique protectionniste et à l'application de tarifs douaniers, qui com-

pliquent la situation et nous acculent à l'impasse.

La production agricole aussi, devenue plus intensive dans le monde entier, a provoqué des troubles dans les prix et la misère pour les agriculteurs de beaucoup de pays qui ont naturellement restreint leur consommation en produits industriels. Une politique protectionniste variée en ce qui concerne les produits agricoles indigènes, vis-à-vis de l'importation de l'étranger, a porté un autre coup aux transactions internationales.

Ces causes, conjointement aux autres phénomènes économiques et financiers d'après-guerre (dettes de guerre, réparations, dépenses pour armements, déséquilibre des comptes internationaux, questions monétaires) ont amené le grand chômage croissant et la terrible crise financière. Je n'entreprendrai pas d'examiner les moyens de remédier à cet état de choses, mais je répèterai ce qui fut, tant de fois, mis en évidence, sans que malheureusement, il se soit réalisé jusqu'ici, par suite de la complexité des intérêts; à savoir que *l'interdépendance des intérêts financiers des divers pays impose l'entente entre eux*. L'autonomie dans les relations économiques intérieures et extérieures, entre individus, groupes et Etats, doit céder devant l'économie dirigée nationalement et internationalement, qui aura comme limite d'intervention et de restriction de la libre initiative, la limite de l'intérêt collectif.

C'est sur la base de la règle de l'entente internationale (voir aussi mon exposé précédent: «La nécessité d'une entente économique entre les Etats», publié dans le N° de Mars 1931 de cette revue), que devra être réglée la question de l'excédent de la population constaté dans beaucoup de pays surtout en Europe. Il faudra que la possibilité d'éclaircir la population, là où il y a pléthore, par l'établissement du trop-plein dans des pays où l'exploitation de la

richesse nationale est peu avancée et peut occuper plus de bras ouvriers, soit étudiée par plusieurs Etats en commun.

De tels pays — sauf la Russie avec laquelle l'entente sur ce chapitre n'est pas pour le moment possible — se trouvent surtout dans l'Afrique et dans l'Amérique du Sud.

Les chiffres suivants sont caractéristiques. Nous les avons empruntés à l'Annuaire de statistique de l'Institut International de l'Agriculture à Rome et ils se rapportent à l'année 1930 :

Continents	Millions d'habitants	Habitants par Km. carré
Europe (la Russie exceptée).....	377,6	69,6
Russie (d'Europe et d'Asie) . . . .	161,0	7,6
Amérique du Nord et Centrale . . . .	166,6	7,3
Amérique du Sud.....	83,2	4,5
Asie (la Russie exceptée).....	1.084,6	43,4
Afrique ....	145,5	4,9
Océanie .....	6,8	1,1
Total....	2.028,2	

On peut constater par ce tableau la grande densité de la population européenne, par rapport à celle des autres continents.

L'entente d'établissement et de colonisation s'effectuerait entre les Etats qui ont un excédent de population sans travail et les pays qui peuvent procurer du travail à une population plus grande, sans que les droits de souveraineté d'un Etat quelconque soient lésés. Un traitement libéral des émigrés serait par contre assuré. On dresserait un programme économique et technique d'émigration et d'exploitation agricole, industrielle, minière et forestière de ces pays à population clairsemée.

Quant aux Etats intéressés, ils seraient proportionnellement grevés du service d'emprunts à conclure pour l'exécution de grands travaux publics (communications, travaux hydrauliques etc.) nécessaires à l'établissement des populations déplacées

et à la création des exploitations agricoles et industrielles.

En même temps, par une entente commune, on devra aussi régler les questions touchant l'orientation de la production vers des branches et des articles déterminés, de façon à ce que les produits provenant de ce nouveau travail puissent trouver une consommation, et ne créent pas une crise de prix par suite de la surproduction.

Il serait opportun que les négociations dans ce sens soient effectuées sous l'égide de la S. d. N. et du Bureau International du Travail, où seraient élaborés les études et les plans de ce déplacement de populations.

L'Union Interparlementaire est également indiquée pour adopter et soutenir cette idée, secondant les efforts de la S. d. N.

ALEX. C. MYLONAS  
Sénateur

---

## La représentation proportionnelle en Grèce

En vertu d'une loi récente <sup>(1)</sup> la prochaine Chambre des députés sera élue d'après le système de la représentation proportionnelle. Ce système n'est pas absolument neuf en Grèce. Il avait déjà été introduit en 1926 <sup>(2)</sup> et pratiqué lors des élections législatives du 7 novembre de la même année. C'est à lui qu'on doit la constitution du gouvernement d'union nationale, qui a pratiquement administré le pays jusqu'en été 1928, succédant au régime de dictature du général Pangalos, et qui fut incontestablement l'un des meilleurs gouvernements que la Grèce ait connus. Il a notamment rétabli l'ordre dans les finances, que le gouvernement dictatorial avait laissées dans un état inquiétant; il a amené l'apaisement des passions politiques, ce dont le pays avait tellement besoin. Mais, comme on sait, la coalition s'effrita peu à peu. Les rivalités et la mésentente se substituèrent à la collaboration loyale du début, si bien qu'au bout d'un an et demi, la coalition, qui avait déjà été battue en brèche par un premier remaniement, finit par expirer pour céder le pouvoir à M. Vénizélos. Il semble que la présence, au sein du gouvernement, des chefs de partis en personne, élément de force au

début, finit par constituer, au contraire, un élément de faiblesse. Les divergences de vues devinrent de ce fait plus aiguës, les susceptibilités personnelles plus sensibles et l'édifice entier moins solide. Entretemps l'opinion publique avait quelque peu perdu de vue les services signalés rendus au pays par le gouvernement de l'union nationale et lorsque M. Vénizélos prit de nouveau en mains la direction des affaires, il lui fut relativement aisé d'abroger la loi du 2 septembre 1926 et de revenir au système majoritaire par le Décret-loi du 11 juillet 1928, en vertu duquel furent pratiquées les dernières élections (19 août 1928).

La controverse sur les mérites et les défauts réciproques du système majoritaire et de la représentation proportionnelle est trop connue pour que nous ayons à insister. L'objection capitale contre la représentation proportionnelle est classique: aucun parti n'amène une forte majorité; il n'est donc pas possible de former un gouvernement fort qui puisse administrer en s'appuyant sur ses seuls éléments. Des coalitions de partis sont nécessaires, issues d'inévitables marchandages politiques et essentiellement précaires. Il s'ensuit une instabilité gouvernementale au détriment des intérêts du pays. Prenez le contrepied de ces objections

(1) Loi N° 5493 du 21 mai 1932.

(2) Loi N° 3363 du 2 septembre 1926.

et vous aurez le tableau des arguments invoqués par les partisans du système majoritaire. Il convient de faire remarquer en passant que toutes ces considérations sont d'ordre pratique. La question de l'équité ne se discute même pas; elle milite incontestablement en faveur de la représentation proportionnelle. Toutefois il faut reconnaître qu'en politique les points de vue pratiques sont d'un grand poids.

Mais en est-il vraiment ainsi?

La Belgique est l'un des pays qui aient les premiers connu la représentation proportionnelle. Elle y a été introduite en 1901 et l'expérience qui y a été faite est concluante. Le mécanisme qu'on croyait trop compliqué et presque impossible à mettre en pratique a fonctionné parfaitement et aussi facilement qu'avec le système primitif du suffrage majoritaire. Le résultat a été d'augmenter la cohésion des partis et, par contre, d'atténuer l'âpreté des luttes politiques. Enfin, et c'est là le point le plus intéressant, le gros inconvénient reproché à la représentation proportionnelle, celui de rendre impossible toute majorité parlementaire, ne s'est point réalisé. Qui oserait affirmer, du reste, que le suffrage majoritaire assure une grande stabilité gouvernementale? N'avons-nous pas assisté tout récemment encore en Grèce à la démission d'un cabinet omnipotent au point de vue parlementaire? C'est que, de nos jours, il existe aussi des forces extraparlimentaires, des courants d'opinions, dont il serait vain de ne pas reconnaître la force.

On est généralement trop habitué au système majoritaire, qui est le système de tout temps, étant simple, car primitif, pour s'apercevoir suffisamment de ses inconvénients positifs. Il conduit avant tout à des résultats injustes et, ce qui plus est, faux, malgré les apparences contraires.

La majorité écrase complètement la minorité. Et point n'est besoin qu'elle soit forte. Il suffit de la moitié plus un des

électeurs pour remporter la victoire, en supprimant le parti qui n'avait obtenu que 49% des voix. Là surtout où l'on se contente du scrutin de liste avec majorité *relative*, la soi-disant majorité peut être franchement une minorité. Dès lors, le Parlement qui, en théorie, doit être le représentant de la nation, ne présente en fait qu'une majorité souvent très faible, parfois seulement apparente.

On a remarqué en France qu'aux élections de 1898 et de 1902, 53% des électeurs n'ont pas été représentés à la Chambre des députés. Or, si la Chambre tout entière ne représente pas la majorité du corps électoral, les majorités qui votent une loi ne représentent qu'une minorité. C'est donc un leurre de croire que les lois soient faites par la majorité du pays. Citons à ce propos un exemple fameux; la loi française sur la séparation des églises et de l'Etat a été votée par 341 députés, représentant exactement 2.647.375 électeurs, alors que le corps électoral français comptait à ce moment 10.967.000 électeurs<sup>(1)</sup>. Il n'est pas douteux que si l'on étendait l'examen sur bien d'autres lois, d'importance capitale même, et dans tous les pays à suffrage majoritaire, on arriverait à des conclusions analogues.

On a pu parfois soutenir que les chances de pareilles injustices étant égales pour tous les partis adverses, et ceux-ci, en temps normal, venant plus ou moins alternativement au pouvoir, il se forme une espèce de compensation qui rétablit l'équilibre. Ainsi donc pour redresser une injustice on la distribue à parts égales à tout le monde!

Par ailleurs, les inconvénients de ce système sont plus frappants et pratiquement plus dangereux dans les moments de crise. Rappelons un exemple saisissant qui concerne justement la Grèce. On a calculé que si les élections du 1/14 novembre 1920 avaient

(1) V. Duguit. Droit Constitutionnel p. 361.

eu lieu d'après le système de représentation proportionnelle et sans même tenir compte des 90.000 voix des électeurs du front qui ont été annulées, à l'avantage naturellement du parti gagnant, les résultats généraux auraient été les suivants: 1) députés vénizélistes: 200; 2) antivénizélistes: 165; indépendants: 5<sup>(1)</sup>.

Ces élections ont eu, comme on sait, des conséquences d'une portée incalculable. Si elles avaient été l'expression véritable de l'opinion de la majorité de la Nation, il n'y aurait après tout qu'à s'incliner. Mais que penser d'un système qui, à l'examen, se révèle aussi faux, aussi absurde et aussi dangereux?

La Chambre actuelle, issue des élections du 19 août 1928, compte 250 députés, répartis en ce moment comme suit:

Libéraux (vénizélistes) 183, Parti populaire (M. Tsaldaris) 18, Parti agraire et ouvrier (M. Papanastasiou) 13, Union progressiste (M. Zavitsanos) 9, Parti progressiste libéral (M. Caphandaris) 8, Républicains conservateurs (M. Michalacopoulos) 4, Parti national républicain (général Condylis) 9, Parti agrarien 3, Parti de la libre opinion 1, Indépendants 3<sup>(2)</sup>.

Or, voici ce qu'enseigne la statistique à ce sujet<sup>(3)</sup>. Sur une population totale de 6.189.237 et sur 1.021.434 électeurs, soit 16 % de la population, le parti libéral a obtenu 477.502 voix et gagné 178 sièges sur 250. Ainsi 46.94 % des électeurs ont voté pour les libéraux qui, par ces suffrages n'atteignant même pas la moitié du collège électoral, ou plus exactement des électeurs qui ont exercé leur droit de vote, se sont vu attribuer les 71 20 % des sièges. L'écrasante majorité

(1) Cf. La vérité sur les élections grecques, dans *l'Europe Nouvelle* du 2 Janvier 1921 p. 9.

(2) Au lendemain des élections la composition de la Chambre était légèrement différente (vénizélistes 178 p.e. au lieu de 183), mais on peut ne pas tenir compte de si légères différences pour nos calculs.

(3) Statistique publiée par le Ministère de l'Économie Nationale, Athènes, 1931.

parlementaire du parti gagnant ne repose donc en réalité que sur la minorité de la nation. Il va sans dire que ces résultats, inhérents au système majoritaire, ont été obtenus au détriment des autres partis. Voici pour plus de précision, les chiffres fournis par la statistique officielle quant à ces derniers:

Partis	Nombre des voix	Nombre des sièges	Pourcentage sur le total des électeurs	Pourcentage sur le total des sièges
1) Royalistes indépend.	38.556	4	3.79	1.60
2) Populaires .....	243.543	19	23.94	7.60
3) Libre opinion.....	53.958	1	5.30	0.40
4) Union Nationale...	1.958	0	0.19	0
5) Républicains nationaux .....	27.603	9	2.71	3.60
6) Républicains conservateurs .....	15.852	5	1.56	2
7) Union progressiste	13.452	5	1.32	2
8) Progressistes .....	25.729	3	2.53	1.20
9) Républicains indépendants .....	18.069	6	1.78	2.40
10) Parti agraire et ouvrier.....	68.278	20	6.71	8
11) agrariens .....	17.042	0	1.68	0
12) Communistes .....	14.325	0	1.41	0
13) Indéterminés .....	1.414	0	0.14	0

Il semble intéressant de comparer ces résultats avec ceux des élections de 1926, opérées suivant la représentation proportionnelle<sup>(1)</sup>.

Population: 6.004.432.

Électeurs inscrits: 1.567.378.

Électeurs ayant voté: 962.304, soit 59 % des électeurs inscrits.

Sièges: 279.

Partis	Nombre des voix	Nombre des sièges	Pourcentage sur le total des électeurs	Pourcentage sur le total des sièges
1) Union des libéraux..	303.130	140	31.63	37.27
2) Parti populaire.....	194.243	59	20.27	21.15
3) Parti de la libre opinion .....	151.044	51	15.75	18.28
4) Parti agraire et ouvrier (Union républicaine).....	62.086	17	6.48	6.45

(1) Nous nous en tiendrons aux quatre partis principaux. La proportion reste sensiblement la même pour les autres.

On voit bien par là qu'il n'y a pas d'écart sérieux entre la proportion des voix et celle des sièges obtenus par chaque parti. A ce point de vue, la Chambre issue de la représentation proportionnelle a vraiment été le miroir fidèle de la nation.

L'introduction de la représentation proportionnelle en Grèce est incontestablement l'œuvre du parti de l'Union Républicaine, actuellement dénommé Parti agraire et ouvrier, présidé, comme on sait, par M. A. Papanastasiou, l'éminent homme d'état qui fut et continue à être l'un des principaux animateurs de l'Union Balkanique. C'est sous son ministère qu'à été déposé pour la première fois à la 4ème Assemblée Constituante, en Juillet 1924, un projet de loi en ce sens. Ce projet a été par la suite étudié et remanié par la Commission parlementaire ad hoc pour devenir, en septembre 1926, la loi No 3363 déjà citée. Ce sont encore les députés de l'Union Républicaine qui, au cours des discussions au sein de la commission parlementaire pour la Constitution, en Janvier 1927, avaient insisté pour que la représentation proportionnelle fit l'objet d'une disposition constitutionnelle. Mais la majorité des membres de ladite commission, formée par des membres du parti libéral s'y est opposée. Il est piquant d'observer à ce propos que les libéraux, qui ont combattu la proposition de l'Union Républicaine ont été presque unanimes à faire profession de foi théorique en faveur du principe de la représentation proportionnelle. C'est dans un sens tout inverse que s'est récemment prononcé le Chef du parti libéral, M. Vénizélos, en faisant voter la loi du 21 mai dernier. Il n'a pas caché ses préférences arrêtées pour le système majoritaire, mais il a reconnu qu'il convenait, dans les circonstances actuelles, d'introduire le système de la représentation proportionnelle. De fait, ce sont des considérations d'opportunité qui ont déterminé M. Vénizélos à s'écarter en l'occurrence de ses opinions théoriques sur

les systèmes électoraux. Il a vu dans le morcellement des partis, conséquence inéluctable du système proportionnel, une garantie de stabilité de régime qui l'a emporté, à ses yeux, aux craintes d'instabilité gouvernementale. L'exposé des motifs de la nouvelle loi se borne à relever que la représentation proportionnelle atténue l'âpreté des luttes politiques et rend au contraire la collaboration des divers partis quasi nécessaire.

Suivant la nouvelle loi l'élection des députés aura lieu d'après un système de triple répartition. Le pays est divisé en 38 circonscriptions électorales de premier degré. Un député est élu par 25 000 citoyens sans que toutefois le total puisse dépasser les 250 sièges. Chaque électeur doit déposer une liste comprenant des candidats appartenant au même parti. Ceci est obligatoire, sous peine de nullité du bulletin de vote. Il peut cependant exprimer ses préférences pour un candidat déterminé, au moyen d'une croix placée à côté de son nom. Les opérations de vote terminées on procède au dépouillement de l'urne. Procès-verbal est dressé indiquant, notamment, la nombre des électeurs inscrits dans la circonscription, celui des électeurs ayant effectivement voté, le total des bulletins de vote, ainsi que celui des bulletins valables et nuls, le nombre des bulletins obtenus par chaque parti et le nombre des votes de préférence accordés à chacun des candidats de chaque parti. Le nombre total des bulletins valables est ensuite divisé par celui des députés à élire dans la circonscription, plus un. Le quotient constitue la mesure électorale, c'est-à-dire le diviseur par lequel on divise l'ensemble des voix accordées à chaque parti. Le nombre des sièges que chaque parti se voit attribuer est égal au chiffre obtenu par cette division.

Tels sont les résultats de la première répartition. Ils ne sont pas définitifs en ce sens que souvent, par l'effet des opérations ci-dessus, tous les sièges de la circonscrip-

tion ne sont pas pourvus et il reste des reliquats de suffrages non employés. On procède alors à une seconde répartition. Dans ce but le pays est divisé en 9 circonscriptions que nous appellerons de deuxième degré.

On additionne les voix obtenues par les divers partis sur le territoire de chacune des susdites circonscriptions et l'on divise le total par le nombre des sièges de députés y afférent, plus un. Le quotient forme le diviseur par lequel on divise la force numérique de chaque parti. C'est ainsi qu'on trouve, comme lors de la première répartition, le nombre des députés revenant à chaque parti comme résultat de la deuxième répartition.

Mais il se peut qu'il reste encore des sièges vacants, par suite de ces opérations mathématiques. On y pourvoit au moyen d'une troisième répartition. Le procédé technique est le même que ci-dessus, mais cette fois-ci c'est l'ensemble du pays qui forme le collège électoral.

Ce système est celui de la loi du 2 septembre 1926, que la nouvelle loi n'a fait qu'adopter avec de très légères modifications. Il a l'avantage d'être simple et déjà familier aux électeurs qui l'ont pratiqué au cours des élections de novembre 1926.

L'introduction en Grèce de la représentation proportionnelle, système équitable en soi, constitue une réforme de grande portée pratique. Les quasi dictatures parlementaires sont désormais rendues impossibles; nul ne pourra imposer sa loi. Pour gouverner il faudra s'entendre avec les autres, se grouper. On arrivera ainsi à former un faisceau harmonieux et équilibré des forces

politiques du pays, sous peine d'anarchie ou de dictature militaire. Le nouveau régime électoral, amènera nécessairement de nouvelles méthodes gouvernementales, où l'esprit de conciliation sera un élément de succès fondamental.

La nouvelle loi ne vise que l'élection des députés. Celle des sénateurs demeure régie par la loi N° 3789 du 14 janvier 1929, qui est basée sur le système majoritaire. Toutefois, un certain nombre de sénateurs — 18 sur un total de 120 — sont désignés par les organisations professionnelles. C'est dire que la représentation professionnelle a été introduite au Sénat hellénique. Dans ces conditions la composition du Parlement reposera, jusqu'à nouvel avis, sur le triple système de la représentation proportionnelle d'une part (Chambre des députés) et d'autre part du scrutin majoritaire et de la représentation professionnelle (Sénat). Il y a là sans doute une certaine complication qui pourrait donner lieu à des difficultés dans la pratique. L'une des prérogatives du Sénat, suivant la Constitution, est de donner son assentiment à la dissolution de la Chambre des députés. Il va de soi que le parti qui disposerait éventuellement de la majorité absolue à la Chambre haute pourrait, le cas échéant, exploiter ce fait à son avantage. En politique le tout est une question d'équilibre. L'expérience prouvera si le système actuel est bien équilibré ou si, au contraire, il convient d'étendre également au Sénat, avec certaines modifications peut-être, la réforme introduite au système électoral de la Chambre

P. MAMOPOULOS  
avocat à la Cour d'Athènes

## La nationalité de la femme mariée suivant la loi albanaise

Dans la réglementation de la nationalité de la femme mariée, le code civil albanais a suivi la loi italienne sur la nationalité. Partant du principe de l'unité de la famille et considérant que, suivant les conceptions patriarcales du peuple albanais, c'est l'homme qui est le chef de la famille — tout au moins vis-a-vis de tout étranger à la famille — malgré le souci de l'accommodation avec les législations modernes, qui anima le législateur albanais, celui-ci préféra ne tenir compte que de la nationalité du mari pour régler celle de la femme. Pourtant une analyse profonde de la vie de la famille albanaise, pourrait peut-être conduire à contester le rôle primordial de l'homme dans la famille montagnarde, c'est à dire dans la famille qui garde encore aujourd'hui dans sa vie économique et sociale les principes d'une civilisation proprement nationale.

Mais le code civil n'a voulu tenir compte que des apparences qui militent en faveur de la prédominance de l'homme. Suivant ces conceptions c'est l'homme qui est le chef de la famille, c'est donc sa nationalité qui doit être imposée à la femme. Ce principe est exprimé dans l'article 14 alinea a) de ce code, où il est dit que la femme mariée ne peut acquérir une autre nationalité que celle de son mari; cette règle est d'ailleurs éclairée par les dispositions suivantes des alinéas b) et c) du même article: l'étrangère mariée avec un albanais devient albanaise et l'albanaise mariée avec un étranger devient étrangère. La première de ces règles pose une norme absolue, laquelle ne supporte aucune exception et ne permet ni à la femme étrangère ni à la loi de celle-ci de s'opposer à sa volonté. L'étrangère mariée avec un albanais devient définitivement et

irrévocablement albanaise devant la loi du pays, sans aucune déclaration de sa part, mais ipso facto par le mariage; elle reste albanaise durant le mariage et même après sa dissolution, comme nous verrons par la suite. Pendant le mariage elle ne peut changer de nationalité, sauf avec et par son mari, puisque elle ne peut avoir une autre nationalité que celle de son mari.

Tandis que pour ce qui concerne l'étrangère mariée avec un albanais le code civil se montre si jaloux du principe de l'unité de la famille, pour l'albanaise qui se marie avec un étranger il est moins rigoureux; après avoir traité en principe sur un pied d'égalité l'étrangère et l'albanaise il établit pour cette dernière certaines facilités, pour lui permettre de garder, si elle veut, sa nationalité; ainsi l'albanaise acquiert, par son mariage avec un étranger, la nationalité du mari, mais à deux conditions: il faut que la loi étrangère — celle de son mari — lui reconnaisse et même lui impose cette nationalité, et il faut aussi qu'elle s'abstienne de toute déclaration contraire dans le contrat du mariage; si elle veut garder sa nationalité de jeune fille elle doit le déclarer expressément dans le contrat du mariage.

La femme suit aussi tous les changements de la nationalité du mari, qui est ainsi maître d'imposer à sa femme la nationalité qu'il lui convient de choisir pour lui-même; pour cela le code ne demande qu'une seule condition; pour suivre les changements de nationalité de son mari la femme doit être domiciliée avec lui. Ainsi, si l'albanais acquiert une nationalité étrangère, sa femme le suit dans cette nouvelle nationalité, si elle est domiciliée avec lui et si la nouvelle nationalité est reconnue à la femme par la loi étrangère.

D'autre part, si un étranger acquiert la nationalité albanaise, sa femme le suit dans cette nouvelle nationalité, à condition d'être domiciliée avec lui. Cette règle, qui veut que la femme soit domiciliée avec son mari pour le suivre dans ses changements de nationalité, peut s'expliquer, en ce qui concerne la famille albanaise, par les considérations suivantes: l'albanais émigre beaucoup et a l'habitude, après quelques années d'absence, de retourner au pays pour se marier avec la femme, qui, dans la majorité des cas, lui est destinée par ses parents dès son enfance; une foi marié il part de nouveau pour faire fortune, laissant sa femme dans la maison de ses parents; là, à l'étranger, il lui convient parfois (surtout ces dernières années en Amérique) de changer sa nationalité; si donc on applique la règle générale, qui veut que sa femme suive sa nationalité sans aucune condition, il arriverait qu'un grand nombre de femmes albanaises vivant en l'Albanie deviendraient des étrangères, jouissant de tous les privilèges et de toutes les protections qui sont accordées aux étrangers; une fois que le principe du domicile a été accepté pour que l'albanaise devienne étrangère, on l'accepta aussi pour le cas de l'étrangère qui suit son mari dans l'acquisition de la nationalité albanaise; d'ailleurs, dans ce dernier cas, cette condition sert à éviter l'encombrement de nos missions à l'étranger, qui autrement auraient à protéger des femmes devenues albanaises sans jamais connaître le pays.

L'étrangère, qui, par son mariage, est devenue albanaise, garde cette nationalité même après la dissolution du mariage, sans tenir compte de la cause de cette dissolution; elle n'a la possibilité de reprendre sa nationalité d'origine que si elle se fixe à l'étranger et qu'elle déclare vouloir reprendre cette nationalité. De même l'albanaise devenue étrangère par son ma-

riage peut reprendre sa nationalité sur simple demande, en se fixant en Albanie, ou en y restant après la dissolution de son mariage; elle est dispensée de toute déclaration, si, n'ayant pas d'enfants du mariage dissout, elle se fixe, pendant deux ans à partir de la date de la dissolution du mariage, en Albanie; elle reprend alors sa nationalité ipso facto.

La femme mariée suivant le code albanais (art. 188) prend toujours le nom de son mari et reprend son propre nom après la dissolution du mariage (art. 213). D'autre part, pendant le mariage, comme après, elle a pleine capacité civile, sauf pour l'exercice de commerce ou d'industrie; cette solution, d'ailleurs, répond parfaitement aux habitudes et aux nécessités du pays.

On voit clairement qu'en matière de la nationalité de la femme mariée le code civil albanais a suivi, si non les solutions jugées équitables par la deuxième Conférence Balkanique, du moins les réalités albanaises. Le souci de l'unité de la famille, en même tant que le souci d'éviter des conflits de nationalité dans le territoire du pays sont prépondérants à ce point. Il est à remarquer que dans toutes les conférences, où la question de la nationalité de la femme mariée a été discutée, ce point de vue a été plutôt négligé. On s'y applique plutôt à faire triompher le juste principe de l'égalité des deux sexes mais on oublie facilement que la question présente, au point où se trouvent actuellement les relations entre Etats, un autre point de vue; en effet, la protection de nationaux qui vivent dans un pays étranger est trop souvent une source d'ennuis pour l'Etat où elle s'exerce, et il est juste que chaque Etat veuille, autant que celà lui est possible, réaliser son unité nationale, tout au moins sur son territoire; or, s'il donne la faculté, à la femme étrangère qui se marie avec un de ses nationaux, de garder sa nationalité, il peut se

trouver entravé un jour dans son action. Ainsi, si on veut tenir compte de tout cela et particulièrement du fait que l'Albanie est un état qui a besoin plus que tout autre de surveiller l'unité nationale, on s'expliquera facilement l'attitude du législateur national. D'ailleurs, en ce qui concerne son attitude envers l'étrangère mariée avec un albanais, il n'a fait que suivre les législations modernes, parmi lesquelles la loi turque; en ce qui concerne l'albanaise mariée avec un étranger je crois que son attitude ne peut être taxée de réactionnaire.

Sur cette matière, comme sur toute autre ayant trait à des sujets appartenant à deux nationalités différentes, on doit avant tout commencer par améliorer les relations entre Etats, établir une confiance mutuelle dans leurs rapports et enfin, mais surtout, atténuer la jalousie qui inspire les Etats dans leurs relations réciproques. Si on suit un tel chemin on peut être sûr que plusieurs principes dont l'équité est incontestable peuvent un jour triompher.

Tirana

G. NAÇI

---

## La Confédération médicale balkanique

### L'avenir de la Santé publique des Pays Balkaniques

Il y a deux ans qu'à l'occasion de la 1<sup>re</sup> Conférence Balkanique d'Athènes on a posé les fondements de la Confédération Médicale balkanique, dont le but est la Collaboration Sanitaire Interbalkanique et l'amélioration des conditions sanitaires individuelles des peuples des Balkans.

Cette Confédération comprendra les Associations médicales des pays balkaniques, pour les questions professionnelles, et les Sociétés savantes médicales pour les questions scientifiques. Ces groupements attribueront ainsi un caractère officiel à la Confédération sus-mentionnée. Il suffit de rappeler que parmi les membres de ces Associations et Sociétés médicales figure un grand nombre de sommités du monde scientifique et de professeurs renommés, pour que les gouvernements des pays balkaniques prennent en considération l'influence que pourrait exercer sur la santé individuelle et collective cette Confédération médicale. Par leur situation sociale et politique, les membres composant cette Confédération pourraient, en effet, préconiser et défendre, au sein des Corps législatifs, ces idées nouvelles de collabo-

ration interbalkanique et en obtenir la réalisation pratique.

Malgré les difficultés d'ordre économique et politique qu'elle rencontrera au début, la Confédération pourrait étendre son activité ultérieure sur un champ international plus vaste, grâce à ses pionniers enthousiastes et à ses organisateurs éclairés. Elle poursuivra d'abord les buts suivants :

1) Que le Bureau Sanitaire Balkanique, dont un des buts est l'étude des questions sanitaires importantes de la part des autorités scientifiques compétentes, soit reconnu par le monde médical international.

2) Que la publication du Bulletin d'Informations sanitaires balkaniques soit assurée.

3) Que des passeports spéciaux à l'usage des médecins soient délivrés, pour leur permettre d'étudier sur place les questions ayant trait à la collaboration sanitaire, par le moyen de voyages annuels donnant droit à des facilités économiques.

4) Que l'Assistance hospitalière des Croix Rouges Balkaniques, en temps de paix ou de guerre, soit rendue plus efficace,

moyennant l'unification de leur organisation spéciale.

5) Que, par l'entente et la collaboration des autorités sanitaires des pays balkaniques, en cas d'épidémie, les mesures sévères d'interdiction soient allégées et simplifiées, ce qui entraînerait une économie considérable et faciliterait grandement les mesures de répression.

6) Qu'au moyen d'accords entre les institutions hospitalières et d'Assistance Publique en général des pays Balkaniques, leurs fournitures en matériel scientifique, denrées alimentaires et produits pharmaceutiques indispensables, soit assurée à des conditions économiques avantageuses.

7) Qu'en général la Confédération médi-

cale Balkanique adopte diverses mesures sanitaires, dont une partie a déjà été réalisée par la collaboration sanitaire internationale, au profit de l'Assistance Publique et individuelle.

En appliquant son activité à toutes les directions et en y englobant l'organisation sanitaire de l'Armée, de la Marine, des Facultés et des étudiants de Médecine ainsi que de l'exercice professionnel des médecins spécialisés, la Confédération Médicale balkanique sera l'âme de la réorganisation sanitaire des Balkans et rendra d'incalculables services à la cause d'une collaboration sanitaire, basée sur un programme unique et pratiquement réalisable entre les pays balkaniques.

Dr D. SOTIRIADIS

---

## Informations Politiques

### ALBANIE

#### La fin de la première législature.

Avant de se séparer, la Chambre élue en 1928 et dont le mandat vient d'expirer s'est réunie en session extraordinaire, pour apporter à la Charte constitutionnelle une légère modification relative au nombre des députés de la prochaine législature. Conformément à cette disposition provisoire, le nombre des députés de la seconde période parlementaire sera maintenu sans aucun changement, suivant la répartition par province qui a servi de base aux élections de 1928. A l'expiration de ce mandat, l'article 16 du Statut constitutionnel sera remis en vigueur.

Les élections auront lieu vers la fin du mois d'août. L'agitation électorale n'est cependant pas encore appréciable. Du reste l'inexistence de partis politiques organisés enlève aux élections une part de leur intérêt. Néanmoins un certain mouvement se dessine en faveur de la formation de partis politiques proprement dits. Quelques parlementaires, réunis autour du quotidien *Besa* adoptent depuis quelques mois une attitude d'opposition toujours ferme et parfois violente. Il semble que la lutte électorale aura pour principaux champions, d'une part, les partisans du gouvernement de M Vanguéli et d'au-

tre part ceux du groupe nouveau, né de l'opposition.

Il est à noter cependant que ce groupe n'a pas encore fait connaître un vrai programme d'action, qui mette l'électeur en mesure de porter un jugement sur ses directives. Il semble que pour l'instant il ne faudrait considérer ce groupe que comme un premier essai d'organisation, destiné à élever le niveau des luttes politiques.

### BULGARIE

#### Un traité politique avec la Belgique

Le traité de conciliation, d'arbitrage et de règlement judiciaire entre la Belgique et la Bulgarie, ratifié par la Chambre le 13 avril, a paru dans l'Officiel du 11 juin 1932.

#### Un hommage à la mémoire de Stamboliisky.

Le parti agrarien a commémoré par une cérémonie émouvante l'anniversaire de la mort d'Alexandre Stamboliisky, renversé du pouvoir et tué, comme on sait, dans la nuit du 14 au 15 juin 1923. Les ministres agrariens MM. Ghitchev, Mouraviev et Yordanov, le vice-président de la Chambre, M. Zakhariiev, un grand nombre de membres du parti et une foule de paysans se

sont réunis à Slanivitz, village natal du chef disparu, où la cérémonie s'est déroulée.

### La politique extérieure

Dans un long discours au Sobranié, M. Mouchanov, président du Conseil, a exposé les grandes questions de la politique extérieure du pays, en commençant par celles de la révision des frontières et de la protection des minorités.

Durant des siècles, a dit le président du Conseil, les frontières ont été tracées par l'épée. Mais nous vivons à une époque où l'organisation de la Société des Nations, le sentiment public et la conscience du monde permettent l'espoir qu'on trouvera une autre méthode que celle de la violence pour régler ces questions de frontières et pour réparer les injustices commises. Pour ce qui concerne la protection des minorités bulgares, le peuple est unanime, sans distinction de partis, à réclamer le respect des engagements assumés en vertu des traités. Malheureusement l'heure n'est pas propice à faire valoir ces revendications devant la Société des Nations. De grands problèmes ayant trait à l'existence même des états accaparent l'attention des puissances, qui cherchent aujourd'hui à consolider leurs fondements et remettent à plus tard l'examen de questions considérées comme accessoires.

Concernant l'Union balkanique M. Mouchanov a déclaré que la Bulgarie est attachée à l'idéal d'une entente entre les pays voisins pour assurer le relèvement moral et culturel de ces peuples. Si la question des minorités nationales intervient ce n'est pas de la faute de la Bulgarie. Ceux qui ont aujourd'hui la force de leur côté et qui dominent la situation doivent faire preuve de bienveillance. Nous n'aspérons en effet qu'à la reconnaissance des droits ethniques et culturels de nos conationaux. En soulevant cette question nous ne nous proposons pas de créer dans les pays voisins des noyaux de désordres et de crimes, ce qui serait absurde, vu que tout pouvoir est en mesure d'en venir à bout. Nous recherchons au contraire le moyen de créer des relations normales et fraternelles, ainsi que des liens commerciaux entre les peuples dont les rapports ne sont pas encore réglés.

Concernant les rapports avec la Grèce M. Mouchanov a fait un exposé succinct des différents financiers qui séparent les deux pays. J'espère, dit-il, que le nouveau président du Conseil, M. Papanastasiou qui nous connaît bien, qui a été ici, à Sofia et qui a toujours participé aux conférences balkaniques dont il

est —on peut dire— un des grands animateurs, qui est aussi un homme aux larges vues, non seulement poursuivra l'œuvre de son prédécesseur, M. Vénizé'os, mais qu'il y contribuera davantage encore — étant un des grands amis de l'établissement des rapports amicaux et étroits entre la Bulgarie et la Grèce. J'ai l'espoir que le nouveau gouvernement poursuivra, sous sa présidence, la marche des pourparlers qui aboutiront de la meilleure façon.

Les rapports avec la Roumanie entrent dans une voie d'entente dont on ne peut que se réjouir. Il faut relever que la Roumanie ne nie pas l'existence de minorités bulgares sur son territoire, quoique elle ne leur accorde pas tous les droits qui leur sont dûs, surtout en matière d'écoles rurales et de l'estimation des biens dont le séquestre a été levé. Il faut aussi relever que la Roumanie a admis sans protestation la suspension des paiements bulgares au titre des réparations. Il faut encore se rappeler les récentes manifestations à l'occasion des ligues bulgaro-roumaine et roumano-bulgare, et l'envoi courtois de M. Iorga aux bibliothèques bulgares. Toutes ces manifestations ne décident pas, il est vrai, des grandes questions; elles n'amènent pas moins les deux peuples à un rapprochement qui ne peut que favoriser leurs rapports futurs.

M. Mouchanov a particulièrement relevé l'excellence des rapports avec la Turquie. Toutes les questions entre les deux pays ont été liquidées, à très peu de chose près. Le gouvernement turc a donné des preuves très sensibles de son amitié.

Concernant le bloc danubien, le président du Conseil a constaté que certes, la Bulgarie ne saurait s'en désintéresser, mais que la question n'est pas encore suffisamment mise au point pour que l'attitude de la Bulgarie doive être arrêtée dès à présent.

En terminant son exposé, le président du Conseil a réitéré l'assurance que la politique de son gouvernement s'appuie sur la loyauté et la franchise dans ses rapports avec les pays voisins et dans son ferme désir de maintenir la paix.

## GRÈCE

### La situation intérieure

La crise politique ouverte par la démission du cabinet Vénizé'os et qui semblait terminée par l'avènement au pouvoir du cabinet Papanastasiou n'a été close qu'avec le retour au pouvoir

de M. Vénizélos. A la vérité c'est aussi là une solution provisoire et le pays ne recouvrera le calme qu'au lendemain des élections.

Huit jours après sa constitution le cabinet Papanastasiou se présentait à la Chambre où, conformément à ce qui avait été précédemment arrêté, l'appui de la majorité, c'est à dire du parti libéral, lui était acquis. M. Papanastasiou exposa au Parlement le programme de son gouvernement. Il déclara tout d'abord que le caractère provisoire de son cabinet ne lui permettait pas d'appliquer dans toute son ampleur le programme du parti agraire et ouvrier et que sa principale tâche consisterait à conduire, dans le plus bref délai, le pays aux élections. Le gouvernement s'efforcera néanmoins de résoudre un certain nombre de questions urgentes dont l'ajournement ne paraît plus possible. L'institution des échanges commerciaux et en général l'engagement dans la voie de l'économie dirigée, la compression des dépenses, l'affectation du maximum possible au paiement des dettes extérieures, la suppression de l'impôt foncier sur les agriculteurs et l'institution, en revanche, d'un impôt sur les constructions exemptées jusqu'ici, l'institution immédiate des assurances sociales, telles furent les grandes lignes du programme exposé par M. Papanastasiou. En matière de politique étrangère le gouvernement s'appliquera, dit M. Papanastasiou, à réaliser les vœux et les résolutions de la Conférence Balkanique, qui ouvrent la voie à l'Union des pays des Balkans, destinée à consolider la paix et à assurer la prospérité de ces peuples.

En réponse à ces déclarations de M. Papanastasiou, M. Vénizélos a formulé un certain nombre de réserves. Ce fut surtout l'insistance du cabinet à procéder immédiatement à l'institution des assurances sociales qui donna lieu à une manifestation de méfiance, à laquelle M. Papanastasiou s'est empressé de répondre par la démission de son cabinet. Les réserves du chef du parti libéral enlevaient, en effet, au cabinet de M. Papanastasiou son principal appui.

La reconstitution du cabinet Vénizélos a déclenché l'assaut de l'opposition. Du reste, bien que la date des élections n'ait pas encore été fixée, les chefs des partis ont déjà organisé la lutte électorale. Ils sont unanimes à réclamer que la date des élections soit fixée au plus tôt. Les membres du gouvernement et sa presse essayent de poser aux élections prochaines la question du régime. Ils espèrent que si le peuple est appelé à se prononcer, non pas sur la gestion du pouvoir par le parti libéral, mais sur la

question du régime, le parti populaire perdra les fortes chances de succès qui se dessinent en sa faveur. Mais l'opposition est unanime à écarter cette façon de poser la question. M. Papanastasiou a même dénoncé, dans un article sensationnel paru dans la «Dimocratia», le nouvel organe hebdomadaire de son parti, que le gouvernement organise une ligue militaire clandestine, dans le but de faire intervenir l'armée, au cas où le parti populaire serait appelé au pouvoir. Une enquête a été ouverte sur cette dénonciation. M. Papanastasiou a fait voir que les élections opérées suivant le système de la représentation proportionnelle ne sauraient porter au pouvoir qu'un gouvernement de coalition et qu'en conséquence les appréhensions au sujet de la stabilité du régime sont illusoire et n'ont pour but que de déplacer la question que le verdict populaire est appelé à trancher aux élections prochaines.

## ROUMANIE

### La crise ministérielle.

A la suite d'une réunion du Conseil des ministres, tenue sous la présidence du Roi, le 31 mai, M. Iorga a soumis la démission de son cabinet. Un communiqué officiel, paru à ce sujet, expliquait en ces termes la résolution de M. Iorga :

«Le gouvernement ne pouvant pas trouver immédiatement les sommes nécessaires au paiement des salaires des fonctionnaires et des arriérés, qui se chiffrent à des sommes énormes par suite de la faible réalisation des rentrées et considérant que dans les conditions actuelles on ne peut contracter un emprunt extérieur et, d'autre part, une solution de réduction de 5 % des salaires réclamerait un ministère formé par l'appui d'un parti fort, présente sa démission, laquelle a été acceptée».

M. Titulesco, ministre à Londres a été appelé en toute hâte ; une fois encore le souverain s'adressait à lui. Les tentatives faites par M. Titulesco pour aboutir à la formation d'un cabinet d'union nationale se sont surtout heurtées au refus opposé par le parti libéral nuance Duca, selon lequel seul un fort cabinet homogène serait en mesure de faire face à la situation financière pénible que traverse le pays.

M. Titulesco ayant ainsi déposé le mandat, ce fut M. Waida-Voévode, de la fraction nationale-paysane de Transylvanie, qui en fut chargé.

Le cabinet Waida-Voévode s'est attiré dès les premiers jours de son avènement au pouvoir les

attaques des autres partis politiques. Les graves problèmes financiers qu'il est appelé à envisager se compliquent ainsi par la préoccupation constante de sa stabilité politique. L'opposition affirme que la solution de la crise par le cabinet Waida-Voévode ne réalise pas la normalisation de la vie politique du pays, que tous les partis politiques ne cessent de réclamer.

Pendant le nouveau gouvernement se présente devant l'opinion publique comme un gouvernement provisoire, dont la tâche sera terminée en même temps que les élections, fixées au deuxième dimanche de juillet. S'il réussit à établir dans ce court espace de temps les relations traditionnelles entre la Couronne et la nation il considérera sa tâche comme pleinement remplie.

## TURQUIE

### **L'Emir Fayçal à Ankara.**

L'Emir Fayçal, fils du roi du Hedjaz, accompagné de Fuad Hamza bey, ministre des Affaires étrangères du Hedjaz, se sont rendus à Ankara dans le courant du mois de juin. L'Emir et le ministre ont été reçus par le Président de la République et se sont à plusieurs reprises rencontrés avec le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères de Turquie.

Suivant un communiqué de l'Agence d'Anatolie toutes les conférences se sont déroulées dans une atmosphère très cordiale et il a été constaté que le maintien et le renforcement de la paix dans le Proche-Orient répond aux intérêts et au désir sincère des deux parties, qui ont besoin de se développer dans une atmosphère de paix et de calme.

En outre l'existence d'une communauté de vues a été constatée dans toutes les questions intéressant directement ou indirectement les deux parties, ainsi que dans toutes les questions concernant les rapports des deux gouvernements. Finalement il a été décidé de maintenir le contact nécessaire à l'existence de rapports étroits entre les deux pays, ainsi que de l'atmosphère de cordialité qu'est venue renforcer la visite à Ankara de l'Emir Fayçal.

## YOUGOSLAVIE

### **La situation intérieure**

Depuis la date historique du 6 janvier 1929 le pays s'achemine, au prix de pénibles efforts, vers la consolidation de son unité nationale. Cette fin suprême, le Souverain se l'est assignée

«Les Balkans»

lorsque, par un acte de sa volonté, il concentra tous les pouvoirs entre ses mains.

Cette concentration de pouvoirs ne pouvait aller sans quelques protestations. Si elle eut pour effet immédiat et salubre de mettre fin à l'âpreté des luttes des partis, elle dut, en revanche, blesser bien des susceptibilités et rompre bien des habitudes, avant de réussir à élever la totalité de la population au niveau de compréhension de ses véritables intérêts. Par bonheur l'entreprise qui aurait pu paraître impossible trouvait dans la personne du Souverain un animateur convaincu en même temps qu'un habile artisan. Quant il eut réuni tous les pouvoirs, dès sa première proclamation, le roi donnait clairement à entendre que le retour définitif à la légalité et au régime constitutionnel ne saurait tarder, mais qu'il importait avant tout de réaliser l'unité nationale. Trois ans ne s'étaient pas écoulés que, dans une nouvelle proclamation, le roi annonçait la fin du régime personnel et promulguait une nouvelle Constitution. C'était là une étape importante dans la voie de la régularisation de la vie politique et du retour au régime parlementaire. Le geste du roi avait été alors apprécié à sa juste valeur, car on n'avait pas accoutumé de voir les détenteurs de pouvoirs dictatoriaux les déposer, de leur propre initiative, entre les mains du peuple souverain. Le roi montrait par là que sa seule ambition était d'organiser l'unité yougoslave et que son effort de 35 mois avait suffisamment assaini la conscience politique de la nation pour qu'on pût, sans risquer de compromettre l'œuvre accomplie, franchir une nouvelle étape dans la voie de la normalisation.

Il faut reconnaître que la Charte de septembre 1931 n'était pas un modèle de Constitution parlementaire. Plus précisément elle en avait surtout le nom et les cadres. Dans son essence elle réservait à la Couronne des prérogatives qui en rendaient illusoirs bien des dispositions. Il n'en est pas moins vrai qu'en tant que régime de transition elle satisfaisait aux nécessités de l'heure et constituait en quelque sorte la garantie d'un lendemain plus conforme aux aspirations libérales du peuple.

Pendant les mécontents ne dissimulent pas leur déception. A l'étranger, ces mécontentements trouvèrent un écho parfois bienveillant et le pays subit un véritable assaut de fausses nouvelles. La crise économique y aidant il n'a pas été difficile de répandre amplement des bruits alarmants. Quelques manifestations en Croatie, quelques arrestations de porteurs de machines infernales à Belgrade, la découverte d'un complot

communiste dans une garnison, ce furent les données essentielles qui permirent à une certaine presse, hostile au pays, d'échaffauder le mythe de la révolution.

Dans ces circonstances la sagesse du Souverain constitue la meilleure garantie d'une issue normale. On peut tenir pour certain que, dans

sa ferme volonté de réaliser l'unité nationale, le roi saura maintenir l'équilibre entre les divers éléments constitutifs du pays, aller au devant des aspirations légitimes de son peuple et, par une politique prudente, ôter aux ennemis de l'unité yougoslave jusqu'aux prétextes qui sembleraient légitimer leur action.

## La Vie Économique et Sociale

### ALBANIE

#### LE COMMERCE EXTÉRIEUR

Nous devons à l'obligeance de M. G. D. L. Natchi la communication des statistiques suivantes, qui complètent les données publiées ici-même, dans nos cahiers nos 15/16 et 19/20.

#### I. Importation et exportation de l'Albanie en 1931.

(par pays de provenance et de destination et en francs or)

Principaux pays	Exportation	o/o	Importation	o/o
Italie .....	4.965.800	66.15	13.839.500	46.89
Grèce .....	1.422.500	18.94	1.076.200	3.64
Amérique .....	769.800	10.25	2.803.600	9.49
Yougoslavie..	143.600	1.91	2.733.300	9.39
France .....	121.600	1.61	672.000	2.27
Angleterre ...	62.900	0.83	1.770.900	6.—
Autres pays..	22.800	0.31	461.700	1.56
Tchécoslovaq.	—	—	1.982.000	6.71
Allemagne ...	—	—	1.325.300	4.49
Autriche .....	—	—	951.400	3.22
Belgique .....	—	—	600.100	2.—
Hongrie .....	—	—	430.400	1.45
Bulgarie .....	—	—	224.600	0.76
Turquie .....	—	—	131.400	0.44
Roumanie ...	—	—	117.300	0.39
Suisse .....	—	—	116.100	0.38
Japon .....	—	—	115.500	0.38
Egypte .....	—	—	110.000	0.37
Hollande. ...	—	—	40.500	0.13
Suède .....	—	—	11.500	0.04
Total ...	7.509.000	100	29.513.300	1.00

#### II. Importation et exportation de l'Albanie en 1931.

(par catégories de marchandises et en frs or).

Catégorie des marchandises	Importation	Exportation
Animaux vivants.....	—	452.878
Fromage.....	—	1.185.930
Oeufs .....	—	1.559.908
Poissons .....	—	521.015
Olives .....	—	853.076
Huile d'olives.....	—	96.339
Tabacs et cigarettes.....	—	259.727
Peaux sèches .....	—	726.454
Bois de chauffage.....	606.961	81.259
Laine .....	895.404	731.806
Charbon de bois.....	—	278.641
Bois divers .....	—	1.146
Autres marchandises.....	—	460.751
Blé .....	647.081	—
Maïs .....	2.797.497	—
Riz .....	869.969	—
Café .....	800.296	—
Sucre .....	1.259.127	—
Bière .....	391.476	—
Huile pour machines.....	379.375	—
Bois de construction etc..	2.082.485	—
Coton.....	3.836.697	—
Soie .....	122.613	—
Articles de fer .....	487.467	—
Machines et moteurs.....	867.776	—
Automobiles .....	934.208	—
Essence pour automobiles	869.990	—
Produits chimiques .....	761.134	—
Totaux.....	18.569.550	7.228.930

## III. Le commerce interbalkanique de l'Albanie en 1931.

## A) Importation (par catégories de marchandises et en frs or).

Catégories de marchandises	Grèce	Yougoslavie	Turquie	Roumanie	Bulgarie
I) Animaux vivants .....	260	7.730	—	—	—
II) Produits d'élevage et de pêche .....	26.632	747	—	—	—
III) Céréales .....	65.726	445.422	—	112.045	—
IV) Fruits .....	45.937	10.162	—	—	—
V) Produits agricoles .....	665	886	—	—	—
VI) Denrées coloniales .....	48.564	3.121	—	—	—
VII) Boissons .....	241.462	29.912	—	—	—
VIII) Tabacs .....	5.667	—	—	—	—
IX) Huiles industrielles .....	22.333	4.235	—	680	—
X) Peaux sèches .....	2.167	38.179	—	—	—
XI) Cuirs travaillés .....	58.128	11.832	—	—	—
XII) Bois de construction .....	44.098	852.135	—	3.785	—
XIII) Articles en papier .....	85.958	1.527	—	—	—
XIV) Articles manufacturés .....	160.844	22.682	—	—	—
XV) Fils et étoffes de coton .....	45.755	21.309	—	—	—
XVI) Fils et coton de laine .....	44.345	27.983	—	590	—
XVII) Soieries .....	9.701	1.062	—	—	—
XVIII) Vêtements en général .....	1.722	15.727	—	—	—
XIX) Articles en caoutchouc .....	5.305	1.070	—	—	—
XX) Matières explosives .....	1.138	17	—	—	—
XXI) Produits chimiques .....	19.279	1.088.624	—	—	—
XXII) Articles en fer, plomb .....	28.804	49.589	—	—	—
XXIII) > en étain .....	620	4.176	—	—	—
XXIV) > en cuivre .....	—	255	—	—	—
XXV) > en fer blanc etc. ....	4.110	2.249	—	—	—
XXVI) Machines .....	14.628	39.923	—	—	—
XXVII) Autos etc. ....	19.766	20.030	—	—	—
XXVIII) Objets de musique .....	1.581	5.267	—	—	—
XXIX) Bougies et savons .....	4.844	8.814	—	—	—
XXX) Couleurs .....	25.629	27.257	—	—	—
XXXI) Parfumerie .....	177	79	—	—	—
XXXII) Métaux .....	170	1.541	—	—	—
XXXIII) Marchandises non mentionnées .....	710	363	131.400	—	244.600
XXXIV) > taxées ad valorem .....	41.500	1.900	—	—	—

## B) Exportation

(Les chiffres latins renvoient aux catégories correspondantes du tableau des importations).

Catégories de marchandises	Grèce	Yougoslavie
I) .....	227.176	3.147
II) .....	579.426	23.902
III) .....	91.583	3.238
V) .....	—	435
VIII) .....	5.545	28.285
IX) .....	6.474	38.476
X) .....	53.532	29.399
XII) .....	22.888	1.175
XVI) .....	3.421	5.387
XX) .....	248.838	3.093
XXXI) .....	3.585	7.056

II ressort des tableaux qui précèdent que l'Albanie achète aux pays balkaniques des marchandises représentant une valeur totale de francs or: 4.283.800, ce qui équivaut à 16.42 % de son importation totale. En revanche ses exportations en pays balkaniques, quoique s'élevant à 20.85 % du total de ses exportations, sont loin de contrebalancer la valeur réelle de ses importations balkaniques; ces exportations en pays balkaniques ne s'élèvent en effet qu'à 1.566.100 francs or.

A comparer les chiffres du commerce interbalkanique de l'Albanie en 1930 et en 1931, on constatera un fléchissement, dû à la crise économique mais aussi au fait que son commerce d'importation prend de plus en plus le chemin

de l'Occident, où elle dirige ses exportations. Ce phénomène n'est pas étranger à la politique économique que les autres pays balkaniques appliquent à l'égard de l'Albanie, l'obligeant en quelque sorte à se diriger vers l'Occident. En effet, sauf la Grèce, dont les importations d'Albanie, quoique réduites se maintiennent cependant au niveau de ses exportations pour le même pays, les autres pays balkaniques ne répondent pas à la bonne volonté dont l'Albanie fait preuve. La Bulgarie, la Turquie et la Yougoslavie n'achètent rien au marché albanais, tandis que ce dernier importe de leurs marchés des marchandises dont la valeur, sans être considérable, est néanmoins appréciable. La situation est pire pour ce qui concerne la Yougoslavie. Cette dernière n'importe d'Albanie que pour 143.600 francs or, ce qui équivaut à 1,91 % de ses importations totales, tandis que l'Albanie importe de Yougoslavie pour trois millions de francs or environ, qui représentent 9,49 % des importations albanaises.

On voit qu'il importe de ranimer les transactions interbalkaniques. Le principe «les Balkans aux balkaniques» pourrait avoir un sens économique plus vaste que son sens politique.

N.

### Le Rapport de la Commission pour l'étude des problèmes économiques

La commission spéciale constituée sous la présidence de M. Mehdi Frasherî pour l'étude de la situation économique du pays vient de soumettre son rapport.

Ce document constate que l'action du gouvernement pour l'assainissement de la situation économique doit viser à trois fins : a) progrès de l'agriculture et de l'élevage, b) développement de l'industrie, c) protection de l'Economie nationale au moyen de traités de commerce.

Un fonds de 5 à 6 millions de francs or est annuellement indispensable, de l'avis de la commission, pour améliorer les conditions de l'élevage et de l'agriculture et pour encourager le développement de l'industrie, fût-ce à un degré modeste. Le gouvernement devrait, en plus, instituer dans les principales préfectures des dépôts d'outils modèles dont l'achat serait effectué à à crédit, sur garantie de l'état.

La commission insiste particulièrement sur la nécessité de créer en Albanie une Banque agricole, avec de nombreuses succursales et des magasins généraux. Des travaux d'irrigation, de canalisation et de dessèchement sont également indispensables, mais ceux-ci exigent des capi-

taux considérables que l'état à lui seul ne serait pas en mesure de procurer. Aussi conviendrait-il de procéder par voie de concessions.

## BULGARIE

### La situation financière

Conformément aux recommandations du Comité financier de la Société des Nations, le gouvernement bulgare a ouvert des négociations directes avec les porteurs des titres de ses emprunts, afin d'en obtenir les allègements recommandés par le Comité financier.

Concernant les dettes d'avant guerre, l'argumentation du gouvernement bulgare repose sur une base juridique. L'article 8 de la convention de 1926 accordait en effet au gouvernement bulgare le droit de demander la révision de l'échelle de valorisation de ces emprunts, en cas d'aggravation de la situation financière du pays. La Bulgarie, sur la foi du rapport du Comité financier, soutient que cette situation est justement telle qu'il y a lieu de procéder à la dite révision.

Concernant les emprunts d'après-guerre l'argumentation bulgare fait ressortir que l'Economie nationale est si profondément atteinte par les effets de la crise que le pays ne saurait continuer à supporter le paiement d'intérêts à 7,50 %.

Les délégués des porteurs ne se sont pas empressés d'accepter les propositions bulgares. Ils ont commencé par dénier la compétence du Comité financier et ce n'est qu'à la suite de négociation assez laborieuses qu'ils ont fini par admettre que le paiement des échéances se ferait par moitié en devises étrangères et en léva, ces derniers restant bloqués à la Banque Nationale, pour être éventuellement mis à la disposition du Trésor.

Mais une nouvelle difficulté surgissait. Les porteurs n'entendaient pas que les versements bloqués en léva fussent déposés au compte du délégué de la Société des Nations, conformément à la résolution du Conseil ; ils insistaient pour que les dits versements fussent effectués au nom de leur délégué officiel à Sofia. Derrière cette controverse de forme il s'agissait de savoir si en fait on maintiendrait ou pas la faculté reconnue au gouvernement de disposer de ces dépôts en cas de besoin.

Le délégué des porteurs notifiait sur ces entrefaites au gouvernement qu'il refusait de délivrer les banderolles de cigarettes confiées à son contrôle et affectées à la garantie des emprunts. Le gouvernement adopta en présence

de cette déclaration une attitude énergique. Il fit savoir qu'à l'expiration d'un court délai, si les banderolles n'étaient pas délivrées, il en ferait imprimer la quantité nécessaire; autrement les fabriques devraient fermer sur le champ et les recettes de ce chef seraient supprimées, au détriment des intérêts du fisc et des créanciers eux-mêmes. Le Sobranié a été unanime à approuver cette attitude du gouvernement.

Le conflit a reçu une solution provisoire, les porteurs ayant délivré des banderolles pour dix millions de léva, en attendant qu'une délégation bulgare engage à Paris des négociations pour une solution définitive. Mais la quantité des banderolles délivrées a été vite épuisée et la question a reparu aussi aiguë qu'auparavant.

**GRÈCE**

**Les Assurances sociales**

A la veille de sa démission le cabinet Vénizélos avait soumis à la Chambre une projet de loi instituant en Grèce les assurances sociales. Le projet avait été élaboré à la suite de longues études au sein des services compétents, en collaboration de M. Shenbaum, spécialiste tchécoslovaque, et de M. Tixier, du Bureau International du Travail, appelés à cet effet en Grèce, l'année dernière.

Le fonctionnement des assurances sociales,

suisant ce projet de loi, ne comporte aucune assistance financière de la part de l'Etat, les calculs mathématiques de l'institution ayant établi son entière indépendance financière. La contribution de l'Etat se réduit à une garantie de celui-ci pour la conclusion d'un emprunt destiné à couvrir les frais de première installation et à constituer le capital de roulement.

L'application intégrale du plan des assurances sera achevée dans l'espace de trois ans. On calcule qu'à cette échéance le nombre des assurés contre les maladies auprès de l'Institut central sera de 300.000 et celui des assurés contre l'incapacité au travail, la vieillesse et la mort, également de 300.000, dont les deux tiers auprès de l'Institut centrale et le reste auprès des Caisses d'assurances déjà en fonctions.

Les ressources de l'Institut seront, à cette date, de 500 millions de drachmes, dont 360 seront affectés à la Caisse centrale et 140 aux caisses déjà existantes. Sur les 360 millions de la Caisse centrale, 200 seront à la charge des patrons et 160 à celle des assurés.

**L'activité de la Banque agricole**

Nous empruntons à une brochure publiée par la Banque agricole de Grèce les informations suivantes sur l'activité de cet établissement, jusqu'au commencement de l'année courante:

Tableau des avances à court terme consenties en 1930 et 1931.

Libellé	Sommes accordées en 1930	En cours au 1-1-31	Sommes accordées en 1931	En cours au 1-1-32
<b>Avances</b>	Dr.	Dr.	Dr.	Dr.
Aux coopératives agricoles.....	638.055.651	324.542.177	609.896.245	480.157.034
Aux agriculteurs isolés .....	259.442.739	175.930.207	322.431.116	303.268.924
Au Total.....	897.498.390	500.472.384	932.327.364	783.425.958
<b>Prêts sur gage de Produits</b>				
Aux coopératives agricoles.....	284.520.385	352.874.387	264.623.919	360.485.018
Aux agriculteurs isolés .....	107.086.520	99.965.512	90.973.817	105.826.022
Au Total.....	391.606.905	352.839.899	385.597.736	466.314.040

Avances et prêts à long et moyen terme en 1930; 14.814.100 drs.

Avances et prêts à long et moyen terme en 1931; 36.000 000 drs.

Financements d'organisations agricoles: 1.603.113 614,30.

Dépôts en 1930: Drs. 220.000.000.

» 1931 » 330.000.000.

**ROUMANIE**

**La situation financière**

La publication du rapport du professeur Rist sur les finances de la Roumanie a suscité bien des inquiétudes. Les constatations et les conclusions de ce rapport sont en effet de nature à inspirer de sérieuses appréhensions sur l'évolution

prochaine des finances publiques, voire de la stabilité monétaire.

Suivant les données du rapport, le budget en cours d'exécution se soldera par un déficit de 4 milliards de lei et celui de la Régie autonome des chemins de fer par un déficit de 2 milliards. L'équilibre budgétaire ne pourrait être effectué sans l'appui de moyens extra-budgétaires. Mais l'étranger ne semble pas disposer à prêter cet appui. Il reste auprès de la Banque Nationale un reliquat, évalué à 4 milliards et provenant de deux emprunts antérieurs, ceux de 1929 et de 1931, destinés à certains investissements qui n'ont pas été réalisés jusqu'ici. Les créanciers étrangers ne consentiraient à ce que l'Etat disposât de ces sommes qu'à des conditions qui ne paraissent pas praticables, du moins dans un délai raisonnable. Ils demandent notamment la modification de la loi sur la conversion des dettes agricoles et sur l'interdiction de l'exécution forcée contre les débiteurs, la réduction du nombre des fonctionnaires et en général la réorganisation des services de l'Etat.

Le rapport constate que le remède à cette situation est d'ordre essentiellement économique et ne peut résulter que d'une action internationale. Il recommande une série de mesures susceptibles d'apporter un certain équilibre dans les finances de l'Etat, telles que l'augmentation des taxes de consommation, l'abrogation du monopole de l'alcool et surtout des compressions sévères dans les cadres administratifs.

## TURQUIE

### Le budget

Le budget pour l'exercice financier 1932-33, qui commence en Turquie au mois de juin, prévoit 171.118.800 livres turques aux recettes et 171.112.705 livres turques aux dépenses.

Ces dernières sont réparties comme suit :

	Livres Turques
G. A. N.....	2.467.000
Présidence de la République.....	324.462
Cours des comptes .....	550.020
Présidence du Conseil.....	962.409
Conseil d'Etat.....	200.724
Direction générale des statistiques..	41.058
Présidence des affaires de culte. ...	607.196
Dettes publiques .....	54.744.501
Direction générale du Tapou.....	997.000
Direction générale de la Sûreté.....	3.939.000
Gendarmerie.....	8.384.000
Ministère des Finances..	9.596.412
» des Affaires Etrangères...	2.600.000

Ministère de l'Intérieur.....	3.735.026
» de l'Hygiène.....	3.501.884
» de la Justice.....	7.620.670
» de l'Instruction Publique.....	9.132.940
» des Travaux Publics.....	10.002.593
» de l'Economie Nationale.....	1.258.610
» de l'Agriculture.....	4.074.500
» de la Douane.....	123.893
Command. général de la contrebande	2.556.134
Administration douanière.....	1.681.656
Défense Nationale terrestre.....	32.167.315
» » aérienne.....	943.000
» » maritime.....	3.605.560
Fabriques militaires ...	2.954.800
Direction générale des Cartes.....	547.265
» » des P. T. T.....	4.845.820
Total.....	171.112.705

## YOUGOSLAVIE

### Une statistique de la presse yougoslave

Suivant un article paru dans le «South Slav Herald» de Belgrade, le nombre des journaux et périodiques publiés actuellement en Yougoslavie s'élève à 976, paraissant en 8 langues et dans 90 localités. Sur ce nombre le maximum est atteint par la Banovine de la Save, avec 298 journaux et périodiques et le minimum par la Banovine de Vrbas, avec six seulement.

Ces publications se répartissent comme suit : publications techniques et professionnelles 288, journaux et revues politiques 183, dont 39 quotidiens, littéraires et humoristiques 148, revues d'enseignement et d'éducation 103.

### La loi sur la protection des agriculteurs

La nouvelle loi sur la protection des agriculteurs, dont le caractère provisoire est explicitement mentionné dans son texte même, institue en faveur des agriculteurs un moratoire de leurs dettes, jusqu'à nouvel avis. Les procédures de saisie et de vente aux enchères consécutives à des jugements rendus au profit de créanciers, sont suspendues. Les ventes exécutives effectuées depuis la date du dépôt de la loi (19 mars a.c.) sont frappées de nullité.

La même loi comprend une disposition qui semble, de prime abord, étrangère au souci de la protection des agriculteurs. C'est celle qui garantit la petite épargne contre les conséquences d'une demande subite et collective de retrait des dépôts en banques. Dans chaque cas particulier et sur la demande de l'établissement intéressé, un décret ayant force de loi détermine les délais de remboursement, sous la surveillance d'un commissaire de l'Etat,

## Arts & Lettres

### GRÈCE

#### La Littérature grecque dans les Balkans

Une pièce de l'auteur dramatique grec M. Spyro Mélas a eu récemment la fortune d'être représentée Istanbul et à Zagreb.

Il s'agit d'un drame en trois actes, dont le titre original est littéralement «Une nuit, une vie» et qu'avec l'autorisation de l'auteur nous publions en traduction française dans ce même numéro, en supplément littéraire.

La pièce a été d'abord représentée à Istanbul par la troupe Rachid Zia, avec la participation de l'artiste grecque Mademoiselle Halkoussi. Peu après elle passait sur la scène du Théâtre national de Zagreb, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, en traduction de M. M. I. Essitch et Bogdan Raditza.

L'œuvre a remporté un succès d'estime dans les deux versions turque et yougoslave.

Nous avons relevé d'autre part, avec une grande satisfaction, qu'un quotidien d'Istanbul, de langue française, le «Journal d'Orient», a publié en feuilleton, depuis le 21 avril, un roman inédit sous le titre de «Madame», dû à la plume de M. N'cvas, jeune auteur grec, qui a déjà fourni une carrière abondante et variée.

#### L'inauguration de la «Casa d'Italia»

L'inauguration du nouvel Institut italien de Hautes Etudes a été célébré à Athènes par une cérémonie officielle, où participait le ministre de l'Instruction Publique d'Italie, Monsieur Balbino Giuliano, spécialement venu à Athènes à cet effet.

L'ancien bâtiment de la rue Patission, qui logeait autrefois les écoles italiennes pour garçons et jeunes filles, a été transformé en un Institut supérieur destiné à multiplier les contacts intellectuels entre les deux pays.

### TURQUIE

#### L'enseignement des langues classiques

La question de l'enseignement des langues classiques a été récemment remise en discussion dans les milieux intellectuels et dans la presse; les adversaires de l'enseignement classique se multiplient.

Citons parmi eux Sadri Etem bey, qui, dans un article publié dans le «Vakit», soutient que la Turquie a surtout besoin d'un enseignement pratique et professionnel.

### YOUGOSLAVIE

#### Une exposition d'Ivan Mestrovitch

Le 18 mai fut inauguré à Zagreb l'exposition du grand sculpteur yougoslave Ivan Mestrovitch. L'événement était d'autant plus considérable que depuis dix ans c'est la première exposition que l'artiste organise dans son pays.

L'exposition de M. Mestrovitch compte 60 sculptures et reliefs, pour la plupart de grandes dimensions, et 37 dessins. Au milieu du Pavillon se dresse le monument à Grgur Ninski, célèbre évêque, défenseur du rite slave, et à ses côtés les deux Indiens à cheval, faits pour un parc de Chicago.

Le catalogue de l'exposition est précédé d'une préface écrite par l'artiste lui-même. Voici, d'après la traduction qu'en donne «la Yougoslavie» certains extraits caractéristiques de ce document, qui est en quelque sorte la profession de foi de l'artiste :

«J'organise cette exposition sans préparation et sans raison spéciale, simplement par le sentiment d'un devoir : si tu travailles, montre aussi ce que tu as fait, sans égard au temps, au public ni au lieu.

Je n'ai aucun programme, ni social, ni national, ni international et il faut avouer que tous ces programmes sont loin de moi, tels du moins que leurs partisans les conçoivent.

Les amis me demandent quelquefois : Pourquoi est-ce que je vis justement ici et qu'a-t-on accepté de ce que j'ai voulu ou proposé ? Si j'ai quelque chose de commun avec ce monde et si nous nous comprenons ? Et qu'est-ce que je veux exactement ici parmi nous ? Je veux, dis je, montrer qu'on peut vivre et travailler même ici, je veux montrer que ce bout de terre est aussi loin et aussi près de toutes les puissances motrices que n'importe quel autre, et pour moi qu'il est même plus près que tout autre. Il faut, je pense, que chacun travaille sur le sien et au sien, sur soi-même et de soi-même. Lorsqu'on me dit que je suis nationaliste, je réponds : Oui et non, d'après la façon dont on considère le concept du «national» et respectivement de l'«international». Pour moi et pour nous le national c'est notre moi ; l'international c'est l'ensemble de tous les «moi» qui s'harmonisent et s'entendent entre eux. Chacun commence et débute par son moi ; mais la raison et le cœur lui disent qu'il a aussi un «moi» supérieur, et c'est celui là qui est général, humain.

C'est compréhensible pour quiconque n'est pas déraisonnable et n'a pas un cœur sourd. « Il y a là un peu de scepticisme et il faut de la foi », me répondent-ils. Oh, non ! mes amis ; pensez-vous que les athées sont ceux qui n'appartiennent à aucune secte ?...

Je crois que le soleil se lèvera et qu'il réchauffera la terre. Je crois que les femmes donneront la vie aux enfants et les champs aux fruits. Je crois que l'amour et les mains durcies bâtiront toujours et ne démoliront jamais. Ne démolissent que les irraisonnables et les parasites. Je crois que les méchants ne constitueront pas un obstacle à la naissance des bons. Je crois que la chimie n'anéantira pas, mais qu'elle ne conduira pas non plus l'humanité vers le salut. Je crois que la prospérité n'est pas le mobile du monde et que les bourses, les banques et les barrières douanières ne réaliseront pas l'harmonie, ni les

riches la justice. Je crois que ni les Femmes Croates ni le Cercle des Sœurs Serbes ne pourront servir de modèles à la Croatie, à la Serbie, encore moins à la Yougoslavie, mais plutôt ces femmes croates et serbes affamées qui enveloppent leur fils dans un chiffon et qui remplacent sa petite portion de lait par la chanson : « Ne recule devant personne sur ton chemin ! » Je crois que les fils futurs de ces femmes n'encombreront pas les chemins, mais qu'ils sauront se frayer la route à eux et aux autres. Je crois que nous ne serons pas les derniers parmi les derniers, mais que lentement nous deviendrons égaux aux meilleurs. Je crois, enfin que notre blanche ville deviendra ce qu'elle n'est pas encore, pour la simple raison que c'est le peuple qui le veut et qu'il y apportera du cœur et de la raison, comme il y apporte à présent tout ce dont elle vit.

## Le Féminisme dans les Balkans

### Paix et désarmement

Les conférences et les congrès qui ont lieu de temps à autre pour la Paix et le désarmement n'ont assurément pas pour but de faire briller l'éloquence de certains orateurs. Des buts plus nobles et des causes plus profondes, qui découlent de la nécessité même d'une vie plus tranquille et exempte de tant de soucis, et d'où manquerait le spectre d'une nouvelle guerre, sont l'objet de ce mouvement pacifiste.

On dit que les pacifistes poursuivent une chimère, une utopie. « Tant qu'il y aura des hommes, dit-on, il y aura des guerres. La vie ne saurait exister sans variations, et la guerre en est une. L'homme ne se contente pas seulement d'œuvres agréables et gaies ; il a soif de drames qui puissent lui remplir l'âme de sensations sauvages ; la guerre lui en procure abondamment. Malgré vos efforts vous ne pourrez obtenir la pacification du monde, ni changer le naturel de l'homme et son esprit belliqueux ».

Et les pacifistes de répondre aux pessimistes qui acceptent toute circonstance comme une fatalité : Une idée qui sort de l'âme même du peuple n'est pas une utopie ; c'est pourquoi notre but est d'inculquer aux âmes des peuples l'idée de la Paix. Quant à l'esprit belliqueux, il n'existerait pas s'il n'était cultivé par divers ambitieux bienveillants, à prétentions illogiques.

L'histoire universelle nous a bien fait connaître ceux qui ont créé les guerres, pour

quoi ils les ont créées et quels en furent les résultats. Jamais peuple n'a entrepris une guerre contre un autre sans qu'il y ait eu des individus capables de cultiver cette idée. Les peuples sont toujours les moutons, que l'on mène à l'abattoir et qui se laissent tuer sans pitié. La dernière grande guerre nous a prouvé plus que toutes les autres combien on en tue, cette guerre dont les traces effroyables sont encore devant nous et dont nous payons, à tour de rôle, les conséquences.

Il n'est point difficile de faire prédominer dans la conscience des peuples l'idée de la Paix et de la leur imposer. Ce qui est difficile, de nos jours, ce qui nous manque à nous tous, c'est la bonne volonté, la sincérité, le désintéressement dans l'effort pour dissiper les malentendus. Ces malentendus ont contribué et contribuent au développement de la haine sans merci qui divise les nations et dont nous autres peuples balkaniques avons fait la triste expérience.

Si, au lieu de cultiver au moyen de discours et de poèmes l'esprit belliqueux pour exciter la passion de l'homme pour la guerre, on tâchait de développer l'amour du prochain, la sympathie et l'esprit de solidarité, peut-être pourrait-on éviter bien des maux.

C'est donc un devoir pour tous, sans exception, petits ou grands, faibles ou puissants, de tâcher de rendre à l'avenir, la vie paisible et pacifique. Les rapports avec nos voisins doivent dorénavant être ceux de deux amis qui savent

s'apprécier mutuellement, s'aimer et se pardonner réciproquement les faiblesses en respectant les traditions de famille, de deux amis qui savent se réjouir et pleurer ensemble.

Nous ne sommes pas assez naïfs pour nous figurer que par enchantement, tous les peuples deviendraient du jour au lendemain des anges. Les défauts des hommes ne pourraient s'effacer tout à fait, et à jamais ; la société est peuplée de types acariâtres, soupçonneux, querelleurs ; ces mêmes types forment les peuples. Mais de même qu'entre les individus, les plus calmes interviennent pour adoucir les chocs, les plus sages parmi les peuples interviendront pour imposer aux délinquants éventuels le respect envers l'intérêt des masses et la paix générale. « L'union fait la force » doit être la devise de tous les peuples. Unis et aimants, nous ne risquons pas de nous entretuer. L'idée de la Paix doit surtout être développée dans les Balkans, qui ont toujours été le foyer de tant de guerres longues et sanglantes, malgré la parenté de leurs peuples, et qui nous ont coûté des centaines et des milliers de victimes et bien des millions en espèces.

A la Conférence du Désarmement, qui depuis

longtemps a commencé ses travaux, les délégués des Etats balkaniques doivent témoigner de toute leur bonne volonté et appuyer par leur attitude l'effort général qui a pour but d'épargner à l'humanité bien des fardeaux moraux et matériels. Qu'ils demandent en toute sincérité, naturellement pas le désarmement total, qui ne serait pas aisé à réaliser immédiatement, puisqu'il se heurterait à des obstacles moraux, psychologiques et économiques, mais le désarmement graduel.

Il est temps, que l'argent gagné par les peuples à la sueur de leur front et qu'on sacrifiait au dieu Mars, soit employé à leur relèvement économique et à la culture de leur santé psychique, spirituelle et morale.

Espérons que la Conférence du Désarmement sera le commencement d'une ère nouvelle et que les chefs et les gouvernants emploieront toutes leurs facultés au service de la Grande Idée pacifiste de l'amour du prochain et de l'union des peuples.

DORA PAPACONSTANTINOÛ

(du Conseil national de Femmes Hellènes.  
Section Paix et Arbitrage).

---

## Le Mouvement vers l'Union

### La Semaine balkanique à Belgrade

La réunion des juristes, qui avait été prévue pour la Semaine balkanique de Belgrade, a été tenue du 11 au 18 juin. Nous publierons dans notre prochain cahier les mémoires soumis par les délégations qui ont participé à cette réunion et les résolutions adoptées.

### Deux conférences de M. Spiropoulos en Allemagne

M. Jean Spiropoulos, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Salonique et auteur de l'avant-projet du Pacte Balkanique, a été invité par l'Université de Munich et d'Iena à faire dans ces deux villes deux conférences sur le mouvement de l'Union balkanique.

M. le professeur Spiropoulos donnera sa première conférence à Munich le 4 juillet.

---

### BIBLIOGRAPHIE

#### Journaux et revues

*Die Türkische Landwirtschaft als Grundlage der Türkischen Volkswirtschaft*, von Dr Schewket

*Raschid*, Diplom-Landwirt. Berlin und Leipzig 1932 (Walter de Gruyter & Co).

Le Dr Schewket Raschid, agronome, vient de publier à Berlin en langue allemande une étude très intéressante sur l'agriculture turque, sous le titre « L'agriculture turque comme fondement de l'Economie sociale turque ».

Il nous manquait un ouvrage sur ce sujet et le livre du Dr Schewket Raschid est plus qu'un simple aperçu de l'agriculture de son pays. L'auteur examine en premier lieu la formation historique et le développement de la Turquie. Il étudie ensuite le milieu physique dans lequel cette agriculture se développe (Géologie, morphologie, climat). Il passe enfin en revue les données sociales (population, éducation, rapports de travail) et économiques (capital et crédit, commerce et écoulement des produits) qui influent sur la production agricole de son pays. Une étude des différentes zones de production, d'après leur degré de développement, complète cet ouvrage qui compte 200 pages.

Les conclusions de l'auteur sont à retenir. Il combat la politique qui consiste à faire produire tout ce dont le pays a besoin pour subvenir aux

besoins de sa population, c'est à dire la politique économique fermée, appliquée surtout pour des raisons militaires et se prononce en faveur d'une politique agricole plus conforme aux conditions du milieu physique. Il recommande de plus la réglementation des rapports de la propriété, la réunion parcellaire, la bonification des terres incultes ou mal-exploitées, la réglementation modérée de l'impôt agraire, le renforcement de la sûreté agraire et, enfin, l'adoption d'une politique douanière conforme au but proposé.

Nous trouvons de plus dans l'ouvrage du Dr. Scewket Raschid des renseignements intéressants sur la Turquie, dont nous reproduisons quelques uns :

La densité totale moyenne de la population de la République Turque est de 18 habitants par km. c. Toutefois cette densité est bien supérieure pour la Turquie d'Europe, où elle s'élève à 43 personnes par km. c., pour descendre à 8 habitants par km. c., dans les parties Est de l'Anatolie. Cette population présente la composition suivante : Au point de vue d'âge, 0-12 ans 33.3 %, 13-19 ans 15.2 %, 20-45 ans 36.4 %, au dessus de 46 ans 17.1 %. Au point de vue d'occupations elle se décompose comme suit : agriculture 81.6 %, industrie 5.6 %, commerce 4.8 %, professions libérales 1 %, employés 1.6 %, armée 3.1 %, divers emplois 2.2 %. Le pourcentage d'analphabètes y est encore considérable, 91.86 % en moyenne pour tout le pays. Toutefois on connaît les efforts déployés par le gouvernement turc en faveur de l'instruction publique, depuis surtout l'adoption des caractères latins. C'est ainsi que de 1923 à 1927 le nombre des élèves est monté de 261.870 à 308.532, pour les garçons et de 61.171 à 122.647 pour les jeunes filles.

Le commerce exportateur du pays est surtout représenté par des produits agricoles :

Tabac .....	54.197.140	livres turques
Fruits et légumes .....	34.321.183	» »
Laines .....	18.500.063	» »
Coton .....	10.320.475	» »
Opium .....	10.187.835	» »
Céréales .....	6.147.023	» »
Produits oléagineux ...	1.473.000	» »

Toutefois cette exportation est en régression : Elle s'est chiffrée en :

1925 à	193.119.455	livres turques
1926 à	186.422.735	» »
1927 à	158.420.998	» »
1928 à	175.537.489	» »
1929 à	155.214.071	» »

Par contre les importations présentait une tendance à augmenter, accentuant ainsi le déficit

de la balance commerciale qui dépassait 100 millions de livres turques en 1929 ; d'où la nécessité de les restreindre, au moyen de leur contingentement, récemment introduit.

M. Schewket Raschid n'abuse pas des statistiques, comme en voit dans la plupart des ouvrages traitant des questions économiques balkaniques et qui ne sont, souvent, que des ramassés de statistiques, plus ou moins exactes, obtenues dans les administrations. Toutefois il manque dans son ouvrage des renseignements sur la répartition des terres en Turquie, de même que sur le total et les fluctuations de la production agricole. Une annexe plus détaillée aurait pu compléter la carte agricole qui se trouve à la fin de l'ouvrage.

Le livre du Dr. Schewket Raschid constitue en somme une étude qui sera lue avec infiniment d'intérêt et de profit par tous ceux qui sont curieux des questions agricoles et économiques de la République Turque.

C. Evelpidis

*L'Information d'Orient.*—Revue commerciale bi-mensuelle ; Organe des Services de l'expansion commerciale française en Turquie. Istanbul.

*Bulletin des Chambres de Commerce et d'Industrie.*—Mensuel. Sofia.

*Affaires étrangères.*—Revue mensuelle de documentation internationale et diplomatique. Paris. Direction : Albert Mousset et Jean Ray.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs cette excellente publication, indispensable à tous ceux qui désirent se tenir au courant de la vie internationale, au moyen d'une documentation aussi abondante qu'objective. Abonnements pour l'étranger (125 francs) reçus à l'administration de la revue, 286 Boulevard Saint Germain, ou à la Librairie du Recueil Sirey, 22 rue Soufflot, Paris.

*La nouvelle Albanie.*—(Shkipëria Ertë). hebdomadaire en langue albanaise et française, paraissant à Constantza, Roumanie.

*Dossier économique des Balkans*, rédigé par Léon Savadjian. Un volume édité par *La Revue des Balkans*, 71 rue de Rennes, Paris (prix 25 francs).

C'est une étude d'ensemble sur tous les pays balkaniques qui pourrait être consultée avec profit par tous les commerçants, industriels, exportateurs et importateurs, qui s'intéressent aux possibilités des marchés balkaniques.

Dans le premier chapitre : *Les Balkans en chiffres*, renseignements sur chacun des pays balkaniques : territoire et population, villes, histoire, organisation politique, législation, etc.

Le deuxième chapitre contient des exposés succincts sur la situation économique et financière de chaque pays balkanique. Un chapitre spécial est consacré aux nouveaux budgets.

Des chapitres spéciaux sont consacrés aux besoins des marchés balkaniques et aux produits que ces marchés peuvent exporter. La documentation est puisée aux sources les plus autorisées, notamment auprès des Chambres de Commerce balkaniques.

Le chapitre *Renseignements pratiques* contient des indications précises sur la manière de travailler avec les pays balkaniques, comment faire les offres, où prendre les renseignements, octroi des crédits, recouvrement des créances, régime douanier, voyageurs de commerce, échantillons, certificats, séjour dans les Balkans, Chambres de Commerce, Foires balkaniques, tarifs des chemins de fer, langues étrangères dans les Balkans, etc. etc.

Le volume *Dossier économique des Balkans* est un vrai guide appelé à rendre de très grands services pour la connaissance économique des peuples balkaniques.

*L'Economiste d'Orient*. — Organe des intérêts économiques et financiers de la Turquie. Bi-mensuel. Istanbul.

*Ferdinand von Bulgarien*. — Fort volume de 312 pages, orné de seize reproductions photographiques et d'un fac-similé, par *Hans Roger Madol* (Berlin, Universitas Verlag).

L'ouvrage de M. Madol n'appartient pas au genre des «vies romancées». L'auteur lui emprunte, à vrai dire, l'art de conduire vivement son récit et de présenter hommes et choses sous une forme attrayante et animée, mais il n'étaye pas moins son ouvrage de documents puisés aux meilleures sources. «Je ne me suis proposé, écrit-il modestement dans sa préface, que de livrer un ouvrage documentaire sur un homme, dont le rôle a été capital dans l'histoire contemporaine». En réalité l'ouvrage de M. Madol est beaucoup plus vaste. Un demi siècle d'histoire contemporaine se déroule à travers ces pages, depuis le jour déjà lointain où le jeune prince Ferdinand de Cobourg, bravant l'opposition des Puissances, rejoignait à la faveur de la nuit la principauté qui l'appelait à sa tête, jusqu'à ces années d'après-guerre, où, Tzar dépossédé, ayant abandonné le pouvoir suprême entre les mains de son fils, il mène à l'étranger une existence, dont la dignité n'a pas été suffisamment relevée jusqu'ici.

Depuis treize ans je ne connais, dit Ferdinand, qu'un devoir : que mon ombre ne couvre pas la Bulgarie et que la tâche de mon fils, là-bas,

ne soit pas entravée. Invité en Argentine à adresser une proclamation aux habitants de ce pays, il se recuse en disant qu'il n'en pas le droit, n'étant plus qu'une personne privée.

Les premières années du règne sont exposées en détails. La diactature de Stambouïov, pesant son seulement sur le pays mais tenant en échec la volonté du prince, l'inimitié de «collègues régnants», provoquée parfois, comme dans le cas de l'empereur Guillaume, par une jalousie personnelle, sont traitées de façon que, la grande histoire se mêlant à la petite, la lecture du livre n'en devient que plus attachante. Parmi les chapitres les plus intéressants il faut compter celui où il est question de l'emprunt bulgare qui suivit les guerres balkaniques; la rivalité de l'Entente et des Empires centraux ne se manifeste nulle part avec autant d'acuité et de relief. Il y a là une riche matière à méditation pour un lecteur balkanique. Le texte original des dépêches des ambassadeurs russes, adressées à leur gouvernement, exposant leurs efforts pour faire octroyer à la Bulgarie un emprunt français, sous condition d'alliance, les manœuvres contraires des allemands, rappellent par ces jours de crise, d'une façon par trop vive, les désagréments d'être une nation pauvre.

Les désaccords des alliés, au lendemain de la 1ère guerre balkanique et en général les questions qui ont provoqué tant de différends néfastes entre les pays balkaniques, paraissent traitées un peu trop succinctement peut-être. C'est que le lecteur, entraîné par l'ample exposition de l'auteur, est facilement porté à oublier qu'il s'agit, en fait, d'une biographie du roi Ferdinand et non d'une histoire politique des Balkans.

L'exposé de la période de la guerre mondiale nous livre certains aperçus nouveaux et instructifs, au point de vue de l'histoire balkanique. Bien que le but évident que l'auteur se propose soit de laver le roi Ferdinand des accusations de machiavélisme et d'hypocrisie, lancées surtout par ses collègues couronnés, l'ouvrage constitue une notable contribution à la formation de la «conscience balkanique». On y voit dans quelle mesure et surtout de quelle façon les peuples balkaniques entrent dans la sphère des préoccupations des grandes puissances européennes. A cet égard il convient de s'arrêter spécialement sur les chapitres relatifs à la Conférence de Londres et de Bucarest, aux pourparlers et aux intrigues précédant l'entrée en guerre de la Bulgarie en 1915. Certains passages du livre, tels que celui de la conversion du roi Boris à l'orthodoxie et à l'excommunication du roi Ferdinand de ce chef, nous plongent dans les ténébres moyenâgeuses.

R. L.

**Spyros Mélas****Une Nuit, Une Vie...<sup>(1)</sup>**

Pièce en trois parties

## PERSONNAGES :

*Le Père*, caissier d'une entreprise privée, ex-fabricant, 58 ans.*La Mère*, 54 ans.*Olga*, leur fille, 22 ans, dactylo.*Le Fils*, 24 ans, étudiant et clerc.*La Fille aînée*, 32 ans.*Le Gendre*, mari de la fille aînée, 43 ans.*Le Jeune homme*, 27 ans, employé, recueilli jadis par le père.*La Servante*, 25 ans.*Crapas*, négociant, 45 ans.

L'action se passe à Athènes, de nos jours.

## PREMIÈRE PARTIE

*Une salle à manger, le matin. Porte au fond et fenêtre à droite, avec de grands rideaux sombres. Deux portes dans le mur à droite, la première s'ouvrant sur la cuisine, l'autre sur les chambres à coucher. Une autre porte à gauche s'ouvre sur le petit corridor qui conduit au salon. Table au milieu, divan près de la fenêtre. Buffet à gauche près de la porte du fond, avec quelques verreries à bon marché. Quelques chaises. Derrière la porte du fond on distingue une galerie vitrée. Olga, habillée d'une simple robe d'hiver, est assise près de la table, le visage entre les mains. On ne sait si elle pense ou si elle pleure.*

## Scène première

OLGA, LA SERVANTE

*La Servante* (entre par la porte de la cuisine avec une tasse de café sur un petit plateau).

*Olga* (levant les yeux avec un sourire attristé).— Pas encore ?

*La Servante* (posant le plateau sur la table).— Je n'y peux rien... Hier soir, après la scène, je suis allée dans sa chambre, lui dire, comme vous me l'aviez demandé, que vous vouliez le voir aujourd'hui de bonne heure... j'ai été obligée d'aller ce matin le tirer de son lit. Il s'habille (elle pose la tasse devant sa maîtresse). Buvez au moins une gorgée. Vous n'avez rien pris depuis hier.

*Olga* (effrayée).— J'espère que tu n'as pas fait de bruit... que mon père n'a eu vent de rien...

*La Servante*.— Jamais de la vie ! Il était occupé à se quereller avec la vieille. Vous

verrez, Mademoiselle, cette question va mettre sens dessus dessous notre maison, qui était si tranquille... Ils criaient toute la nuit... ce matin quand je lui ai porté son journal (elle baisse la voix et regarde vers la chambre à coucher), il m'a ordonné de vous dire... qu'il voulait vous voir avant que vous ne sortiez ! Et si vous sortez, il m'a dit de vous suivre !

*Olga* (avec un sourire amer).— Il t'a dit !... C'est bien. As-tu préparé son déjeuner ?

*La Servante*.— L'eau est en train de bouillir. Oui, il m'a dit de vous suivre. Mais ne vous en faites pas (malignement). Je bénis Dieu, Mademoiselle de m'avoir faite stupide. Je ne comprends rien à ce qu'on me dit quelquefois... J'oublie les recommandations. Je lui dirai que j'ai oublié ! Faites ce que vous voulez ! J'arrangerai les choses ! En attendant, je vais jeter un coup d'œil. (Elle sort sur la pointe des pieds par la porte de la cuisine).

(1) V. notice p. 415.

## Scène II

## OLGA, LE JEUNE HOMME

*Le Jeune homme.* (Il sort par la porte de la chambre à coucher et s'approche d'elle. Vêtement élimé. Tendrement et tristement).— Ne te fâche pas ! Je me suis endormi à l'aube. Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Je collais mon oreille au mur pour entendre ce que tu faisais. Dormais-tu ? Quelqu'fois les grands chocs causent un profond sommeil.

*Olga* (amèrement).— J'étais glacée de terreur. Je le voyais dressé devant moi ! Avec son front étroit, et ses cheveux en mèches grises et graissées, collées à la peau ! Il fermait langoureusement ses petits yeux, enfoncés dans des poches... Il ouvrait la porte... et il était tout nu... Et il portait la blanche couronne nuptiale sur sa grosse tête. Il s'approchait de mon lit... se penchait sur mon oreiller... Je sentais son haleine brûlante près de mon oreille et sa voix répugnante qui me disait : « Maintenant tu m'appartiens. Maintenant je puis faire de toi tout ce qui me plaît ». J'étais baignée d'une froide sueur.

*Le Jeune homme* (tendrement).— Ma pauvre petite ! (il lui caresse les cheveux).

*Olga* (avec terreur, comme si elle voyait devant soi ce qu'elle dit).— A un certain moment il changea de visage et de corps. Il grandit. Il devint pareil à mon père. Il entra dans ma chambre avec sa chemise de nuit blanche. Puis il s'est mis à fouiller dans mes vêtements, dans mon sac à main... La porte grinça. Les pas retentirent distinctement, j'entendis aussi le bruit du sac à main ouvert, puis refermé.

*Le Jeune homme.*— Rien que du délire !

*Olga.*— Non, il manque quelque chose à mon sac à main. (Exaltée). Quelle nuit... Un monde entier s'est écroulé ! Je suis passée en une nuit de la plus tendre confiance pour tous à la plus cruelle méfiance pour tous....

*Le Jeune homme.* (il approche son visage de celui d'Olga et la regarde avec douleur et an-

xiété).— Tu n'as même plus confiance en moi ?

*Olga* (baissant la tête en un "oui", qui lui déchire le cœur).— Personne ne m'aime !... (elle pleure doucement). Je m'attendais à autre chose. Je m'attendais à te voir te lever et parler. Et tout révéler ! Je fixais mes yeux sur toi. Et je me tournais vers toi comme le naufragé qui jette son dernier regard vers le ciel, avant de sombrer. Tu t'es retiré dans un coin... dans ce coin, là bas, près du buffet et tu n'as rien dit... (avec un éclat soudain). Comment veux-tu que j'explique tout cela ? Crainte ? Qu'avais-tu à craindre, toi... un homme ? Tu attendais que ce soit moi, une femme, qui parlât ? Me suis-je donc tellement trompée pour donner mon cœur à un homme qui ne le mérite pas ? Ou bien, faut-il attribuer ton silence à de l'indifférence ? Veux-tu me faire croire que tu jouais la comédie ? Quel en serait le but ? Tu n'as jamais cherché à profiter de mon amour, bien que tu saches, que tu comprends, que je ne pourrais rien te refuser ! Absolument rien !

*Le Jeune homme* (soupirant profondément).— Tu as pensé à tout. Sauf à une chose. A mon devoir. Mon suprême devoir.

*Olga* (le regardant silencieusement quelques instants dans les yeux. Puis, avec déchirement).— Je le craignais. Tu ne m'aimes pas, c'est tout.

*Le Jeune homme* (avec une grande émotion contenue).— Dieu sait si je t'aime ! Pendant que je veillais, je voulais frapper contre le mur, te faire comprendre que moi aussi, je pensais à la situation. J'ai tout pesé. Tout. Et ma décision est prise !

*Olga* (déchirée).— Cela ne se peut pas !... Je ne peux le concevoir !... Ne plus voir tes yeux !... Ne plus entendre ta voix !... Non ! Il faut que tu me comprends !... Mon père pourra persister, exiger. (Elle se lève pleine de volonté). Il faut que je te parle... Il va se lever. Ici nous ne pourrions pas parler, sortons. (Elle lui prend brusquement le visage entre les mains). Ne cherche

pas à me désespérer... Dis-moi que nous imaginerons... que nous trouverons quelque chose... Que nous trouverons assez de courage pour nous libérer... je ne pourrais pas... je ne pourrais pas vivre...

### Scène III

OLGA, LE JEUNE HOMME,  
LA SERVANTE, LA VOIX DU PÈRE.

*La Voix* (du côté de la chambre à coucher).—  
Olgaaa! Olgaaa! (Olga et le jeune homme hésitent, se séparent, sont sur le point de partir).

*La Servante* (entre par la porte de la cuisine sur la pointe des pieds, et leur fait signe de ne pas parler. Elle s'approche de la chambre à coucher. A haute voix, répondant au père).— Elle n'est pas là! (elle va rapidement vers la cuisine, sort et rentre de nouveau avec un parapluie et les chapeaux des deux jeunes gens. À voix basse) Il pleut.

*La voix* (en colère).— Idiote! Ne t'ai-je pas dit de faire attention.

*La Servante* (avec un ahurissement feint et des grimaces comiques).— J'ai oublié!

*La Voix* (de même).— Attends un peu. Tu vas voir!... Elle ne t'a pas dit où elle allait?, hein?

*La Servante* (regardant malignement les jeunes gens et feignant la peur).— Chez son amie Monsieur, pour copier un modèle (à voix basse, aux jeunes gens qui sortent par la porte du fond). Passez chez votre amie... Prenez un modèle. (Ils sortent par la porte du fond. La servante prend le plateau, hoche la tête en voyant qu'Olga n'a rien pris. Fausse sortie par la porte de la cuisine).

### Scène IV.

LA SERVANTE, LE PÈRE

*Le Père*. (entre par la porte de la chambre à coucher. Un visage de bon bourgeois, soucieux, cheveux blancs. Vêtement élimé. A la servante, furieusement).— Approche. Tu as oublié de lui dire de m'attendre? As-tu aussi oublié que je t'ai dit de la suivre si elle sortait avant mon réveil? hein?

*La Servante* (effrayée).— Je l'ai aussi oublié Monsieur! D'ailleurs il pleut, et moi je n'ai pas de parapluie...

*Le Père* (hors de lui, levant les poings).— Va-t'en! Va-t'en! Ou je te tords le cou!

La Servante sort avec précipitation par la porte de la cuisine. Le père va vers la fenêtre et l'ouvre. On entend le bruit de la pluie sur les vitres de la galerie. Il regarde dehors, puis se met à marcher, pensif, de long en large. Il sort de sa poche une lettre, s'assied sur le divan, la lit, fronce les sourcils, frappe avec colère son genou de sa main.

### Scène V.

LE PÈRE, LA MÈRE, puis LA SERVANTE

*La Mère* (par la chambre à coucher. Maigre, blanche).— Encore? Combien de fois vas-tu la relire?

*Le Père* (hors de lui, brandissant la lettre devant les yeux de sa femme).— Cet homme... cet homme... C'est ce que je craignais...

*La Mère* (craintivement, pour dire quelque chose).— Mais son nom y est-il?

*Le Père* (de même).— Dans de pareilles lettres on ne met pas de nom! Mais ce ne peut être que lui! Son patron! Il l'invite chez lui: dans sa garçonnière! C'est du papier du bureau, à entête. C'est clair comme le jour, je la tuerai!...

*La Mère* (effrayée).— Pour l'amour du Ciel!

*Le Père* (se lève, s'approche d'elle).— Et tout ça c'est de ta faute! Tu ne faisais pas attention à elle!... Jamais tu ne savais ce qu'elle faisait, toi, pourtant une mère!...

*La Mère* (s'asseyant à la table et soupirant).— Tu as raison!

*Le Père* (de même).— Et lui!... Cet infâme!... Cet ignoble individu!... Un homme qui a passé la cinquantaine, un monsieur millionnaire, directeur d'une société, qui se permet d'écrire une pareille lettre à une jeune fille qui se tue devant sa machine à écrire pour vingt-cinq drachmes par jour!

*La Mère* (soupirant).— Ils sont comme ça!... Ne les connais-tu pas... Ils n'ont pas autre chose à penser...

*Le Père* (froisse la lettre et se frappe la poi-

trine du poing).— Moi aussi j'ai eu de la fortune. J'ai eu moi aussi des employées à la fabrique!

*La Mère.*—Tu te prends comme exemple! Ces gens-là ne sont pas pareils à nous. La guerre nous a bouleversés. Aujourd'hui le monde a complètement changé!

*Le Père* (sans grande conviction).— J'irai demain de bonne heure. J'entrerai dans son bureau, je le prendrai au collet et je le gifflerai!

*La Mère* (tristement).— Calme-toi. Le portier ne te laissera pas entrer!

*Le Père* (comme s'il monologuait).— Dieu sait où ils en sont arrivés! Et si les choses ne peuvent plus s'arranger! Et elle! Le monstre... Comment donc l'univers peut-il contenir tant d'hypocrisie, comment peut-elle jouer ainsi à la Madone et n'être qu'une fille perdue?

*La Mère* (en tremblant).—L'enfant est innocente, j'en jurerais!

*Le Père* (sarcastique).— Innocente! Et elle se promène avec des lettres d'amour dans son sac à mains!

*La Mère.*— Justement! Si elle avait quelque chose à cacher, n'aurait-elle pas déchiré cette lettre?

*Le Père* (s'essayant en face d'elle près de la table).— Oui! Quelque chose à cacher. Mais dis-moi, si je ne me glissais pas la nuit dans sa chambre et si je ne fouillais pas dans son sac—après son attitude d'hier soir je me doutais de quelque chose—aurions-nous eu vent de cette aventure? (En colère) Si elle était innocente elle te l'aurait dit. Elle aurait quitté le bureau. Nous lui aurions trouvé un autre emploi!... Mais elle n'a rien dit!... C'est donc que cela lui plaisait!...

*La Mère* (les yeux baissés, elle arrange nerveusement la nappe; d'une voix larmoyante).— J'ai quelque chose à te dire, mais ne te mets pas en colère!... Ne me dévore pas!... Ecoute-moi de sang-froid. Elle m'avait

parlé la pauvre, depuis longtemps, depuis longtemps...

*La Père* (en colère).— Ah! Tu étais donc au courant! Tu sais donc te taire? Tu as des secrets à toi? (Il s'approche, se penche sur la table avec des yeux désorbités, le poing au dessus de la tête de sa femme).

*La Mère* (effrayée).— On ne peut pas tout te dire... On ne peut pas t'énerver avec des petits faits sans importance.

*Le Père* (se calmant, honteux. Il met la lettre dans sa poche, se rassied sur sa chaise; d'une voix enrouée et fatiguée).— Dis-moi tout... Je t'écouterai calmement, comme si de rien n'était!...

*La Mère.*— Mais il n'y a rien eu!... Des mots!... Des allusions!... Il veut la circonvenir!... Elle ne m'a pas avoué autre chose!... Elle, qui ne m'a jamais rien caché!...

*Le Père.*—Et cette lettre?

*La Mère.*—Si elle est de lui, il a dû la lui donner hier soir!

*Le Père.*—Je veux dire...pourquoi ne t'a-t-elle pas parlé de cette lettre?

*La Mère* (larmoyante).— Elle n'a pas eu le temps, la pauvre. Tu oublies la scène que tu lui as faite hier, au dîner?

*Le Père.*—Et toi? Toi? (de nouveau en colère). Puisqu'elle t'avait parlé depuis longtemps, pourquoi n'avais-tu pas agi comme il le fallait? Vous vous êtes cachées de moi! Pour que je ne me fasse pas du mauvais sang! Vois-tu, je suis l'enfant gâté! Eh bien, n'avez-vous pu trouver un prétexte pour l'éloigner de lui, pour lui trouver un autre emploi?

*La Mère.*—Peux-tu croire que je ne lui ai rien dit? Mais sais-tu ce qu'elle m'a répondu? Pourquoi donner de l'importance à ces choses, maman? Je sais me défendre, on ne peut trouver facilement un emploi aussi bon. Les temps sont durs. Je ne veux pas vivre de nouveau aux dépens de mon pauvre père.

*Le Père* (avec une larme aux cils et frappant la table de son poing).— Et puis, on dit que c'est la faute à l'assassin! (Avec une soudaine

altération des traits, anxieusement et d'une voix tremblante). Voilà pourquoi je m'énerve! Pourquoi je me mets en colère! Tout doit finir aujourd'hui... C'est Dieu qui nous envoie Crapas. Qu'elle l'épouse et qu'ils aient ma bénédiction... Mais, vois-tu, elle fait des manières, elle ne veut rien entendre. (La Servante apporte sur un plateau le déjeuner du père et du café noir avec des biscuits pour la mère. Elle sort de nouveau par la porte de la cuisine).

La *Mère* (après avoir trempé un biscuit dans son café et l'avoir mangé).—C'est de ta faute. (Elle boit du café). Pourquoi n'as-tu rien bu hier soir avant de rentrer... tu serais rentré gai... Tu nous aurais rassemblés autour de toi... tu nous aurais demandé si nous pouvions deviner un bonheur... un grand bonheur... tu nous aurais offert un doigt de vin... tu aurais trinqué avec elle... tu l'aurais embrassée... Tandis que toi, tu es rentré le visage long d'une aune, pensif et silencieux comme si tu étais condamné au baigné à perpétuité...

Le *Père* (sursautant avec horreur aux derniers mots).— Qu'est-ce que tu me racontes-là? Il me faudrait peut-être entrer en dansant!...

La *Mère* (effrayée).— Non. Reconnais-le. Tu n'as pas bien joué ton rôle... Tu t'es mis à table comme un condamné... Tu n'as rien mangé. Tu n'as pas dit un mot. Et le diner fini... Tu aurais du avoir un miroir devant toi pour voir dans quel état tu étais... Tu as commencé à parler de l'affaire avec de petits soupirs, d'un ton tellement chagriné, que la pauvre enfant fut glacée... Est-ce qu'on dit ces choses de cette manière? Nous parlais-tu d'un bonheur ou d'un malheur?

Le *Père* (Il boit. Sans conviction).— Elle ne pourrait même pas rêver d'un tel parti. Son commerce est parmi les plus solides. Sais-tu qu'on évalue sa fortune à cinq millions?

La *Mère*.—On ne le croirait pas à le voir.

Le *Père*.—C'est un homme sensé. Il n'aime pas jeter de la poudre aux yeux!

La *Mère*.— Et pourtant, elle... (Elle soupire) c'est de ta faute, je te le répète! A son premier mot, tu t'es jeté sur elle comme pour la dévorer (Elle pleure). La pauvre fille, tu l'as jetée par terre!... Tu l'as moulue... Il y a tant d'années que je vis près de toi... Mes cheveux ont blanchi à tes côtés, dans le bonheur et dans le malheur... je ne me rappelle pourtant pas pareille chose! Je t'ai vu pour la première fois dans cet état! Pourquoi? Pourquoi? (Sanglots). La pauvre enfant! Elle aussi, elle avait peut-être quelque chose en tête!... Tu l'as brisée!...

Le *Père* (colère sauvage).— Pleure! Pleure! (Il se lève, ironique) Tu m'as vu dans cet état pour la première fois! Mais tu, ne m'en demandes pas la raison! (Il approche son visage de celui de sa femme, et, à voix basse, comme s'il allait lui confier quelque chose). Ecoute moi! (Sa voix tremble, il pâlit, baisse les yeux). Je te parlerai à cœur ouvert. Je te dirai tout! (Brusquement comme s'il changeait d'avis, il se tait, puis change de ton). Mais je n'ai rien à te dire... Nom de...! (Il prend maintenant un ton faussement confidentiel). Allons, je vais tout te dire. Hier, il m'a accompagné jusqu'à la porte et m'a laissé entendre... il m'a dit qu'il voulait nous aider.

La *Mère*. (le regardant, pleine d'étonnement).— Nous aider?... en quoi?

Le *Père*.— En quoi? En quoi?... Nous ne sommes tout de même pas riches comme Crésus! Nous sommes pauvres!... Ta maladie, l'opération, les cliniques, les médecins, ça en a causé des frais! Parce que je ne me plains pas, il ne faudrait tout de même pas croire...

La *Mère*.— Mais alors, cet homme l'aime!

## Scène VI.

### LE PÈRE, LA MÈRE, LE FILS

Le *Fils* (entre par la porte de la cuisine. Vêtement modeste. Il tient un grand bol et s'avance gaiement vers la table).—J'espère que tu n'exiges pas une prime pour cette belle découverte, mère!

*Le Père.* — Comment ? Tu écoutes aux portes maintenant ?

*Le Fils.* — Sans le vouloir ; je marchais tout doucement pour ne pas renverser mon déjeuner (il pose son bol sur la table et s'assied près de sa mère). Cet homme, mère, il nous aime tous ! Hier soir, après votre querelle, je suis allé prendre l'air sur la place et je l'ai rencontré, au coin de la rue. Nous avons fait une promenade. Il m'a demandé discrètement ce que je gagnais au bureau, en faisant des copies... Ce que je gagne... ! (il boit une gorgée).

*La Mère.* — Alors ? Tu ne vois pas que nous sommes suspendus à tes lèvres ?

*Le Fils (joyeux).* — Alors... Tu es un garçon intelligent, m'a-t-il dit. Tu es un homme d'avenir ! Tâche de passer ta licence. On ne sait comment les choses s'arrangeront ! Il se trouvera peut-être quelqu'un pour t'envoyer en Allemagne, te spécialiser dans les sciences économiques. Aujourd'hui, on ne parle que de sciences économiques partout ! Si tu y mords, tu as réussi dans ta vie. Ainsi, tu reviendras savant... tu te présenteras aux élections... tu entreras à la Chambre. Pourquoi pas ? Le pays a besoin d'hommes (il se reprend. A son père). Quelle conclusion tires-tu de là, père ?

*Le Père (distrain, buvant machinalement)* — C'est clair. Il veut t'envoyer en Allemagne.

*La Mère (très émue).* — Dieu fasse, mon petit. Et la Sainte vierge ! (elle se signe, les yeux au ciel).

*Le Fils.* — C'est un homme, mère ! C'est un homme exceptionnel !

*La Mère (confidemment).* — Ne t'a-t-il pas parlé de ta sœur, mon petit ? Ne t'a-t-il rien dit ?

*Le Fils.* — Il voulait me faire parler. Si père avait causé avec Olga, ce qu'elle avait dit, etc. etc. Ne vous en faites pas. J'ai su comment lui répondre ! Je lui ai dit un tas de mensonges. (On frappe. On voit sa sœur aînée entrer par la porte du fond). Nous sommes en séance, ma sœur.

•Les Balkans•

### Scène VII.

LE PÈRE, LA MÈRE, LE FILS,  
LA SŒUR AÎNÉE

*La Mère.* — Il y a bien longtemps qu'on ne t'a vue, mon enfant.

*La Fille aînée (s'avançant d'un air las).* — Ma pauvre mère, comme si tu ne savais pas. Les mioches ne me laissent pas un seul moment tranquille (Elle enlève le support de son chapeau).

*Le Père (la regardant dans les yeux).* — Ton mari ne t'a rien dit ?

*La Fille aînée (enlevant son chapeau).* — Oui, hier soir en rentrant. Il m'a réveillée exprès pour me le dire. Autrement comment serais-je venue ! Et puis, par ce sale temps ! (Elle pose son chapeau sur la buffet). — Il s'est réveillé de mauvaise humeur. Il m'a fait une de ces scènes ! Il m'a poussée contre le lavabo, j'ai failli me rompre le cou ; malédiction !

*Le Père.* — Qu'est-ce qui l'a pris de bon matin ?

*La Fille aînée (s'assied sur le canapé, soupire).* — En te quittant hier soir, il est allé boire, à son habitude, à la santé d'Olga. Il est rentré ivre-mort. Toute la nuit, il meuglait, il suait. Puis, le matin, il a cherché un prétexte pour me faire une scène. La bonne avait passé les boutons de ses manchettes et elle les avait passés du même côté.

*La Mère (se signant).* — Sainte Vierge, il ne les veut pas ainsi ?

*La Fille aînée (elle soupire).* — Non, celui de droite il le veut à l'envers. Ne vous l'ai-je pas dit ? C'est une mode, qu'il a inventée, il y a presque un mois. Ça lui porte bonheur qu'il dit.

*Le Père.* — Et il a porté la main sur toi ?

*La Fille aînée (rire douloureux).* — Comme si tu ne le connaissais pas ! Il dit que je veux le ruiner. Lorsque ses boutons sont du même côté, tout va à l'envers. Il rate ses meilleures affaires ! (Éclat soudain). Mère... je n'en peux plus ! Il y a des instants où je crois devenir folle ! (sanglots).

*La Mère (hochant la tête avec douleur).* —

Prends patience ma petite. Résigne-toi... pour l'amour de tes pauvres enfants :

*La Fille aînée* (s'essuyant les yeux). — Je n'ai pas dit un mot, il a hurlé, puis il est parti, en claquant la porte. J'ai préparé le diner, j'ai dit à la bonne de préparer le diner des enfants, et me voilà, prenant part à votre bonheur. (Au père). Quelle chance inespérée, père ! Je ne voulais pas le croire ! La pauvre ! Qu'elle au moins soit heureuse ! (Elle pleure encore, puis s'essuie les yeux ; la mère de même).

*Le Père* (s'approche d'elle, s'assied sur le canapé) — Allons, laissons cela, à la fille aînée). Je voudrais que tu lui parles, que tu lui dises, toi aussi, quelques mots.

*Le Fils*, (tendant l'oreille vers la porte du fond et faisant un geste). — Chut ! on dirait que quelqu'un monte ! (il se lève). Serait-ce lui, père ? (Ils se lèvent tous, les yeux fixés sur la porte du fond).

### Scène VIII.

#### LES MÈRES ET CRAPAS

*Crapas*, (à la porte du fond, avec son parapluie fermé, qu'il pose derrière lui. Rondelet, visage joflu ; ses cheveux en mèches courtes et luisantes lui tombent sur le front ; aux tempes ils sont gris. Air de bourgeois, mise endimanchée et prétentieuse). — Veuillez me pardonner... je ne voudrais pas vous déranger...

*La Mère* (pleine d'amabilité). — Comment donc, vous nous faites trop d'honneur.

*Crapas* s'avance, le chapeau à la main et regarde autour de lui). — Je savais que vous m'attendiez. (Regard qui en dit long au père).

*Le Fils* (servilement). — Votre chapeau.

*Crapas*. — Mais non, je ne resterai qu'un moment. (Il le lui donne cependant).

*La Mère* (de même). — Veuillez vous asseoir... ici, sur le canapé... vous serez plus à l'aise. (Elle prend le plateau et les tasses, comme quelque chose dont elle aurait honte et sort rapidement par la porte de la cuisine. Entretiens Crapas croise la fille aînée et la regarde avec insistance).

*Le Père*. — C'est ma fille... celle qui est mariée...

*Crapas* (saluant). — Enchanté ! (Au père avec le même coup d'oeil significatif. — Pouvons-nous causer ?

*Le Père* (faisant signe aux autres de les laisser seuls). — Oui, dans un instant. (Les autres sortent rapidement mais sans bruit, par la porte de la chambre à coucher).

### Scène IX.

#### LE PÈRE & CRAPAS, SEULS

*Le Père* (Après avoir fermé la porte de la chambre à coucher vers laquelle il regarde de temps en temps, de peur d'être entendu par les autres ; il s'approche rapidement de Crapas, avec anxiété). — Alors ? Si vous saviez comme je vous attendais !

*Crapas* (froid et cauteleux). — Je vous l'ai dit. Je n'ai pas en ce moment de l'argent liquide. Cela nous arrive souvent, à nous autres négociants. Vous le savez, d'ailleurs. Et puis, la somme n'est pas insignifiante.

*Le Père* (désespoir, voix rauque). — Je suis perdu (Il se prend la tête dans les mains).

*Crapas*, (comme le chat qui joue avec la souris. — Mais non ! Mais non ! Je suis là, moi ! Et je me suis occupé de vous ! J'ai vu Saltas. Je le connais depuis longtemps. Jamais je ne lui ai rien demandé. Ça l'a étonné. Vous connaissez ce que c'est que le marché. Demander de l'argent comptant et voir que l'autre s'étonne ! Je me suis fâché. J'ai des immeubles, lui ai-je dit. J'ai un magasin ! Je ne dois à personne un seul sou ! Jamais je n'aurais cru que tu aurais agi de la sorte pour quarante misérables billets ! Et dans ma colère ça m'a échappé ! Et puis lui ai-je dit, je n'en ai pas besoin pour moi. Je les veux pour un autre, pour un ami à moi, pour Daras !

*Le Père*, (change de couleur, frémit, murmure). — Vous lui avez dit que vous aviez besoin de cet argent pour moi ? Qu'avez-vous fait, mon Dieu !

*Crapas*, (fausse naïveté, une lueur diabolique dans les yeux). — Ça m'a échappé...

C'est fait maintenant! Et comment puis-je lui prêter pareille somme, me dit-il? Moi, je ne le connais même pas. Daras? N'est-ce pas quelqu'un qui avait une petite fabrique de fleurs artificielles et qui a fait faillite?...

*Le Père* (serrant les poings, en colère).—Oui, nom de Dieu, c'est moi! Il me connaît même très bien! Sa femme m'a croqué dix mille drachmes! Elle était chapelière avant d'arriver au point où ils en sont!

*Crapas* (même jeu).—Si c'est lui, me dit-il, il n'y a rien à faire. Il est caissier quelque part. Avec ses appointements, il ne peut même pas faire vivre sa famille.

*Le Père*.—Oui caissier! Avec mes appointements! Demain je ne les aurai même pas! (avec terreur) J'espère que vous ne lui avez pas dit pourquoi j'ai besoin de cette somme!

*Crapas* (faux sourire).—Allons! Allons! Pour qui me prenez-vous! Tranquillisez-vous!... Laissez-moi terminer!... Je ne peux rien donner, criait-il, comment me payerait-il? Il n'a rien, et il n'aura jamais rien. Tu ne peux savoir, lui répondis-je, emballé comme j'étais, il en aura peut-être demain! Il peut se trouver un ami... un parent; il n'en a aucun, hurla-t-il de nouveau. Alors je n'ai pu me contenir. Il n'en a pas aujourd'hui, lui dis-je, mais il en aura peut-être demain!... Qu'en sais-tu? Et ce parent te paiera comme un banquier! Et puis, je me porte garant... Alors il a tout compris. Toute cette histoire n'est pas naturelle, me dit-il, je ne connais pas ses filles à cet homme, mais je mettrai ma main au feu que tu en épouses une!... Que pouvais-je lui dire? Je vous le demande? Que pouvais-je lui dire? (avec une désolation feinte). Je me vis obligé de tout lui révéler.

*Le Père* (ahuri).—Vous lui avez dit...

*Crapas*.—Oui, carrément! (Vanté mal contenue). C'est alors seulement qu'il a consenti!

*Le Père* (de même).—Je ne sais que dire... Comment vous remercier... (il lui prend les mains). Je suis un homme âgé et pourtant

c'est la première fois qu'on agit ainsi avec moi!

*Crapas* (retirant ses mains. Fausse modestie).—Ce n'est rien. Absolument rien! Quand on peut venir en aide à son prochain! Notre défunte mère nous avait habitués à la religion. Elle nous avait donné de bons principes. (avec un coup d'œil en coin, poussant son jeu à bout). Une seule chose m'ennuie. Aujourd'hui c'est dimanche et demain jour férié... Sinon, jamais je n'aurais voulu m'adresser à ce coquin!

*Le Père* (avec anxiété).—Quand pourrai-je avoir l'argent? La chose ne supporte aucun délai. Demain matin...

*Crapas* (allumant lentement une cigarette qu'il a tirée entretemps).—L'argent?... Un instant!... ne nous hâtons pas, s'il vous plaît. Je ne suis pas le seul mêlé à cette affaire, voyez-vous! Votre nom a été prononcé. (Il le regarde finement, puis lentement. Supposez un instant qu'il vous compte l'argent... Supposez-le! (avec un fausse naïveté) quoique ce soit moi qui vous remette cette somme, pour vous épargner de voir ce soir sa figure! Puis supposez... qu'Olga... que Mademoiselle Olga... ne veuille pas estimer à sa valeur... enfin ne veuille pas donner son consentement de bon cœur... Croyez-vous pouvoir emprunter cet argent... sous ma garantie? (avec un sourire diabolique). Vous les voudriez que vous ne le pourriez plus! Après ma conversation d'aujourd'hui avec Saltas—au diable ma colère—que dirait-on de nous? L'un avait la fille, l'autre l'argent, ils se sont entendus. Qu'avaient-ils besoin de la bénédiction du prêtre?». Je suis obligé de vous dire que même si vous le vouliez, moi, je ne le pourrais plus. Je respecte la société, moi! Alors, lentement, proférant les mots un à un) seulement si Olga... si Mademoiselle Olga!... Si elle le voulait... Si elle le demandait d'elle-même... de bon cœur! Comprenez-vous?

*Le Père* (pensif et ennuyé).— Seulement si Olga... (résolution soudaine) Elle vous le dira

*Le Père* (pensif et ennuyé).— Seulement si Olga... (résolution soudaine) Elle vous le dira

donc ce soir, d'elle même. Je vous invite à dîner!... On arrangera tout à table!...

*Crapas* (avec un éclat dans le regard).—D'accord... maintenant les autres peuvent venir. (Tartufe) Ils ne faudrait pas qu'ils supposent...

*Le Père*.—Vous avez raison. (Ouvrant la porte de la chambre à coucher, avec une fausse vivacité, presque avec gaieté). Venez! (A la mère qui était passée entretemps de la cuisine dans la chambre à coucher par une porte intérieure). Entre! Nous n'avions rien à dire... Absolument rien!... Monsieur Crapas voulait régler la question des fiançailles! (Entrent tous).

### Scène X.

CRAPAS, LE PÈRE, LA MÈRE, LE FILS,  
LE SŒUR AÎNÉE.

*La Mère* (à Crapas).—Puis-je vous appeler mon fils? Puis-je vous serrer dans mes bras?

*Le Fils* (En même temps).—C'est vrai, Mr Crapas?

*Crapas*.—Pas encore! Je ne suis pas de ceux qui croient qu'en ayant un peu de fortune... Non, j'ai d'autres idées sur le mariage!... Je veux me rendre compte que les autres m'estiment un peu comme je les estime! Je voudrais que Mademoiselle Olga... estime mon caractère... qu'elle veuille du mariage d'elle-même! L'estime, c'est tout! (Il s'arrête). Parce que voyez vous, malgré une bonne éducation, (il s'assied sur le canapé, les autres l'entourent) le cerveau des jeunes filles galope!... Elles ne peuvent savoir ce que c'est que l'estime! Elles s'imaginent des romans!... un jeune homme élégant... beau...! Dans un jardin! Tout ça c'est du vent! De la fumée! Du Victor Hugo! On m'a prêté le livre! On lit et l'on devient fou!...

*Le Fils*.—On voit que vous connaissez à fond le cœur des jeunes filles.

*Crapas* (Fausse modestie).—Il en vient une foule au magasin. Je ne veux pas dire par là que Mademoiselle Olga soit de ce nombre. (Au père). Je voudrais cependant qu'elle y

pense d'elle-même et qu'elle pèse les choses en—comment dirai-je—en toute liberté!...

*Le Père* (aburi).—Elle y pensera... Elle y a pensé... Elle l'a voulu, elle le voudra d'elle-même!... (On entend le rire nerveux d'Olga à l'entrée.)

### Scène XI.

LES MÊMES, OLGA, LE JEUNE HOMME.

*Olga* (entre rapidement par la porte du fond. Elle se fige en voyant Crapas. Son rire s'éteint. Elle se reprend immédiatement, passe à la main gauche le dessin qu'elle tenait à la main droite. S'avançant vers Crapas). Comment allez-vous? (Geste glacé, les yeux baissés).

*Crapas*.—Merci. (Il la regarde attentivement—Silence général. Il se rassied).

*La Fille aînée*.—(Olga s'est approchée d'elle; elles s'embrassent tendrement). Ma chérie! (Elle essuie ses larmes).

*Olga* (à sa sœur).—Je suis passée te voir avant hier, vers le soir. Je voulais te parler! Mais tu étais chez ta belle-mère. (Elle enlève son chapeau et le pose sur le buffet, avec le dessin. Elle s'appuie au buffet).

*La Fille aînée* (s'approchant).—Elle était malade. Elle a pris froid. (Elles continuent leur conversation à voix basse. Puis la sœur aînée change de ton, devient sérieuse. Olga écoute au début attentivement, puis distraitement; enfin, elle semble rêver).

*Le Jeune homme* (apparaît immédiatement après l'entrée d'Olga par la porte du fond. Il dépose derrière cette porte un parapluie tout ruisselant. On le voit déposer quelque part son chapeau. Il entre rapidement, mais s'arrête à la vue de Crapas).

*Le Père* (au jeune homme, sérieusement, lui montrant Crapas).—Vous vous connaissez?

*Le Jeune homme*, (ému).—Certainement. (Il salue la fille aînée, puis à voix basse). Tu te fais désirer! (Après avoir échangé quelques mots à voix basse avec elle, il se retire dans un coin).

*Crapas* (qui s'est rassis, après un silence général, à Olga).—On ne vous a pas vue ces jours-ci au magasin, Mademoiselle. (Olga semble ne rien avoir entendu).

*La Mère* (après un petit silence, inquiète).—Olga... Monsieur te parle, mon enfant.

*Olga* (se reprenant peu à peu).— Pardon?

*Crapas* (sourire faux).— Je disais que l'on ne vous a pas vue. J'ai un nouvel arrivage de percales!

*Olga* (de même).— Des percales?... J'espère qu'elles sont de bonne qualité!...

*Crapas*.— Excellente, Mademoiselle! Marchandise garantie. (Avec un regard plein de signification). C'est ce qu'il faut pour un trousseau!

*Olga* (hochant tristement de la tête).— Pour un trousseau... Je le crois!

*Crapas*.— Comme vous en parlez! Comme s'il s'agissait de funérailles! Elles valent les meilleures... Avant-hier j'en ai vendu un assez grand lot à une jeune fille de bonne famille. Elle est fiancée. Et il paraît que le jeune homme est pressé.

*Olga* (mélancoliquement).— Oui!... oui! Tous ces gens-là sont tellement pressés!

*Crapas* (ne pouvant cacher son trouble).— Vous avez de drôles d'idées, Mademoiselle sur ces questions!

*Olga* (en un éclat soudain).— On écorche quelqu'un... On lui enlève la peau, le sang jaillit... et vous voulez qu'il ait des idées?

*Le Père* (nerveusement).— Olga, qu'est-ce que cela veut dire?

*La Mère* (plaintivement).— Mon enfant!

*Olga* (qui s'est reprise maintenant).— Je parle d'une de mes amies, mère! Il faut deux mètres pour un suaire, et l'on veut lui en acheter quatre cents! (Ahurissement général).

*Crapas* (se levant vexé, avec une agitation contenue).— Vous me permettrez de me retirer.

*La Mère* (se levant).— C'est impossible!... Laissez-nous vous offrir quelque chose...

*Crapas* (coup d'oeil significatif au père).— On m'attend! (Il s'avance vers la porte du fond, les autres le suivent. Il s'arrête, les salue. A la fille aînée). Enchanté, Madame (à Olga). Mademoiselle! (Il la regarde quelques instants finement; elle baisse les yeux. Court silence).

*Le Père* (lui prenant la main, balbutiant).— Je ne peux vous exprimer... (le fils lui donne son chapeau).

*Crapas*.— Ce n'est rien! Absolument rien!

*Le Père* (l'accompagnant jusqu'à la porte, à voix basse).— Quant à cette question... je vous prie de croire... (ils sortent tous les deux par la porte du fond).

## Scène XII.

LES MÊMES, sauf CRAPAS

*La Mère* (après avoir accompagné Crapas jusqu'à la porte, à Olga, indignée).— C'est parfait. Tu lui as laissé comprendre! En voilà des manières!

*Olga*.— Je n'ai dit que ce que je ressentais!

*Le Fils* (pompeusement).— Malheur à nous, si chacun se met à dire ce qu'il ressent! La plus grande vertu sociale est l'hypocrisie. J'ai lu cette pensée dans un almanach et je la trouve formidable! (il change de ton et contrefait celui de sa sœur). Comment vous portez-vous?... les percales, de bonne qualité, j'espère?... (rire sarcastique) ha, ha, ha! (en colère, il s'avance vers elle, en serrant les poings). Es-tu folle? est-ce qu'on parle ainsi dans ces circonstances?

*La Fille aînée*, (soupirant).— Le malheureux! J'ai eu pitié de lui!

*Le Père*, (rentrant par la porte du fond à Olga, sévèrement).— Olga!.. Mon enfant!.. Cette affaire doit prendre fin aujourd'hui!

*Olga*, (effrayée).— Père!.. Si vite?... Je n'ai pas eu encore le temps d'y penser!

*Le Père*, (brusquement).— J'y ai pensé moi, c'est la même chose! Il est temps de cesser ces va et vient au bureau... j'avais accepté que tu trouves un emploi... tu le sais... Mais à contre cœur!

*Olga*, (doucement).— Je ne suis pas fatiguée, père... je peux encore travailler des années,... j'y suis habituée!...

*Le Père*.— C'est moi qui suis fatigué!... Je n'y suis pas habitué, moi!... Et je ne m'habituerai jamais à cette constante inquiétude à ton sujet!

*Olga*, (amèrement).— Il me semble, père, qu'il n'y a rien à redire à ma conduite!

*Le Père*, (sauvagement).— Peut-être ! (il se contient, change de ton) En tout cas... je ne veux pas voir ma fille esclave d'un autre... Tu me comprends ?

*La Mère*, (darmoyante).— Il a raison, mon enfant !

*Olga*, (suppliante).— Mère... ma petite mère chérie... Je ne sens rien pour cet homme ! (Plus fort) Ce serait comme si je sortais en ce moment de cette chambre, les yeux bandés... Et celui sur lequel je me heurterais... le premier venu... serait l'homme auquel je donnerais ma jeunesse... mon cœur... mon corps... et cela, pour toute ma vie... pour toujours !

*La Mère*, (hochant tristement la tête).— Que dis-tu là, mon enfant ! Comme si Dieu et tes parents ne béniraient pas ce mariage ! (elle se signe).

*Le Père*, (en colère).— Contemple ton œuvre ! Crapas le premier venu ! Comme si nous ne savions pas ce qu'il vaut !..

*Olga*.— Père, un mot...

*Le Père* (sarcastique).— Je sais, tu vas dire une sottise ! Que tu en aimes un autre ! N'est-ce pas ? (il s'approche d'elle, sort la lettre de sa poche et la brandit avec fureur devant les yeux d'Olga). Naturellement, celui-là ! Ton patron... Celui dont tu gardes les lettres d'amour dans ton sac à mains ! Un misérable... un infâme... qui veut prendre son plaisir avec toi !..

*Le Jeune homme* (cri involontaire).— Olga ! (tous se tournent vers lui et le regardent).

*Olga* (qui comprend que son père a pénétré pendant la nuit dans sa chambre, avec un sourire amer, plein de dédain).— Père ! Vous avez perdu votre temps à fouiller dans mon sac ! Cette lettre s'y est trouvée au lieu d'être jetée dans la rue, déchirée en mille petits morceaux...

*Le Père* (féroce).— Tu l'as pourtant cachée bien soigneusement !

*Olga* (regard oblique au jeune homme).— Mère sait très bien pourquoi je n'ai pas parlé de cette affaire. Je n'en voyais pas l'utilité.

*Le Père* (de même).— Comment ose-il, alors, l'infâme, t'écrire de pareilles lettres ?

*Olga*.— Ce n'est pas de ma faute, père. Hier, avant la sortie, il est venu m'apporter quelques circulaires pour nos représentants. Il les a posées sur la table. Il avait mis la lettre sur le tas. Mademoiselle, m'a-t-il dit, ceci est pour vous... Je ne savais rien... J'ai pris la lettre, je l'ai lue en partant. Demain il recevra la réponse qu'il mérite...

*Le Père* (hors de lui).— Tout ceci ne m'explique rien... Pour qu'un homme ose...

*Olga* (suppliante et triste).— Père, comptez-vous recommencer la scène d'hier soir ?... Ecoutez-moi !... Cet homme n'attend pas qu'on lui donne le droit... (Regard au jeune homme). Il ose de lui même... Sa situation et son caractère lui donnent tous les droits. Il nous emploie, il nous paye, il peut d'un mot augmenter nos appointements ou nous jeter à la porte... d'un tout petit mot... Il connaît son importance, nous sommes sans cesse dans son bureau... Est-il étrange qu'il nous parle de la sorte.

*Le Père* (de même).— C'est une goujaterie ! Quelle sorte de conversation pouvez-vous avoir avec lui, hors les affaires courantes ?

*Olga*.— Mon père... Ne supposez rien... Il commence de loin, de très loin... L'on ne trouve rien à redire à ses paroles, rien de suspect... Après avoir signé les documents que nous lui portons, il pose sa plume et nous regarde... il fume et expose des idées générales... sur le monde, sur l'homme, sur la société, sur la vie, sur le bonheur !...

*Le Père*.— Mais si ce n'est lui, qui donc aimes-tu ?

*Olga* (après un court silence, les yeux baissés). Il n'est pas très loin de vous, père... il est tout près !

*Le Jeune homme* (cri involontaire).— Olga ! (tous se tournent vers lui et le regardent, étonnés).

*Le Fils* (regardant lui aussi le jeune homme, sarcastiquement).— Un cœur sous une pierre... C'est exquis !... ha, ha, ha...

*Le Père* (au jeune homme, profonde stupéfaction). — Toi ?

*Le Jeune homme* (brisé). — Père !...

*Le Père* (féroce). — Non, tu ne dois plus prononcer ce mot puisque tu n'as pas su respecter la maison qui t'accueille !

*Le Jeune homme*. — Père ! Je n'ai pas oublié un instant ce que je vous dois... Qu'Olga en témoigne...

*Le Père* (de même). — Des mots !... des mots !...

*Olga* (fortement). — Mon père, ce ne sont pas des mots !... C'est la vérité !...

*Le Père* (devant le poing). — Tais - toi !... Pas un mot !...

*Le Fils* (moqueselement au jeune homme). — Mes félicitations. Pouvez-vous nous expliquer comment cela est arrivé, sans que vous le vouliez ?

*Le Père*. — Oui !... Pourquoi nous l'avoir caché ?

*Le Jeune homme*. — Je vous en demande pardon, père, mais je n'ai rien à cacher !... Notre amour est pur !... Je voulais travailler... acquérir une bonne situation... faire quelque chose. Et alors, je vous aurais dit : je n'étais jusqu'à ce moment que votre enfant d'adoption. Voulez-vous que je devienne votre enfant véritable ? Si grand, si inespéré que soit pour moi cet honneur, je tâcherai de m'en montrer digne !

*Le Fils*. — En attendant tu trouvais tout naturel de t'amuser avec la fille de celui qui a fait de toi un homme ?

*Olga* (criant exaltée). — C'est faux !... S'il n'a pas encore parlé, c'est pour nous... pour toi ! parce qu'il ne voulait pas cesser d'aider la famille !... (tous regardent le jeune homme qui se tient debout, honteux).

*Le Père*, (après un court silence, ému, s'approchant du jeune homme). — Mon enfant écoute-moi !... crois-moi !... Je regrette au fond de mon cœur ! Je t'ai pris tout enfant d'entre les mains de ton père, qui a été mon plus fidèle employé et mon meilleur ami... Je t'ai élevé avec mes enfants... Je

te connais, je connais ton cœur... (Coup d'oeil à Olga) Pourquoi ne te la donnerais-je pas ? (Avec une voix altérée). La dernière maladie de ta mère m'a brisé... D'un instant à l'autre, je peux mourir !...

*La Mère*. — Sainte vierge !

*Le Père*, (solennellement). — Personne ne connaît son destin ! Je veux partir mon devoir fait... Penses-y un peu ! Un petit employé de rien du tout !... Pour pouvoir nous aider, tu te tues au travail du matin au soir !

*Olga*, (avec passion). — Nous travaillerons tous les deux !... Comme maintenant.

*La Mère*. — En serrant la ceinture... Je voudrais te voir dans cet état !...

*Le Père*, au jeune homme, avec un regard qui en dit long). — Mon enfant, il faut que tu me comprennes... Il le faut !

*Le Jeune homme*, (très ému). — Père, je te comprends... Et maintenant devant tous, je prononcerai mon dernier mot : elle est libre de décider ! Mais elle doit savoir qu'elle n'a rien à attendre de moi, si elle refuse !... Rien !... (Le père s'approche de lui, lui prend la main, l'embrasse paternellement).

*Le Père*. — Mon enfant !

*Olga* (criant). — Non !... Ce n'est pas vrai !... Il le dit pour nous rassurer !... Ce n'est pas vrai !...

*Le Père*. — C'est la seule vérité !

*Olga* (désespérée). — Père !... Mère !... (Elle pleure).

*Le Père*. — Il est inutile de pleurer !... Un jour tu me béniras... Lorsque les fumées se dissiperont... lorsque tu verras clair !...

*Olga* (en larmes). — Père !... Ce n'est pas possible. Demandez - moi la vie que vous m'avez donnée !... Mais pas ça !...

*Le Père* (en colère). — Ca suffit ! Il ne manquerait plus que chacun dans cette maison croit savoir ce qu'il doit faire ! Ce soir, tu le diras !... Tu le demanderas de toi-même !... Devant tous !... Et devant lui !...

*Olga*. — Moi, père ?

*Le Père.*— Pas un mot!... Tu le diras toi-même, comme il l'a voulu!

*Olga.*— Il a exigé cette chose?

*Le Père.*— Il l'a demandée... Et il en sera ainsi (Aux autres). Préparez-vous, je l'ai invité à dîner. (Au fils). Tu viendras avec moi pour acheter ce qu'il faut (A la fille aînée). Dis à ton mari de venir. Il n'est pas indis-

pensable qu'il soit ivre-mort!

*Olga.* (pleurant).— Père!... Père!...

*Le Père* (féroce).— Plus un mot! Puisque tu ne veux pas m'écouter... Puisque tu ne veux pas comprendre... je suis obligé de te le dire... Il n'y a qu'un maître dans cette maison... Et ce maître, c'est moi!

RIDEAU

## DEUXIÈME PARTIE

*Même décor. La table est recouverte d'une nappe blanche. On y voit des plats à demi vides. Des serviettes froissées sont jetées ça et là, l'une d'elles sur une chaise. Des pelures de pommes et quelques fruits dans une grande fruitière. Quelques verres de vin, des cendriers pleins de mégots. On entend la pluie au dehors. La servante debout, près de la table, est en train de peler des pommes qu'elle pose dans une assiette propre, à la lueur d'une lampe à pétrole, posée sur le buffet.*

### Scène première.

LA SERVANTE, LA MÈRE.

*La Mère*, (entrant rapidement par la porte du petit salon, inquiète, à la Servante).— Que fait-elle, donc? Où est-elle?

*La Servante*, (cessant de peler et montrant avec un soupir la porte de la cuisine).— Là-bas!...

*La Mère*, (se signant pleine d'étonnement).— Dans la cuisine? Encore? Que fait-elle?

*La Servante*, (d'un ton suppliant).— Ne me dénoncez pas. N'allez pas lui dire que c'est moi qui vous ai mise au courant? (Plus bas, confidentiellement). Vous voulez savoir ce qu'elle fait? (Elle fait un geste qui signifie qu'Olga est en train de boire).

*La Mère*, (même jeu).— Grand Dieu!..

*La Servante*, (Plus bas).— Oui, elle boit... trois grands verres!... A même la dame-jeanne!

*La Mère*, (Stupéfaite).— Trois grands verres!... (Sévèrement). Pourquoi n'es-tu pas venue me le dire?

*La Servante*.— Elle m'a conjurée de me taire!... Mais je ne peux plus! Elle est ivre! Ne lui dites pas que j'ai parlé!

### Scène II.

LES MÈMES, LE FILS.

*Le Fils*, (entrant inquiet par la porte du salon; les cheveux embroussaillés, les joues rouges,

les yeux étincelants, à voix basse).— Mère, elle va tout gâcher!... Où s'est-elle faufilée?

*La Mère.*— Dans la cuisine, mon enfant! Elle est en train de boire! Comprends-tu?

*Le Fils*, (tranquillisé, air machiavélique, les mains dans les poches).— Tranquillisez-vous, ce n'est pas si terrible! Au contraire, ça la remontera! (A la Servante. Va lui dire de venir à l'instant!... (La Servante sort par la porte de la cuisine)

*La Servante*, (rentrant quelques instants après, d'un air lugubre, à voix basse).— Elle pleure!... (Elle se dirige vers la table et se remet à peler des pommes soupirant et grimaçant douloureusement de temps en temps).

### Scène III.

LES MÈMES ET OLGA.

*Olga*, (entrant par la porte de la cuisine et s'avancant très lentement d'un pas mal assuré. D'un air las).— Vous m'avez fait chercher?

*La Mère*, (lui lançant un regard rapide et scrutateur).— Comment se fait-il que ton visage soit si rouge?

*Olga*, (Même jeu).— Je ne sais pas!... (Changeant brusquement d'attitude, elle s'approche de sa mère et tombe dans ses bras, avec des sanglots dans la voix). Mère... ma petite mère chérie!... Pitié... Il me semble que je suis seule, abandonnée dans un désert!... Toute seule!... Et au dessus de moi un

soleil énorme!... Brûlant... J'ai le gosier en feu... mon souffle s'épuise!... Je crie au secours!... et personne ne me répond!... (Elle tombe sur une chaise près de la table, le visage entre les mains. Elle pleure).

La *Mère*, (effrayée près d'elle).— Chut! Plus bas, mon enfant! (Larmoyante elle aussi). Ne pleure pas si fort, on va nous entendre!

Le *Fils* (s'assied sur une chaise, en face d'elle; il frappe en colère la table de son poing; à voix basse).— Voyez un peu dans quel état elle se met, juste ce soir!... Au lieu de resplendir de joie!...

*Olga*, devant la tête et essuyant ses larmes).— Oui, je suis ingrate!

Le *Fils*, (tire de sa poche un paquet de cigarettes et en allume une).— Ecoute-moi, *Olga*, je vais te parler sérieusement!...

La *Mère*, (lui jetant un regard sévère).— Dis donc toi, tu oses fumer devant moi?

Le *Fils*, (souffle la fumée voluptueusement et la lui jette presque au nez).— Vous avez raison!... (Politesse feinte). Vous saviez que je fume, mais il eût fallu que vous me vissiez fumer un peu plus tard!... Dans une ou deux semaines. Supposons donc ces semaines révolues!... Notre bonheur d'aujourd'hui est une belle occasion!... Puis, je voudrais avoir plus d'autorité en ce moment. On écoute avec plus de respect les paroles d'un monsieur qui fume...

La *Mère*, (hors d'elle).— Je ne veux pas te répondre. (Regardant vers la porte du salon). Que dirait-il s'il entrerait et te voyait me soufflant la fumée au visage? Jette ta cigarette et viens!... (A *Olga*) Sèche tes larmes mon enfant... et hâte-toi... Il ne faut pas qu'on remarque notre absence... (Elle sort rapidement par la porte du salon).

#### Scène IV.

OLGA, LE FILS, LA SERVANTE

Le *Fils*, (après avoir suivi du regard la sortie de sa mère).— Donc, *Olga*, ma cigarette et moi, nous te prions de supposer qu'une superbe limousine s'est arrêtée devant notre

porte! L'entends-tu corner?... C'est une Fiat!... Si la Fiat ne te plaît pas ce sera une Cadillac!... Si la Cadillac, elle aussi ne te plaît pas, change de marque! Tu n'as qu'à choisir, ha! ha! ha! ça te paraît drôle? Tu crois que c'est un rêve? (Geste vers la porte du salon). Pour lui, ce n'est rien!... Tu me diras qu'il n'a pas de voiture. Il n'en veut pas, tout simplement. Dis-lui un mot, elle sera là. Qu'est-ce que tu as à me regarder stupidement? Regarde quelle auto admirable! Tu t'y assieds et tu ressembles, *Olga*, à un bijou exquis dans son bel écrin en soie!... (Il se lève et montre la porte du fond) Voilà le chauffeur!... (Comme s'il le voyait) Bonjour!... (A *Olga*) Regarde donc qu'elle est jolie cette livrée verte!...

La *Servante* (regarde tout en épluchant vers la porte du fond et se coupe avec le couteau).— Ah!... (Au *Fils*). Je me suis coupée!... C'est de votre faute!... (Posant le couteau). Le chauffeur!... Aussi me suis-je dit... (Elle se met à sucer le doigt qu'elle s'est coupé, puis continue sa besogne).

Le *Fils* (à *Olga*, poursuivant rapidement).— Si la livrée verte ne te plaît pas, tu n'as qu'à le dire! Je la lui change immédiatement, je la lui fais brune!... Il ne faut pas t'en faire pour cela!... (Avec un geste vers la porte du fond). Regarde! (Comme s'il le voyait). Il te salue bien bas! (Imitant le chauffeur). Madame! Monsieur vous attend pour aller à Kifissia!... (Naturel). Tu me comprends? Vous soupez ce soir à Kifissia, à l'hôtel. C'est une soirée dansante! (La *Servante* sort entretemps par la porte du salon avec une bouteille de vin, des verres et des pommes épluchées sur un plateau).

*Olga* (sanglots dans la voix).— Pourquoi me tortures-tu?

Le *Fils*.— Je te décris ta vie! (Féroce). Non, tu préfères rester devant ta machine à écrire? Tu préfères entendre ton patron te dire: (D'une voix lourde, l'imitant) «ces lettres sont urgentes» (De sa voix naturelle, hors de lui). Peut-il y avoir quelque chose de plus infâme!

*Olga* (criant).— L'infâmie elle-même! Celle de se vendre!

*Le Fils* (sarcastique). — Se vendre?... Mais toute la vie n'est qu'un marché! Avant la guerre, les hommes se vendaient petit à petit et pour de petites sommes? Aujourd'hui ils se vendent d'un coup et pour beaucoup! C'est l'époque de la combine... Mais ne t'en fais pas, nous savons de qui tu répètes les paroles... Imagine-toi qu'il m'a dit de faire honneur à mon travail... Faire honneur... aux copies... (Récitant ironique). «Par devant le soussigné, notaire, ont comparu...»! (Sarcastique). Un pion... Il tremble rien qu'à penser qu'il peut, d'un seul saut, s'élever plus haut dans la hiérarchie sociale!... prendre place parmi ceux qui savent vivre... parmi ceux qui font les autres travailler pour eux!... Toutes ces théories sont des prétextes!... Elles lui servent à cacher sa veulerie et sa lâcheté! Et ce qu'il fait en ce moment, qu'est-ce? Il a bien su se faire aimer de toi!... Mais il ne fait pas ce qu'aurait fait tout autre homme à sa place...

*Olga*, (tremblant qu'on ne lui dise à haute voix ce qu'elle pense). — Et qu'aurait fait tout autre homme à sa place?

*Le Fils*, (s'approchant de son oreille, d'une voix traînante, une lueur diabolique dans les yeux). — Il t'aurait enlevée et vous seriez partis!... Voilà ce qu'aurait fait un homme!... (Reculant pour mieux juger de l'effet de ses paroles).

*Olga*, (debout dans un éclat, criant) — Non tu mens!... Tu veux le rabaisser!... Ce matin, ici à la même place, devant moi, devant notre mère, tu parlais autrement! Tu l'accusais injustement d'oublier ce qu'il devait à père!...

*Le Fils*. — Ce matin?... Diable!... Je jouais mon rôle. Je suis le frère!... Tu voudrais que je t'applaudisse de t'avoir séduite? (S'approchant encore de son oreille, avec la même lueur diabolique dans les yeux). Celui qui aime véritablement ne tient compte de rien!... Pour l'amour, tel renie sa foi, tel autre trahit sa patrie, celui-ci abandonne sa couronne de roi, celui-là des parents véri-

tables, cet autre encore gaspille sa fortune, cet autre enfin égorge son propre enfant... (Rires sarcastiques) ha! ha! ha!... Mais celui que tu as aimé n'est pas un homme comme les autres!... C'est un pleutre!... Qu'as-tu à me regarder ainsi? (D'une voix basse et suggestive). Crapas est le meilleur parti possible. Il est riche et vieux. Tu seras veuve toute jeune... Alors si tu insistes à aimer ce petit pion... Tu pourras l'épouser et vivre heureuse... (Sarcastique). Ne crains pas de le perdre... Sois tranquille... Dans cinq, dix, quinze ans, quand tu le voudras, tu le trouveras dans le même bureau, à la même table, sur la même chaise, penché sur ses cahiers!... Il attendra!... Il est fait pour cela... (Après une courte pause, doucement, presque tendrement). N'as-tu pas vu comment il est venu s'asseoir? (Montrant la porte du salon). Tranquillement, comme s'il ne lui arrivait rien! Que dis-tu de son attitude? Je voudrais bien le savoir?... (La Servante rentre par la porte du salon sans le plateau. Elle s'approche de la table et recommence à peler des pommes).

*Olga*, surexcitée). — Je n'ai pas de frère!... (Sanglots dans la voix). Tout cet amour que j'avais pour toi tu me le rends sous la forme du plus affreux des poisons! Je l'ai constaté avec horreur, hier soir; quand père m'a jetée par terre!... Tu es venu brandir ton poing sur ma tête!... Tu as voulu me frapper!... (Elle pleure). Et en ce moment tu fais la même chose, d'une autre manière!

*Le Fils* (hors de lui). — Parce qu'il faut que tu comprennes!... Père était certain que tu parlerais... Tu ne faisais pas attention à table!... Et comme le temps passait et que tu n'ouvrais pas la bouche, il changeait de couleur... C'est pour cela que j'ai proposé de passer au salon (montrant la porte du salon) je voulais trouver une occasion pour te parler.

### Scène V

LES MÊMES, LA FILLE AÎNÉE.

*La Fille aînée* (entre rapidement par la porte du salon, inquiète, la referme derrière elle, à voix

basse) — Pour l'amour de Dieu!... Que faites-vous?... Il y aura des histoires... Le fiancé est hors de lui. Il a une mine d'enterrement, malgré les pitreries de mon mari, qui est ivre et qui ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait!... Venez... Ce ne sont pas des manières...

*Le Fils* (à Olga, lui montrant la fille aînée). — Tu vois?... (à la Servante, énervé) Allons! Va porter les fruits. (La Servante sort par la porte du salon avec l'assiette pleine de pommes; le Fils tire son mouchoir de sa poche et le lance à Olga) Voilà!... Essuie tes yeux! (A sa sœur aînée qui s'avance vers Olga). Amène-là et venez! (Il va pour sortir, puis se dirige vers la table, prend un verre de vin et le pose devant Olga) Bois... Et courage!... (Il sort rapidement par la porte du salon).

#### Scène VI.

OLGA, LA FILLE AÎNÉE

*La Fille aînée* (énervée, prend le mouchoir du fils et le donne à sa sœur). — Allons, ma chérie!... Fais vite!

*Olga* jettant le mouchoir). — Toi aussi? Tu oublies donc si facilement ton malheur? Tu oublies donc si facilement cette nuit qui ne peut pas quitter mon souvenir?... Cette nuit où tu es venue toute seule, la chemise de nuit ensanglantée, avec, pour tout vêtement, un vieux manteau sur les épaules? (S'approchant et lui prenant les deux mains). Quelle heure était-il? Te rappelles-tu?

*La Fille aînée*. — Ce n'est pas le moment de causer. Viens, on nous attend.

*Olga* (comme si elle n'entendait pas) — Trois heures du matin!... Il y avait deux mois que tu étais mariée. Tu es entrée et tu t'es mise à sangloter!... Pourquoi?... Pourquoi donc ce souvenir est-il aujourd'hui si vivace? (Elle s'approche de sa sœur, s'assied sur une chaise et fixe ses yeux sur elle, grands ouverts). Dis-moi, qu'était-il arrivé, cette nuit?.... Qu'était-il arrivé?...

*La Fille aînée* (impatiente). — Nous n'avons pas le temps de causer. (Montrant la porte du salon). Père se meurt d'inquiétude!...

*Olga*. — Qu'était-il arrivé?

*La Fille aînée*. — Nous n'avons pas le temps ma chérie!

*Olga* (insistant). — Qu'était-il arrivé?

*La Fille aînée*, (voyant qu'il n'y a rien à faire). — Ce qui était arrivé? Voilà... il avait bu... et (elle montre de la main qu'il l'avait battue). Il possédait alors un chat, un chat blanc d'Angora...

*Olga* (comme si elle était distraite). Un chat blanc d'Angora... (Sourire machinal, elle hausse nerveusement les épaules). Comme c'est drôle!

*La fille aînée*. — Oui... oui... et il voulait le voir briller comme de la neige! (Son récit l'entraîne, elle oublie les autres, elle aussi, et s'assied en face d'Olga). Il me fallait le laver à chaque instant, l'empêcher d'entrer dans la cuisine, de se salir! Était-ce possible? Un chat est fait pour se salir!... Il m'échappait. Finalement j'ai dû l'enfermer dans l'armoire. Lorsque je me levais pour aller ouvrir la porte à mon mari, j'ouvrais l'armoire et je libérais le chat. Cette nuit là, je m'étais endormie pour de bon. Il a sonné, je ne l'ai pas entendu, il s'est mis à pousser des cris et lorsque je me suis précipitée pour ouvrir, j'ai oublié de libérer le chat!... Le voilà qui rentre tout échauffé... Comme tous les soirs, il appelle psi, psi, psi!... Je n'églaçai!... La chat miaule... Il fallait le voir en ce moment!... Tu l'as enfermé pour le punir, hein! Qu'est-ce qu'elle t'a fait la pauvre bête?» Comme j'allais pour ouvrir l'armoire, il se lance sur moi, me jette par terre et commence à me frapper sans pitié sur le corps, sur le visage, avec son soulier tout crotté... (Elle pleure, puis prend le mouchoir et s'essuie les yeux).

*Olga* (frissonnant). — Il te frappait avec son soulier au visage?

*La Fille aînée* (simplement, naïvement). — Il était ivre. J'étais pleine de sang... Alors je lui dis: tu préfères donc ton chat à moi? A ces mots, il se jette sur moi grinçant des dents, et commence à pleurer, à m'embrasser, à se tordre. Ingénue comme j'étais, j'ai

crû qu'il était, fou. Je me suis levée effrayée. Je me suis enveloppée dans un vieux manteau et je suis venue.

*Olga* (surexcitée). — Et puis tu dis que papa sait ce qu'il fait, lui qui d'un seul mot t'a livrée à un bourreau pareil!...

*La Fille aînée* (calme et triste). — Père!.. Ce n'est pas de sa faute, le pauvre homme! Il avait demandé des renseignements... Et il m'a tout dit!... Il est comme-ci, il est comme-ça, à toi de le corriger!... C'est moi qui suis responsable de tout... Je ne suis pas arrivée à le corriger... Je suis une femme incapable!

### Scène VII.

OLGA, LA FILLE AÎNÉE, LA SERVANTE

*La Servante*, (entrant épeurée par la porte du salon, après l'avoir refermée avec soin, à Olga, à voix basse). — Mademoiselle!... Il demande ce que vous êtes devenue... Il est en mauvais état, le pauvre... Sa figure est tantôt pâle comme du linge, tantôt rouge... comme une tomate. Il sue, il renifle, puis il s'essuie le front tout le temps... Votre père, lorsque j'ai servi les fruits, m'a soufflé à l'oreille qu'il fallait vous grouiller!... Et il a grincé des dents... J'ai tremblé! (S'approchant de la table comme si elle cherchait quelque chose).

*La Fille aînée*, (s'approche rapidement d'Olga et lui caresse le dos). — Allons! lève-toi! (Elle la regarde attentivement) Quelle mine ma petite! Il faut que je te refasse une beauté: Attends!... (Elle sort rapidement par la porte de la chambre à coucher. La servante a entre-temps trouvé une autre assiette propre et se met à peler d'autres fruits).

*Olga*, (suivant d'abord du regard la sortie de sa sœur. Puis elle se tourne rapidement vers la table, prend le verre de vin qu'a posé devant elle son frère, et le vide d'un trait. Elle soupire profondément. A la servante qui la regarde ahurie). — Je veux boire!... Ne rien voir!... Ne rien entendre!... Ne rien comprendre!...

*La Servante*, (des larmes dans la voix. — Mademoiselle!... Je n'en peux plus!... Je ne peux plus vous voir dans cet état!

*Olga*. — Si tu m'aimes... tu iras lui dire... tu sais de qui je veux parler!...

*La Servante*. — Je sais, Mademoiselle, je ne suis pas une bête!...

*Olga*. — Tu iras lui dire que je veux lui parler!... et que s'il ne vient pas immédiatement je me mettrai à crier...

*La Servante*, (effrayée). — Pour l'amour du ciel, Mademoiselle!

*Olga*. — Je me mettrai à crier: au secours... au secours!... Tous les passants monteront voir et je ferai un scandale dont on parlera longtemps.

*La Servante*, (même jeu). — Je ne peux pas aller en ce moment. On comprendra de quoi il s'agit... Laissez-moi peler quelques fruits... Et en passant je lui glisserai quelques mots...

*Olga* (entendant les pas de sa sœur par la porte de la chambre à coucher, à voix basse). — C'est bon, mais fais vite.

*La Fille aînée* (rapidement, par la porte de la chambre à coucher; elle tient dans la main un verre d'eau et une petite boîte à poudre. Elle les pose sur la table, près d'Olga et s'assied à côté d'elle sur une chaise). — Tu vas voir comment je vais te faire belle! (Elle plonge le mouchoir qui est posé sur la table dans le verre et lui essuie le front). Là! N'est-ce pas que c'est rafraichissant? (Tendrement). On va maintenant lui laver sa jolie petite figure, à notre petite enfant!... On va commencer par les yeux!... Par ces beaux yeux qui ont pleuré! (Elle continue sa besogne tout en parlant. Elle lui essuie les tempes, les yeux, le menton). C'est comme ça, mon enfant! Aurait-il mieux voulu rester vieille fille, attachée à ma chaise, près de la fenêtre, à broder? J'ai maintenant des enfants. Mon fils se met à rire et c'est pour moi le paradis. Je pardonne alors à mon mari ce qu'il m'a fait et ce qu'il me fera encore, jusqu'à ma mort! Parce qu'au fond, sais-tu, il n'est pas méchant!...

*Olga*. — Mais toi, lorsque tu l'as épousé, tu n'aimais pas un autre...

*La Fille aînée* (pose le mouchoir et prend la boîte). — On va maintenant la poudrer, cette

petite! Petite futée!... Tu te sens mieux?... (Lui poudrant le visage). Non, je n'aimais personne! Je ne comprends pas ce que cela veut dire!... J'entendais parler de l'amour! Jamais je n'ai compris ce que cela veut dire!... A chaque femme, un homme est destiné! Boiteux, borgne, ange du ciel ou démon de l'enfer... Dieu te l'a envoyé pour qu'il t'épouse!... Tu l'aimes parce qu'il est ton mari.

*La Servante* (qui a terminé son travail, se dirige vers le salon en tenant l'assiette). — Par qui devrai-je commencer, madame?

*La Fille aînée* (sans interrompre son travail). — Par le fiancé, idiot!... La servante sort par la porte du salon).

*Olga* (après avoir jeté un coup d'œil significatif à la servante, à sa sœur. — Il me fait l'effet d'un serpent qui glisserait sur moi?

*La Fille aînée* (posant la houe dans la boîte). — Comme un serpent?... Même s'il en était ainsi... et même si la chose était plus horrible que tu ne puisses imaginer! Moi, mon Dieu, depuis des années je ne fais que respirer des relents de vin! (Étalant la poudre avec le coin du mouchoir). Et tu sais que je n'en bois jamais. Le vin me soulève le cœur! Mais l'homme doit savoir prendre patience!... Larmes dans la voix). S'il t'arrivait, Dieu t'en garde, d'être malheureuse avec cet homme, n'oublie pas que tu n'est pas seule dans ce monde! Tu me diras tout, nous pleurerons ensemble, et tu te résigneras noblement, comme il sied à une honnête femme! (La dévisageant). J'ai fait de toi une poupée!... personne ne comprendra que tu as souffert!... que tu as pleuré!... viens, mon enfant!... lève-toi!... Allons!...

*Olga* (sourire triste). — Tu as orné mon visage, mais mon cœur?... Laisse-moi lui refaire aussi un peu de beauté!... Laisse-moi seule un instant!... Je viendrai immédiatement.

*La Fille aînée*. — Une minute!... Pas plus!... Tu m'entends? (Elle sort par la porte du salon). Une minute!...

## Scène VIII.

OLGA, LE JEUNE HOMME.

*Le Jeune homme* (entre par la porte du fond; il la referme avec soin, puis, tout pâle, d'une voix basse). — Tu m'as fait demander?

*Olga*. — Oui, je voudrais savoir ce que tu as décidé.

*Le Jeune homme* (consterné). — Je n'avais rien à décider, Olga. Je maintiens les quelques mots que j'ai prononcés ce matin.

*Olga*, (les yeux dans le vide, répète une à une les paroles du jeune homme qui sont gravées profondément dans son cerveau). — «Et maintenant devant tous, je dirai mon dernier mot: elle est libre de se décider! Mais elle doit savoir que si elle refuse, elle n'a rien à attendre de moi!... Rien!...» (Elle se lève en un éclat soudain). Comment as-tu pu prononcer de pareilles paroles, comment l'as-tu pu? Et maintenant comment peux-tu y persister?... (Elle s'avance vers le divan, s'arrête, se tourne brusquement vers lui, en un nouvel éclat). Puisque tu n'avais pas l'intention de changer d'avis explique-moi, pourquoi n'as-tu pas préféré partir? Pourquoi n'as-tu pas préféré partir? Explique-moi ce que tu es revenu faire?

*Le Jeune homme* (la suivant, tendrement) — Cette croix que l'on t'a donnée à porter est trop lourde pour une créature, Olga... Pour une créature aux épaules si frêles. Je suis venu prendre ma part du fardeau.

*Olga* (de même, sourdement. — Tu mens!... (plus fort). Tu es venu pour enfoncer les clous plus profondément!... (A nouveau surexcitée). Explique-moi, comment tu as pu rester ici? (Montrant une chaise près de la table). Manger... boire... t'amuser en face de lui!... (Elle s'assied sur le divan).

*Le Jeune homme* (même j'eu). — On m'a dit que cet homme... (Montrant la porte du salon) avait eu vent de quelque chose. Je devais donc feindre l'indifférence, feindre la joie, pour chasser tout soupçon de son esprit!... (Avec une grande émotion retenue) Olga!... Nos cœurs enflammés... nous devons les

cuirasser ce soir ! Ils doivent devenir d'acier !... Nous devons le faire pour lui !... pour ton malheureux père !...

*Olga.* Non, ne me parle pas d'eux... Je n'ai pas de père... je n'ai pas de mère... je n'ai pas de frères... Je n'ai rien !... Rien !... Depuis le jour où j'ai commencé à travailler, à gagner ma vie... à sentir que moi aussi j'appartiens au genre humain... que j'ai une existence propre... un volonté à moi... depuis ce jour je sens que j'ai changé... Mais ce qui s'est passé hier soir, et ce qui se passe aujourd'hui... (Larmes dans la voix) ah !... ne crois pas... Lorsqu'il m'a jetée par terre... ne crois pas que c'était la douleur de mon corps qui me faisait pleurer. Non !... Ce qui est terrible, c'est que mon cœur s'est vidé d'un seul coup !... J'avais pour mon père, le respect le plus grand !... tu le sais... J'avais la foi la plus pure en lui ! (Elle fremit, avec une expression de terreur). Et je vois brusquement devant moi un père qui ne peut gouverner avec sérénité et justice. Je vois devant moi un étranger. Et cet étranger est vil... lâche... bas ! Il cherche à imposer, de force, une volonté qui ne peut s'imposer d'elle même !... Que de tels sentiments aient glissé dans mon cœur !... Voilà qui est horrible... Il me semble marcher dans les plus épaisses ténèbres !

*Le Jeune homme,* (ardent).— Tu es injuste, Olga !... S'est-il jamais ainsi comporté envers toi ?

*Olga.*— Jamais, c'est vrai !...

*Le Jeune homme,* (de même).— Cela implique tout de même quelque chose !... Les hommes ne changent pas ainsi sans raison, d'un instant à l'autre. Nous le connaissons depuis tant d'années... honnête... juste... raisonnable... (Changeant de ton). N'as-tu donc pas remarqué quelque chose de très curieux ?

*Olga,* (se rasseyant, pleine d'intérêt).— Quoi donc ?

*Le Jeune homme,* (de même).— C'est frap-

pant !... Plus tu te montres tendre plus il se fâche ! Plus il comprend que tu as raison, plus il s'irrite !

*Olga,* (de même).— Et quelle conclusion tires-tu de là ?

*Le Jeune homme.*— C'est clair !... On voit bien que ce n'est pas sa volonté qui le guide !... On voit combien il souffre ! On voit combien la moindre chose l'irrite !... Une raison sérieuse le pousse !...

*Olga,* (indignée).— Une raison ?... Quelle raison ?

*Le Jeune homme.*— Je ne la connais pas !... Mais ce matin, il m'a regardé droit dans les yeux, et il m'a dit : « Il le faut. Je suis certain que cette raison existe !... Je suis certain qu'elle le tient dans sa main comme un pantin !... »

*Olga,* (avec passion).— Tant mieux !... Tu dois pousser les choses à bout... L'obliger à parler... à expliquer ses raisons !...

*Le Jeune homme.*— Et si c'est quelque chose de terrible ? Si c'est quelque chose qu'on ne peut avouer ?

*Olga,* (de même).— Alors, que tout tombe en ruines, en poussières !... Personne ne peut donner ce qu'il a de meilleur au monde, sa jeunesse, son amour, son bonheur, sa vie... pour des raisons qu'il ne connaît pas !... Pour des raisons qui ne peuvent être avouées !...

*Le Jeune homme,* (tristement).— L'obliger à révéler un lourd secret ! S'il s'agit bien d'un secret !... de quel droit le ferai-je ? De quel droit l'obligerai-je à s'humilier ?... à s'abaisser devant nous ? (Il s'approche d'elle, lui prend la main de sa main droite, lui passe son bras gauche autour de la taille, l'enlace, la presse avec passion contre sa poitrine). Olga !... ma chérie... mon amour !... Nous devons dire avec sérénité adieu à nos rêves. (Des larmes jaillissent de ses yeux).

*Olga,* (s'est abandonnée dans ses bras avec l'expression la plus amoureuse, ivre, en délire).— Que tes yeux sont lumineux !... Que ta voix est douce !... Combien ce que tu as voulu faire est noble !... (Entièrement)

livrée, caressante). Quel bonheur!... Quel bonheur d'être ainsi dans tes bras!... tendrement enlacés! Efface tout! oublie tout! La famille, le père, les obstacles!... C'est un cauchemar!... C'est nos fiançailles qu'on célèbre ce soir!... Ce banquet, mon chéri, est pour nous!... Et le bonheur est aussi à nous!... Les chansons, elles aussi pour nous!... (Elle lui prend le visage entre les mains. Elle le regarde dans les yeux, ardemment). Je sens mon corps s'engourdir peu à peu!... se fondre dans un tendre soupir!... Tout mon être monte à mes lèvres!... (Ardent baiser sur la bouche qui dure quelques instants)

*Le Jeune homme*, (s'efforçant de se libérer, effrayé). — Olga!... Tu es ivre!... (Avec un tremblement dans la voix). Aie pitié de moi... Dieu sait s'il me reste encore un peu de force pour me contenir jusqu'à la fin!... Je sens ma volonté plier comme le roseau le plus fragile. Je suis prêt à tomber, à pleurer comme un enfant!

*Olga*, (de plus en plus ivre, se serrant contre lui). — Allons-nous en, personne ne nous verra!... Nous n'avons besoin de rien!... Nous partirons ainsi que nous sommes!... Nous irons loin... très loin... dans d'autres contrées!... Voici notre maisonnette!... Regarde le lierre qui monte jusqu'à la toiture!... Allons l'embellir de notre amour!... (En extase, elle répète comme dans un rêve les paroles de son frère). Pour l'amour, celui-ci renie sa foi, celui-là trahit sa patrie, cet autre abandonne sa couronne, cet autre renie de véritables parents (avec passion), véritables!... Tu comprends?

*Le Jeune homme* (se libérant, avec ardeur). — Ses véritables parents!... Moi seul je puis en parler, qui ne les ai jamais connus!... Moi qui n'ai pas connu de mère!... Moi qui ne me souviens pas de mon père!... Moi qui les sens en moi comme quelque chose de sacré et de grand!... Moi seul je puis te parler de véritables parents!... Ce matin, lorsque, la tête dans les mains j'étais suspendu entre la vie et la mort, une loin-

taine image à demi effacée s'est dressée devant moi!... Une après midi!... Ton père était assis sur la chaise. Nous avions fini de diner. J'étais tout petit!... Avec le tablier noir de l'orphelin! Il m'a posé sur ses genoux... il m'a caressé, m'a embrassé!... (Avec vivacité) Comment veux-tu, Olga, qu'en ce moment, j'oublie la manière dont ils m'ont dorloté... soigné... nourri... Comment ils ont veillé au chevet de mon lit, pendant des nuits entières quand j'étais malade? Comment veux-tu que je les paie, au moment le plus critique de leur malheur, par la plus horrible infidélité, par une infâmie?

*Olga* debout, éclatant, féroce). — Tu ne leur dois rien, tu m'entends?... Ce ne sont que des produits de ton imagination!... Ton père travaillait comme un esclave à la fabrique! Il est mort en travaillant pour nous. Il leur avait payé dix fois le prix de ce qu'ils ont fait pour toi. Et en ce moment... où ils acceptent que tu travailles pour eux, en ce moment même, que font-ils, si ce n'est profiter sans pudeur de la dette que tu crois avoir contractée envers eux?

*Le Jeune homme* (se lève, effrayé, s'approche d'elle rapidement, regardant dans la direction de la porte du salon). — Olga!... Pour l'amour de ciel... on va nous entendre!

*Olga* (même jeu). — Qu'on nous entende... Qu'est ce que cela peut me faire?... Qu'ils ne m'entendent pas... qu'ils viennent!... Qu'ils ne viennent pas! Ça m'est égal!... Comment peux-tu ne rien ressentir? Tu prends une décision terrible. Tu viens avec l'éclat de cette décision dans les yeux! Tu te tiens debout, fier de ton sacrifice... beau comme tu ne l'as jamais été!... Et en ce moment, où je t'aime plus qu'il n'est possible de l'imaginer, tu veux que je te renie? (Lueur sarcastique dans les yeux). Ah! Tu es un homme!... Tu es fort! Tu peux prendre des décisions!... C'est ce que tu vas me montrer!... Cette nuit n'est pas pareille aux autres!... C'est un vie toute entière!... Nous serons tous jugés cette nuit..

Notre destin est accroché à un mince fil en coton!... Un mot, et tout sera consommé!... Ou bien nous partons ce soir ensemble, ou bien tu ne me verras plus. Sous aucun prétexte. Tu me comprends? Jamais plus!... Choisis.

*Le Jeune homme* (brisé). — Et où irions-nous, Olga?

*Olga* (même jeu). — Choisis, nous n'avons pas de temps à perdre!

*Le jeune homme*, (même jeu). — Ce matin en descendant, j'étais comme fou. Je ne voyais pas où j'allais. En revenant à moi je me trouvai hors de la ville; assis sur une grosse pierre. Un petit oiseau devant moi s'envola au loin et se perdit dans l'espace. Je l'enviai. Voilà, me dis-je, une créature libre. Il n'avait contracté aucune dette envers qui que ce soit!... Mais, voilà justement pourquoi, je pense que l'homme est homme, parce qu'il peut se fixer une loi à lui même!

*Olga*, même jeu. — Choisis, nous n'avons pas de temps à perdre!... (En extase) Quelques pas nous séparent de cette porte! (Elle montre la porte du fond) Nous n'avons que quelques marches à descendre!... Et après... la joie, le bonheur, la vie!...

*Le jeune homme*, (même jeu). — Où que nous allions nous trainerons avec nous une conscience coupable.

*Olga*, (même jeu). — Choisis. Ou tu perds tout... ou tu gagnes tout! Tu n'as plus que quelques minutes. D'un instant à l'autre cette porte (elle montre la porte du salon) va s'ouvrir!... Et il entrera en maître! Et alors, pour toi, pour moi, pour ce que nous avons de plus sacré au monde... ce sera l'irréparable!... Jamais plus... Jamais!... (La porte du salon s'ouvre et entre Crapas; Olga et le jeune homme restent figés).

*Olga*, (au jeune homme d'une voix étranglée) Lâche... Il est maintenant trop tard!... (Le jeune homme baisse la tête, anéanti).

### Scène IX.

OLGA, LE JEUNE HOMME, CRAPAS

*Crapas*, (complet noir, cravate noire. Les

joues allumées, les yeux étincelants, il vacille et s'avance, lentement, tout en fumant un gros cigare dont il souffle la fumée en faisant l'important... Il regarde Olga, puis le jeune homme. A Olga). — Je vois, mademoiselle... pourquoi vous nous avez abandonnés (Il lui montre de l'œil le jeune homme) Mais vous, vous n'avez pas perdu votre temps!... Votre conversation a dû être très intéressante. J'ai cru entendre quelques cris!...

*Olga*, (se contenant à peine). — N'ajoutez pas un mot, s'il vous plaît.

*Crapas*, (faussement surpris). — Pourquoi donc? (Eclats de rires sarcastiques). Ha! ha! ha! (Il les regarde tous les deux. Vous faites un très beau couple! (Il cherche anxieusement l'ombre d'un aveu dans leurs yeux). Tous les deux, tellement jeunes... tellement beaux... (Avec un éclat sarcastique dans les yeux et frottant son index sur son pouce). Dommage qu'il vous manque...

*Le Jeune homme*, (solennité glacée). — Laissons cela s'il vous plaît. Songez à votre situation!...

*Crapas*, (s'essayant sur une chaise près de la table). — Réellement... ma situation!... (Rire sarcastique). Supposez que je la change! (Regard malicieux, plein d'angoisse cependant, au jeune homme). Supposez que je devienne votre garçon d'honneur... Pourquoi pas!... (Profond coup d'œil à Olga). Ce serait naturel. (Il tire sur son cigare et souffle la fumée pour cacher un soupir). — Je serais un garçon d'honneur généreux! Supposez que je vous fasse un cadeau d'un joli chèque... cinq cent mille!... Votre avenir sera assuré!... Un appartement, des meubles... et surtout un voyage de nocce en Italie!... Je n'y suis jamais allé! Mais il y a là bas des clairs de lune!... La lumière en est si dense, qu'elle tache les vêtements... ha! ha! ha!

*Olga*, (à Crapas, sarcastique, lui montrant du doigt le jeune homme). — Voulez-vous qu'il aille chercher vos cigarettes?

*Crapas* (le visage éclairé d'une joie soudaine). — Vous l'entendez? Elle vous dit d'aller chercher mes cigarettes? (A Olga, plein

de douceur). Non merci, vous ne voyez pas que je fume ?

*Olga* (même jeu). — C'est parce que je le vois que je le dis !..

*Crapas* (même jeu). — Alors... (au jeune homme). Allez me chercher un petit paquet dans la poche de mon manteau, là (il montre la porte du fond) au vestiaire !... (Le jeune homme tout pâle, se surmontant, sort par la porte du fond).

*Crapas* (après l'avoir suivi du regard, à Olga). — C'est un cadeau pour vous !... (il s'approche d'elle, très ému) Olga !... mademoiselle Olga !... (avec un regard vers la porte du fond). Comment dois-je interpréter cela ?

*Olga* (glacée). — Comme vous l'entendez. (Courte pause).

*Crapas*. — Je vous interroge car nous étions tous inquiets. (Il montre la porte du salon). Vos cris... je les rassurais naturellement !... Je leur ai dit que j'allais régler l'affaire personnellement comme un homme...

*Le Jeune homme* (rentre par la porte du fond, tenant un petit paquet blanc qu'il pose, les yeux baissés, sur la table, en tremblant).

*Crapas*. — Merci... (Le jeune homme lance un dernier regard à Olga et sort par la porte du salon).

### Scène X.

#### OLGA ET CRAPAS.

*Olga* (s'asseyant sur le divan très lasse). — J'ai le vertige !

*Crapas* (ouvrant le paquet, s'approche d'elle avec passion). Olga !... qu'avez-vous ? Vous n'avez pas dit un mot à table !... Sur votre visage... sur votre visage innocent, votre visage d'enfant, une douleur était répandue !... Une grande douleur !... et vous étiez charmante ainsi !...

*Olga* (levant la tête, éperdue). — Vous trouvez ?

*Crapas* (même jeu). — Vous m'avez bouleversé ! Vous étiez près de moi... votre genou près du mien !... Il y a des mois que je rêvais à cette chose !... Etre libre !... Regarder tant que je voudrais les mouve-

ments de votre poitrine, entendre de près votre respiration... Et personne... même pas vous... Que ce fût mon droit... mais il ne s'agit pas de cela, Mademoiselle Olga !... Me permettez-vous de vous appeler simplement Olga ?

*Olga* (même jeu). — Faites comme il vous plaira !...

*Crapas* (ouvrant la petite boîte). — Je voudrais vous montrer... (il la pose devant elle) une petite bague... avec un petit brillant... (faux dédain). Ce n'est rien... absolument rien !... Si vous la retournez un peu... un tout petit peu... vous la verrez changer de couleur... comme vos yeux !... (Avec passion). Je songe en frémissant à vos yeux, quand la volupté les aura fermés...

*Olga* (même jeu). — Il me semble que je ne suis pas obligée d'écouter de pareils propos ! (Accentuant le dernier mot). Je ne le suis pas encore !...

*Crapas* (laissant la boîte et ouvrant un autre écrin) — Soit !... (Faux sourire). J'ai encore quelque chose... un petit collier. (Montrant un collier de grosses perles). Une mince rangée de petites perles (fausse modestie). Ce n'est rien !... Absolument rien !... Elles n'ont de valeur, Olga, que parce qu'elles toucheront votre cou !... (Il remet le collier dans l'écrin et le referme. Il soupire et le remet dans sa poche avec un coup d'oeil rusé). Quel dommage que je ne puisse vous les offrir... en ce moment ! Ce ne serait pas correct, Je suis un étranger !... Vous l'avez dit vous-même ! Je n'ai pas ce droit... Je ne sais si vous y avez pensé !... Vous n'avez pas dit un mot... pas un seul !... Et vous savez très bien que l'avis de votre père ne me suffit pas !... L'estime de votre famille ne me suffit pas... bien que je la respecte...

*Olga* (sarcastique). — Naturellement, vous voulez avoir mon estime personnelle !... (En un éclat soudain) Qu'en avez-vous besoin, puisque vous pouvez faire tout ce qui vous plait ?

*Crapas* (sérieux). — Nous fonderons une

famille, c'est une chose très sérieuse! Il faut que le fondement en soit solide! Comment puis-je savoir, sans en être certain?

*Olga* (la tête entre les mains).— J'ai le vertige!... Tout tourne!... Vous voulez donc être certain?... Et pourtant cela ne vous pas empêché de vous fiancer ce soir!

*Crapas* (souple profondément).— Vous avez raison!... Je vous voyais rarement ces temps-ci!... Vous ne faisiez nulle attention!... Vous ne savez pas ce que j'ai souffert depuis le jour que je vous ai connue!... (avec passion) Vous êtes venue au magasin... Vous avez demandé quelque chose!... Je vous ai servie... vous vous êtes penchée pour mieux voir... un jeune fille!... si fraîche!... Il en est tant passé dans mon magasin!... Mais je ne me rappelle aucune qui vous ressemble!... Je me suis penché moi aussi et j'ai regardé... Olga... Ce corps!... Depuis ce jour je ne puis dormir que drogué et lorsque je me réveille, je rêve!... Je ne songe qu'à un instant!... Toujours le même... Je vous vois tout en blanc... sous le voile... pâle d'émotion... Et tous seront partis!... Tous... et nous serons seuls!... et la porte sera verrouillée... Et alors... alors... naturellement, je vous aiderai!... oh! pas brusquement... Vous me comprenez?

*Olga*.— Mais oui, vous aussi vous êtes ivre! Nous sommes tous ivres!... Nous ne savons pas ce que nous disons!... (Elle se lève et s'avance vers la porte du salon).

*Crapas* (rires sarcastiques).— Ha! ha! ha! ha! (La suivant) Olga!... Je ne vous comprends pas!... Puisque vous savez qu'il ne peut pas en être autrement! (A voix basse, serrant les poings). Le vieux voleur! Il ne lui a peut-être rien dit!... (Avec un geste de menace vers la porte du salon). Oh! nous le verrons bien!...

*Olga* (s'avance, tout en vacillant légèrement, vers la porte du salon; elle s'arrête, se retourne vers Crapas, exaltée).— Puisque tout est fini... puisque je sais qu'il ne peut pas en être autrement... qu'attendons-nous? Il est temps de faire ce qu'il faut

faire!... (Elle ouvre la porte du salon). Père... mère... venez!...

### Scène XI.

LE PÈRE, LA MÈRE, LE GENDRE,  
LA FILLE AÎNÉE,  
LE FILS ET LE JEUNE HOMME.

(Ils entrent, l'un après l'autre, par la porte du salon. Ils tiennent tous en mains leurs verres. Le gendre, grosse monstache, nez rouge et yeux d'ivrogne tient un grosse bouteille de vin).

*Le Père* (assez gris, le verre en main, regardant Olga et Crapas).— A la bonne heure!... Vous avez bien causé à ce qu'il paraît!... Olga, mon enfant, prends ton verre! (Olga prend machinalement le premier verre qui se trouve sous sa main, les autres prennent place autour de la table).

*Le Gendre* (bégayant).— Laissez-moi les servir!... (Il emplit le verre de Crapas, qui se tient près du centre de la table).

*Le Père* (à Olga).— Je veux te bénir devant tous! Puis je veux t'entendre dire devant tous combien tu es aujourd'hui contente... combien tu es heureuse...

*Crapas* (étincelant de joie).— Pardon!... Je voudrais dire quelques mots avant vous!...

*Plusieurs voix*.— Oui!... oui!... Nous vous écoutons!...

*Crapas* (levant le verre).— Le mariage!... Le mariage... je le répète, est une chose sacrée!...

*Le Gendre* (même jeu).— C'est surtout une question de chance! Moi, par exemple, si je ne me faisais pas la barbe chez Lephis je n'aurais pas épousé ma femme! Dis donc, grand bougre, me dit-il un jour, pourquoi n'épouses-tu pas une gentille petite femme? — Tu as quelque chose en vue? — Mais oui, la fille de Daras!... Et ça y est!... Me voilà marié!

*Le Père*.— Laisse donc parler Crapas!

*Crapas* (légèrement froissé).— Il m'a coupé au beau milieu de ma phrase... j'ai oublié maintenant ce que je voulais dire!...

*Le Gendre*, (ironie à peine contenue).— Je m'excuse... C'est le tour d'Olga!... J'espère!

qu'elle parlera mieux que moi!... (Tous se tournent vers Olga. Silence profond).

*Olga*, (livide comme une morte).— Vous avez de l'argent... beaucoup d'argent, Mr. Crapas? (ahurissement général).

*Le Père*, (féroce).— Olga!...

*La Mère*, (sévère).— Mon enfant!...

*Crapas*, (dignité froissée).— Pardon!... En voilà une question!

*Olga*, (complètement déchainée. Fort).— Je veux savoir si vous avez beaucoup d'argent... si vous pouvez acheter une maison... un chat d'Angora... un être humain!...

*Plusieurs voix*.— Un chat d'Angora? (Étonnement général).

*Le Gendre*.— Nom de D... Les chats d'Angora, c'est mon faible!...

*Le Père*.— Olga!...

*Le Fils*.— Elle est folle!... Elle ne sait ce qu'elle dit!...

*Olga*, (riant).— Je sais très bien ce que je dis!... Lorsqu'on veut acheter quelque chose, il n'y a qu'à parler franchement!... Et l'on conclut le marché à haute voix!... Nous devons savoir ce que l'acheteur paye à chaque vendeur!...

*Le Père*, (déchiré).— Olga!... Ne l'écoutez pas!... Ne l'écoutez pas!... Elle est folle!...

*La Mère*, (pleurant, à Crapas).— Ne faites pas attention! Ce n'est pas elle qui parle!... Elle est ivre!... (Le Jeune homme s'assied sur une chaise, la tête dans les mains).

*Crapas*, (très troublé).— Je regrette infiniment, Messieurs!... (Il pose son verre sur la table, comme les autres). Mademoiselle Olga a mal interprété toute mon attitude. Elle a mal compris l'estime que je nourrissais envers elle... et envers toute votre famille!... Je l'avais remarquée depuis le premier jour où elle est venue acheter quelque chose chez moi!... Une jeune fille sérieuse... honnête! J'ai demandé des renseignements, j'ai appris qu'elle travaillait... pour aider sa famille... Notre défunte mère nous avait habitués à la religion... Elle nous a expressément recommandé de n'épouser qu'une

jeune fille pauvre... mais honnête! Telle était mon intention...

*Olga*, (sarcastique).— C'est une intention sacrée, père!... Ecrivez immédiatement à Jérusalem, au Patriarche!... Qu'on lui fasse obtenir la médaille des Lieux Saints!

*Crapas*, (hors de lui).— Mon chapeau!... Mon manteau! Mon parapluie!... Je vous ai fait l'honneur... le grand honneur... (Regards féroces au père). Jamais je n'aurais cru pareille chose! Vous m'avez laissé supposer qu'elle avait compris... qu'elle avait estimé à leur valeur les sacrifices auxquels j'avais consentis!... Vous m'avez invité chez vous comme votre enfant... pour diner... pour régler les dernières dispositions...

*Le Père* (à haute voix) — Vous avez à faire avec moi!... Je suis le seul maître dans cette maison!...

*Crapas*. — Vous le croyez!... permettez-moi seulement de vous dire... Vous ne vous êtes pas beaucoup occupé de cette chose qu'on appelle éducation! Je vous salue! (Il va pour sortir par la porte du fond, les autres demeurent figés).

*Le Père* (s'élançant vers lui, cherche à l'empêcher de partir). — Non! Vous ne pourriez pas partir comme ça! On va arranger cette affaire!... Elle va vous demander pardon!... (A Olga avec des larmes dans la voix). Olga!... Olga!... Mon enfant!... Demandez pardon! Ce n'est pas une honte!... Montre que tu as reçu une bonne éducation!...

*Olga* (se laisse choir sur une chaise près de la table, cache son visage entre ses mains, pleure) — Père!... Père!...

*Crapas* (après avoir espéré un instant qu'Olga arrangerait les choses. Avec un soupir).— C'est inutile. En allant ce matin, de bonne heure chez Saltas... pour l'affaire que vous connaissez... pour vous délivrer de la corde que l'on a passée à votre cou... je croyais avoir affaire à de braves gens... Il faut que vous sachiez, qu'à partir de ce moment vous n'avez rien à attendre de moi!... (A Olga, ironiquement). Mademoiselle!... J'ai

en effet beaucoup d'argent, puisque vous voulez le savoir!... Mais je n'ai pas d'argent à perdre!... Bonne nuit!... (Il sort rapidement par la porte du fond).

### Scène XII.

LES MÊMES, sauf CRAPAS

*La Mère* (regardant son mari qui est anéanti). — Mon Dieu!... Quelle honte!...

*La Fille aînée*. — Allez maintenant museler les cancaniers!

*Le Gendre* (nervusement). — Mon paletot!... Vite mon paletot et mon parapluie!... Non de D... (A sa femme, hors de lui, la brutalisant). Allons, fais vite, mégère! Qu'est-ce que tu as à bailler aux corneilles? Je ne veux pas d'histoires!... Viens m'aider!... J'irai le rattrapper à l'instant!... (Il sort par la porte de la chambre à coucher. Sa femme le suit, hâtivement).

### Scène XIII.

LES MÊMES, sauf LE GENDRE  
ET LA FILLE AÎNÉE

*Le Fils* (féroce à Olga). — Garce!... Tu mérites qu'on t'égorge!...

*Olga* (sans lever la tête). — Evidemment! Nous ne pourrions plus aller en Allemagne!...

*Le Père* (près d'elle, les bras croisés, désespéré). — Et maintenant... Comprends ce que tu as fait!... Tu as brisé ton avenir! Tu l'as voulu! C'était ton droit! Qu'il en soit ainsi! Reste devant la machine à écrire de ton patron, et garde ses billets doux!... (Anéanti). Mais moi... nous autres!... Que vais-je devenir!... Demain, de bon matin, en prison!...

*Olga* (levant la tête effrayée). — Père!...

*La Mère* (de même). — En prison!...

*Tous* (stupéfaits). — En prison!...

*Le Père*. — Oui... oui... non de D... En prison!... On ne voulait pas vous le dire!... Je suis un voleur!... Un vulgaire voleur!... Un escroc!...

*Le Jeune homme*. — C'est impossible!... père, je ne peux pas le croire!... Les choses ont dû se passer autrement.

*Le Père* féroce. — Pourquoi donc? Ceux qui me jugeront ne me comprendront pas... Ils ne comprendront jamais qu'il est facile de voler, pressé par le besoin!... Oui!... voler!... Voir partout de l'argent... de l'argent... le voir aller, venir, s'amasser devant soi!... Et ne pas avoir ce qu'il faut pour soigner quelqu'un de sa famille! (A sa femme). C'était lors de ta maladie!... La maladie est la plus grande prodigalité du pauvre! Opérations!... Cliniques... puis la convalescence à la campagne!... J'ai pris au commencement un peu d'argent... puis encore un peu... j'espérais le restituer peu à peu... Mais à l'approche du contrôle... je crus devenir fou! D'un moment à l'autre, on me demanderait mes comptes... je me suis alors conduit comme un enfant!... J'ai joué... j'ai joué dans l'espoir de gagner!... Et j'ai perdu cinquante mille!... J'ai emprunté par ci, par là, je n'ai trouvé que dix mille... et je dois encore quarante mille!...

(A Olga qui est prostrée, le visage dans ses mains). — Alors, tu as cru que je ne savais pas? Que je ne comprenais pas? Ou bien crois-tu qu'ici (il frappe sa poitrine) je n'ai pas un cœur comme tous les hommes? Que je puis donner ainsi ma fille, ma petite fille, chérie, mon trésor? (Il pleure). Ou bien crois-tu que je n'ai pas compris quelle canaille ça fait! Que j'ai cru tout ce qu'il m'a raconté? Comme quoi il n'avait pas d'argent... qu'il en a demandé à Saltas... (féroce). — L'infâme!... Il voulait m'obliger à l'avouer ma déchéance... il voulait que tu saches qu'il t'a payée cher... Ton corps ne lui suffisait pas, il voulait encore ton âme!... La retenir enchaînée à une reconnaissance éternelle!...

*Olga* (levant la tête anéantie). — Père!... pourquoi ne rien dire?... Pourquoi vous être caché?

*Le Père*. — Comment pouvais-je supposer que tu en arriverais là? Je croyais que, malgré tes supplications et tes larmes, tu aurais obéi... que tu aurais montré l'obéissance!

ce que chaque fille doit à son père !

*Olga.*— C'était plus fort que moi ! Quand Je l'ai vu à table, briller dans son triomphe... ah ! père !... Et puis, il y a à peine quelques instants, ici même, il avait l'air si sûr que rien ne peut résister à son portefeuille ! Mais vous, qui aviez un pareil secret... Vous auriez dû tout nous dire.

*Le Père.*— Tu n'aurais par dû savoir qu'il t'épousait de cette manière... Tu en aurais été malheureuse pour la vie... Tu n'aurais jamais pu l'aimer comme mari ! Et puis, irez-vous jusqu'à m'accuser d'avoir voulu vous ménager ? Je ne voulais pas vous voir souffrir !... Vous voir rougir de moi !... Demande à ta mère si elle a su quelque chose, lorsque j'ai fait faillite ? (à sa femme) Quand est-ce que tu as compris ce qui ce passait ?

*La Mère* (pleurant).— Lorsque j'ai vu les

huissiers saisir les meubles !... Olga, mon enfant, qu'as-tu fait !... (Sanglots).

*Le Père.*— Et maintenant... perdu !... Je suis perdu !... Ils ne voulaient pas me prendre à la gorge... Ils ne voulaient pas me ruiner !... Ils comprennent que pour moi, ce serait la mort, si la chose devenait publique... surtout après mon premier malheur... la faillite... ils m'ont donné un délai... puis un autre encore... Mais demain, ce dernier délai expire. Il faut que je porte l'argent... Qui me donnera maintenant cette somme ? Qui voudra nous sauver ?

*Olga* (se levant, après un court silence).— Moi !... mon père !... (elle se dirige vers la porte de la chambre à coucher, s'appuie contre le mur pour ne pas tomber, se retourne de nouveau vers son père. D'une voix rauque).  
Moi !...

RIEUAU

### TROISIÈME PARTIE

(Même décor. La table est défaite ; il n'y a plus que la nappe blanche. Une petite lampe à pétrole allumée, avec une abat-jour très ordinaire, est posée sur la table. On entend le bruit de la pluie, lente, épuisée. La mère est assise sur le divan, la tête dans les mains. Elle semble pleurer. Le père, plongé dans les réflexions, se promène dans la pièce. Gestes désolés de temps à autre).

#### Scène première

LA MÈRE, LE PÈRE

*Le Père* (s'arrêtant).— Quelle heure est-il ?

*La Mère* (se lève, s'essuie les yeux, s'avance jusqu'à la porte de la salle et regarde à travers).— Cinq heures moins le quart.

*Le Père* (désolé).— Bientôt le jour et le petit n'est pas encore là !

*La Mère* (se rassoyant).— J'en perdrai la tête. La maison m'opprime. Je ne tiens plus sur place. Je voudrais être dehors, partout à la fois, la voir, lui crier... Olga, mon enfant... ma fillette !...

*Le Père.*— Il faudrait voir, si elle t'entendrait ! En ce moment elle file le parfait amour avec son petit ami. (Il se rassied sur une chaise, près de la table).

*La Mère.*— Ah ! Si ce n'était que ça ! Mais voilà il me vient des idées !...

*Le Père* (en colère).— Puisqu'il est parti à la même heure ! Puisqu'il est disparu lui aussi ! Ils ne sont donc pas partis ensemble ! Qu'ont-ils fait alors ?

*La Mère* (branlant la tête, douloureusement).— Sait-on jamais !

*Le Père* (coup de poing sur la table).— Ah ! quelle femme ! Puisque tu avais remarqué qu'elle avait pris de l'alcool, qu'elle avait fait des histoires, tu aurais dû être sur tes gardes, n'est-ce pas ?

*La mère* (amèrement).— Tu m'empoisonnes ! Est-ce que je pouvais supposer qu'elle serait partie si tard, toute seule, par cette averse... sans chapeau... sans manteau...

*Le Père* (furieux).— C'est que tu savais tout... Pendant deux ans ils s'aimaient sous tes yeux (Soupirs). Allons ! (Il ouvre la fenêtre.

On entend la pluie qui bat plus fort les vitres de la galerie.

*La Mère*, (comme dans un monologue). — Elle a quitté cette chaise... (montrant la chaise où Olga était assise) puis elle est passée dans la chambre à coucher... (montrant la porte de cette chambre). Elle a d'abord cherché quelque chose dans un tiroir. Je croyais qu'elle cherchait du papier à lettres, qu'elle voulait lui écrire, à lui. Je lui ai demandé si c'était bien ça. «Oui, qu'elle me dit, mais plus tard, quand papa se sera couché, j'arrangerai tout, ne t'en fais pas»... C'est ça qui me torture... (courte pause). Ensuite elle a disparu, je te l'ai dit vingt fois...

*Le Père*, (lui aussi comme dans un monologue). — Elle ne peut être chez Crapas. Notre gendre l'a quitté au moment où il allait se mettre au lit. Elle n'est pas non plus chez sa soeur. J'en suis seulement pour la honte de les avoir réveillés à cette heure... pour chercher ma fille...

*La Mère*, (pleurant). — Olga, mon enfant!

*Le Père*, (écrasé). — Cruelle enfant. Quelle catastrophe!... Il ne lui a pas suffi... (Soudain furieux). Et lui! De ma vie je n'ai vu un tel hypocrite! Ici, il poussait de grands cris, il jurait ses grands dieux, il faisait semblant de lui couper les ponts, de lui enlever tout espoir! Et ensuite!... Ah! la vipère! Et dire que je l'ai rechauffée dans mon sein! que je l'ai nourrie de mon sang! (Court silence. On entend des pas dans l'escalier. Le père se précipite à la porte du fond).

*Le Père*. — C'est toi, mon enfant?

*La voix du fils* (essoufflée). — C'est moi, père.

## Scène II

### LES MÊMES. LE FILS.

*La Mère* (se levant). — Dieu soit loué!...

*Le Fils*, (dépose son parapluie contre la porte du fond, puis ruisselant et crotté, il entre et tombe exténué sur une chaise). Je suis vanné... je ne peux plus trainer mes jambes. J'ai cherché partout...

*Le Père et la Mère* (ensemble). — Eh bien?

*Le Fils*. — Rien!

*La Mère* (anxieuse, s'asseyant près de lui). — Raconte, mon enfant, dis-nous tout...

*Le Fils*. — D'abord j'ai été, évidemment, au commissariat. J'ai trouvé le commissaire, c'est à dire que je l'ai réveillé... chez lui! Je lui ai fait part de nos soupçons, je l'ai supplié de faire ce qu'il pouvait. Il m'a promis de chercher dans tous les hôtels.

*Le Père*. — C'est bon. C'est par là qu'il fallait commencer. Après?

*Le Fils*. — Ensuite j'ai été chez ma soeur... Son mari rentrait à peine de chez Crapas...

*La Mère*. — Nous savons. Il nous a raconté lui-même...

*Le Fils*. — Oui, je sais... mais ce n'était pas pour ça que je suis allé. Je lui ai demandé de me prêter deux cents drachmes; je ne pouvais plus bouger, je n'avais pas le sou. Il a encore rossé sa femme d'importance. Elle ne pourra pas se lever de trois jours; j'ai voulu m'en mêler; j'ai pris ma part du festin...

*Le Père*. — Pourquoi?

*Le Fils*. — Il croyait qu'elle était responsable de tout.

*La Mère*. — Pauvre enfant!

*Le Fils*. — J'ai pris l'argent et, ensuite, en voiture, j'ai fait le tour de tous les endroits louches... pas de traces! Ensuite j'ai fait le tour des journaux, de tous les journaux. J'ai dit nos craintes... oh, ne vous en faites pas, tout à fait vaguement bien entendu! Je leur ai parlé d'un ami un peu loufoque et leur ai demandé de me dire si on avait signalé d'accidents dans la nuit... Rien! Un seul suicide dans d'après-midi. Quelqu'un s'est jeté sur les rails électriques... questions d'argent... Parfois, je lis dans les journaux des nouvelles de cette sorte... jamais je n'en ai été frappé comme tout à l'heure! On me l'a répétée tant de fois. Autant de fois qu'il y a de journaux... Questions d'argent... Et puis il se mettaient tous à écrire, gentiment,

sous leur ampoules électriques. En route je pensais sans cesse. Un homme... comme moi, comme vous... qui va se jeter, qui est tourné en charbon et en cendres... pour quelques misérables sous! Au diable.. Et cela s'appelle la vie!...

*La Mère* (sanglotant).— Olga, mon enfant, ma fille...

*Le Fils*.— Oui, c'est ça, pleure! Allons donc! Ne vous en faites pas! Elle a filé avec lui. Demain à midi on les aura cofrés. Compris? C'est nous, c'est nous qui allons à la dévire...

### Scène III.

LES MÊMES, LE JEUNE HOMME.

*Le Père* (prêtant soudain Foreille; sursaut).— Chut... Quelqu'un monte... (Il s'avance vers la porte du fond).

*Le Jeune homme* (apparaissant à la porte du fond, le col de son imperméable relevé. Il est pâle et regarde anxieusement dans la pièce).— Elle n'est pas là, elle n'est pas encore rentrée? (Tous sont stupéfaits).

*Le Père* (après un court silence et avec une profonde et douloureuse surprise).— Elle n'était donc pas avec toi?

*La Mère* (effrayée).— Tu ne sais rien non plus? Vous n'êtes donc pas partis ensemble?

*Le Jeune homme* (plainte au père).— Pour qui me prenez-vous? maman? (Il s'avance lentement, dépose son chapeau sur le buffet). Vous avez donc cru que je jouais la comédie, une misérable comédie, ce matin, quand je parlais devant tout le monde? (Il enlève son imperméable et le jette sur une chaise).

*La Mère*, (pleurant sur un ton de lamentation).— Olga! Mon enfant! Tu n'as donc pas eu pitié de ta jeunesse, de tes pauvres parents... Elle est perdue, elle s'est tuée... (Elle tombe sur une chaise, se couvre le visage de ses mains). Ah! je ne tiens plus, je ne tiens plus!

*Le Père*, (des poings serrés).— Quelle nuit, mon Dieu, quelle nuit!

*Le Jeune homme*, (profondément ému, s'ap-

prochant de la mère).— Courage, maman... Priez que rien de pire n'arrive... (Il s'assied auprès d'elle)... Je la regardais anxieusement dans l'après midi. Surtout après l'histoire de Crapas... je ne l'ai pas quittée du regard... un instant, un seul instant elle m'a échappée. Elle s'est glissée dans la chambre à coucher. J'y vais moi-même deux minutes après... trop tard! Je prends le petit escalier, je fais le tour des chambres comme un fou... Au père J'avais aussi mes raisons d'être inquiet, père... (Il demeure pensif).

*Le Père*, (angoissé).— Eh bien!

*Le Jeune homme*, (très ému).— Je descends dans la cour... rien! La porte grand'ouverte. L'averse avait cessé, il pleuvait tout doucement. Je prends mon chapeau, mon imperméable, tout ceci m'a pris quelques instants. Je sors en coup de vent. La rue était déserte; je tourne l'angle. Au fond, très loin, je crois entendre dans le silence un pas de femme... J'accours, je vois soudain la lanterne d'une voiture. Elle se mettait en route. La pas avait cessé. Je cours à toutes jambes, mais la voiture courait aussi. Je la perds de vue, je la retrouve, je la perds encore au tournant d'une rue. Je me suis mis à la torture pendant dix minutes pour déchiffrer le nom de cette rue sur la plaque. Il n'y avait pas moyen!...

*Le Père*, (anxieux).— Bon, et alors, cette rue?

*Le Jeune homme*.— J'y arrive essoufflé, en sueur, lamentable... mais je n'y vois rien. Rien qu'un mince filet de lumière qui tombait sur le trottoir et qui s'est éteint, au moment même où je tournais l'angle de la rue. Une porte, qu'on venait d'ouvrir et de fermer... Mais laquelle? Que faire? Me mettre à sonner à toutes les portes? Et que dire? Que demander quand on aurait ouvert? Et si je m'étais trompé?

*La Mère*, (soudain illuminée, dans un cri de frayeur).— C'était elle... voilà pourquoi elle cherchait dans le tiroir... Il y avait là quelque argent... (Elle se lève précipitamment, entre dans la chambre à coucher, puis en res-

sort très pâle, parlant avec peine). Il n'y en a plus... elle l'a pris... elle en avait besoin pour payer le cocher. (Elle s'effondre).

*Le Fils* (pensif).— Mais comment n'as-tu pas pensé à retrouver ce cocher, à lui courir après, à lui demander si c'était bien elle?

*Le Jeune homme* (soupir).— Trop tard!... Je l'avais perdu de vue. Cette lumière m'avait arrêté trop longtemps. (Ecrasé). Ensuite je suis resté là... Je faisais les cent pas et j'étais ruisselant. J'attendais... j'attendais, tant qu'enfin je perdis tout espoir. Je pensai qu'elle s'était échappée, ou bien qu'elle n'était jamais entrée dans cette maison...

*Le Fils*.— Où est-ce que ça peut bien être? Qu'est-ce que cette maison?

*Le Père* (éclat soudain).— C'est la garçonnière du patron!

*Le Jeune homme* (angoissé).— Savez-vous l'adresse?

*Le Père*.— Je ne sais pas, non! Mais elle ne peut être allée ailleurs... (Les poings serrés). Ah! la misérable!

*La Mère* (criant).— Non, ce n'est pas vrai, j'en mettrai ma main au feu... Je la verrais de mes yeux que je n'en croirais rien! Olga... Elle!... Je suis sa mère, je connais peut-être mon enfant. (Courte réflexion). Et puis, lui, son rendez-vous était pour le soir... Pouvait-elle être sûre de le trouver chez lui? Comment aurait-elle décidé de partir sans cela?

*Le Jeune homme* (désespéré, se parlant à lui-même).— Olga... Pourquoi l'aurait-elle fait... Hélas!

#### Scène IV.

##### LES MÊMES, OLGA

(Olga se glisse par la porte du fond, pâle comme une morte, ruisselante, échevelée, lamentable. Elle s'accroche à l'embrasement de la porte pour s'appuyer)

*La Mère* (grand cri).— Olga... mon enfant... (elle se précipite) ma petite, tu es là! Près de nous? Près de ta pauvre maman! (Elle veut l'embrasser).

(Olga, l'air glacial, repousse doucement sa mère, s'avance d'un pas chancelant, tire de son

corsage un léger paquet, pas trop petit, et le dépose sur la table).

*Le Père* (se précipite anxieusement sur la table, défait nerveusement le paquet; quelques billets de mille s'en échappent et tombent sous la lampe. On en voit d'autres dans le paquet. Avec une surprise grave et douloureuse et d'une voix étranglée).— De l'argent?

*Olga* (glaciale).— Exactement ce qu'il vous faudra dans quelques heures...

*Le Père* (laissant tomber le paquet comme s'il avait touché des charbons ardents).— Qu'est-ce que cela signifie? (Féroce, s'avançant vers elle). D'où viens-tu donc?

*Olga* (même jeu).— Vous avez deviné juste, je vous ai entendus en montant l'escalier.

*Le Père* (hors de lui, la secoue par le bras comme une loque).— Garce! Je te tuerai!... Tu es allée de vendre à cette canaille? Comme une fille de rues? (Il la pousse brutalement; Olga s'affaisse par terre). Je te tuerai...

*Le Fils* (criant).— Achève, papa, achève, il faut un exemple.

*Le Jeune homme* (pleurant).— Olga... père... (la tête entre les mains il sanglote):

*La Mère* (intervenant, au mari qui a levé le poing sur la tête de sa fille).— Pour l'amour de Dieu! (elle l'empêche de frapper). Que vas-tu faire?

*Olga* (s'appuyant sur un bras).— Avant de me tuer, je veux que vous m'écoutez. (La Mère l'aide à se relever. Elle y réussit péniblement. Elle l'aide à s'asseoir sur une chaise. Avec une expression douloureuse). Père, quand vous m'avez raconté toute l'affaire, je vous ai vu en prison... avec un tas de malfaiteurs, amaigri, torturé, moribond. Je me suis imaginée maman en loques, réduite à mendier. Tout ce que vous pouvez imaginer de plus horrible... Alors je compris que nous n'avons pas le droit de parler à Crapas comme je l'ai fait.

*Le Père*.— Evidemment... Tu aurais dû arranger les choses... lui écrire... lui faire savoir...

*Olga*.— J'y ai pensé, papa. Quand je me suis glissée dans l'escalier c'est à ça que

je pensais. C'est lui que je voulais aller voir... Mais j'ai changé d'avis... Il me répugne tellement! Il me semblait qu'il était responsable de tout. (Dans une exaltation fiévreuse). Et pourtant, père, je devais bien m'adresser à quelqu'un, chercher un appui! Mais à qui? Où? Je n'en savais rien. Je sentais seulement qu'il devait y avoir quelque part une justice, un refuge pour le faible. C'est ainsi que je suis partie, poussée par une force aveugle, sans savoir où j'allais. Il faisait sombre. Dans la rue âme qui vive... Tout à coup je penai à...

*Le Père* (sarcastique). Au patron!

*Olga*.— C'est vous qui me l'aviez rappelé. «Crève-toi les yeux devant la machine à écrire de ce bougre et laisse-toi écrire de petits poulets...» Je me rappelai tout-à coup ces paroles. Si misérable qu'il soit, me suis-je dite, c'est tout de même un homme. Je lui raconterai tout. Je lui décrirai notre terrible situation. Il nous plaindra. Je lui demanderai de nous prêter cet argent et de le retenir sur mon traitement, sur le travail de toute ma vie. C'est si facile pour lui, père. Il gagne si facilement! Les billets de mille circulent là dedans comme des feuilles de papier, comme du papier à lettres...

*Le Fils*.— Que tu connais peu les hommes!

*Olga*.— Une vieille femme m'a ouvert la porte. Bientôt il était là. Un peu surpris de me voir. Je lui racontai ce qui se passait. «Asseyez-vous, dit-il, la somme n'est pas une bagatelle, savez-vous... Et peut-être que juste au moment où vous en avez besoin il ne serait pas facile de la trouver... Mais vous avez de la veine. Ce soir même, quelqu'un m'a réglé une vieille dette... je vous verserai sur le champ ce qu'il vous faut;» d'un air très naturel, de cet air que vous lui connaissez, père, il s'est mis alors à me parler d'autre chose. Il me disait que je porte en moi-même l'héritage d'un passé qui m'empêche de reconnaître le vrai chemin du bonheur, de la vie libre... «Autrefois,

disait-il, l'homme travaillait pour la femme, il l'entretenait et par conséquent il en était le maître. Femme, sœur, fille, c'étaient des biens appartenant à l'homme. Il se les tenait attachés par les chaînes de la morale... mais à présent la femme travaille, elle gagne sa vie, elle n'a besoin de personne»... Et tout à coup, père, il s'approche, il tend la main...

*Le Père* (se mordant le doigt).— Ah! la canaille, ah! le misérable!

*Olga*.— Un instant j'ai pu le repousser... Et alors, père, il a osé me jeter à la face: «de toutes façons n'êtes-vous pas à vendre? A lui ou à moi qu'importe? Brisez donc vos chaînes ce soir, petite sotte!»...

*Le Père* (hors de lui).— Tu ne l'as pas étranglé?

*Olga* (sourire amer).— Je vous ai défendu, père. J'ai dit que c'était une nécessité terrible qui vous avait poussé, que vous ne vouliez pas mon malheur, que ce n'était pas la même chose, puisqu'avec l'autre ce serait une vraie union, bénie de Dieu! Mais lui riait de tout ça, il riait sans cesse. Alors père, je vois qu'il n'y a plus rien à faire, Je me lève désespérée pour partir. Encore une fois il veut me saisir. Je n'avais plus de souffle... je ne sais plus rien... je ne sais que ma honte... (Voix étranglée, sur un ton de triste confession) Surtout, père, j'étais vaincue ici. (Elle se frappe la poitrine). Il n'y avait plus rien là-dedans...

*Le Père* (même jeu).— Evidemment, la boisson t'avait achevée. Tu as bu coup sur coup, comme une...

*Olga* (exaltée, très fort).— Père, vous ne pourrez jamais comprendre... Vous étiez tous ivre. Vous ne saviez plus ce que vous faisiez. Alors, un instant, j'ai cru aussi que si je m'enivrais, si je ne savais plus moi aussi ce que je faisais, peut-être que j'aurais pu donner à cet homme la réponse que vous souhaitiez...

*Le Fils* (s'élançant sur elle).— Malheureuse! Tu oses parler de la sorte!

*Le Père* (s'interposant).— Arrière! Reste là! (Il étreint sa fille avec une profonde émotion; il est écrasé). Ma fille, ma fillette... le cœur de ton vieux père saigne, crois-moi... (Tous pleurent. Je suis le seul fautif... je n'ai pas su serrer la bourse quand elle était pleine... j'étais bon, je jetais l'argent par la fenêtre... Emprunts, garanties... on m'a dévalisé!

*Olga*.— Quand je me suis trouvée dans la rue, sous la pluie, avec cette seule blouse, j'ai voulu me rechauffer les doigts, (elle montre sa poitrine)... alors j'ai senti quelque chose qui se froissait, là, un morceau de papier... il les avait placés lui-même! (Montrant les billets sur la table). Je les ai vus à la lueur du premier réverbère... Je crus toucher un scorpion...

*La Mère* (se lamentant). — Pauvre petite! Quelle nuit de noces!

*Olga*, (rapidement comme si on assistait à ce qu'elle raconte). — Je retourne... je veux lui rendre cet argent, le lui jeter à la face et partir... (écrasée). Tout à coup je pensai à notre terrible situation... je pensai à vous, père...

*Le Père* (égaré, à moitié fou). — Non, il faut que tu lui renvoies sur le champ cet argent... ou plutôt non, il faut que je le lui porte moi-même. Il faut que j'aie tout de suite le lui jeter à la face et puis le tuer!... Non!... Le dénoncer plutôt pour ce crime...

*Le Jeune homme* (dont l'expression avait suivi toutes les phases du récit, au père, avec une profonde émotion). — Père! Vous n'avez plus j'espère les idées de ce matin... Le hasard en a voulu autrement. Il a arrangé les choses d'un façon que personne n'imaginait... (court silence, puis gravement). Faites-moi le grand honneur, l'honneur inespéré de m'accorder Olga... Je l'épouserai et nous partirons... loin... Nous sommes jeunes, nous travaillerons et nous vivrons.

*Le Père*, (les larmes aux yeux). — Mon enfant, je ne sais que dire! Ce que tu fais dans ce terrible moment... mais non, mon

enfant, il faut que je refuse maintenant... Tu mériterais de l'avoir autrement... sans souillure, comme la neige... Mais telle qu'elle est à présent... Ah! mon Dieu! (Il pleure).

*La Mère*, (très émue, à Olga). — Dis-lui aussi un mot, mon enfant!

*Olga*. — Non maman! Tous ces rêves sont dissipés à jamais. (Elle s'approche du divan, hésite, se tourne vers les autres). Parmi toutes les joies, toutes les richesses, toutes les beautés de ce monde, je n'ai voulu avoir qu'un coin de terre et mon amour! Cette chose insignifiante je n'ai pas pu l'obtenir. (Au jeune homme, amèrement) Toi-même tu ne l'as pas voulu! Un instant ma destinée était entre tes mains, tu aurais pu la saisir... Tu n'en as pas voulu. (Elle s'assied sur le divan).

*Le Jeune homme* (écrasé, s'approchant d'elle). — Olga... ce matin, les idées les plus terribles me traversaient la tête... Tu sais que je porte ici, dans ma poche, une petite breloque. Il y a là dedans quelques cheveux de ma mère et sa photographie, avec son doux sourire douloureux... je t'en ai parlé tant de fois! Cette petite chose me soutient dans toutes les grandes circonstances. Ce fut encore elle qui m'a éclairé ce matin. Il m'a suffi de revoir son visage pour savoir comment je devrais agir. Tout mon être a été inondé de ce doux sourire douloureux de maman. Notre amour, ce triste amour si malmené, je sentis qu'il me dépassait, qu'il s'étendait à tout le monde! Je pris courage. Je pris cet horrible courage de te voir auprès de cet homme! Et tout autour les autres, joyeux, heureux, par toi, par moi, par notre sacrifice!...

*Olga*. — Mais ne vois-tu donc pas que je ne crois plus à rien? Qu'il ne me reste plus qu'un immense dégoût! Tout à l'heure, dans la rue, la pluie battait le zinc de quelques boutiques, et je croyais qu'un démon était là, tenant deux sous, deux pièces... qui grandisaient avec lui et qu'il frappait l'une contre l'autre. Il était énorme. A ses pieds

je voyais des hommes misérables, des milliers d'hommes, qui dansaient sur l'air des deux pièces que le démon frappait l'une contre l'autre ! Ils faisaient des grimaces, des culbutes... si drôles, si répugnantes ! (Au jeune homme, avec une grande exaltation). Tu ne comprends donc pas, tu ne vois pas que cette nuit affreuse couvrira de ses ailes toute notre existence ! Est-ce qu'on oublie ces choses-là ! (Les autres, qui suivaient anxieusement ce dialogue s'approchent des deux jeunes gens).

*Le Jeune homme.* — Ne te laisses pas emporter de la sorte par le courant. Ce soir, il ne s'est rien passé ! (Peu à peu, au cours de l'acte, la lumière du jour éclaire la fenêtre, jusqu'au moment où le soleil radieux inonde la pièce). Vois quelle lumière ! Regarde le beau jour qui vient de naître ! Les lourdes ailes dont tu parlais tout à l'heure... elles ont fondu à la lumière du soleil. Rien ne rappelle l'orage de ce soir. Vois, quelle splendeur ! Pas un nuage au ciel ! L'univers est radieux, comme s'il venait de sortir des mains du Seigneur. Un jour nouveau, une vie nouvelle... (il s'approche du divan, très près d'elle). Je te répète qu'il ne s'est rien passé du tout ce soir. Pour un instant tu as cessé de croire au bien,

tu as cessé d'espérer... et c'est tout !

*Olga,* (lentement, avec dégoût). — Quelle femme un peu fière accepterait ce que tu proposes ? Qu'est ce qui me resté ? Qu'est ce que je peux t'offrir ? Ce corps vendu, ce cœur vide ?

*Le Jeune homme.* — La vie même, Olga... Vois plutôt, si tu ne veux pas croire... (Il tire de sa poche un revolver). Je l'avais là pour me tuer. Quant j'ai vu que mon sacrifice était inutile, que je te perdais à jamais, sans sauver notre maison, je pris la résolution de disparaître !... A présent tu me redonnes la vie... (Il jette l'arme dans un coin du divan).

*Olga* (fléchissement soudain). — Merci... (Elle tombe dans ses bras et sanglote).

*Le Jeune homme* (lui caressant la chevelure). — Pleure, mon petit... cela te soulagera... (Se rappelant ses paroles) « Efface tout... oublie tout... Et ce festin est pour nous, ces chansons sont pour nous... (Au père, gravement) Quant à ces gens-là père, qui nous ont foulés aux pieds, qui ont si cruellement joué avec notre vie, leur heure sonnera bientôt... Et ces mains faites pour le travail... vous verrez si elles savent aussi détruire... »

RIDEAU

